LA REVUE DE PARIS

JUILLET

JULES ROMAINS	Le petit Ministre
JACQUES CHASTENET	Les Procès des Généraux
CATHERINE PAYSAN	Nous autres, les Sanchez (I)
A. GOUTARD	La Bataille pour Gibraltar
ANTOINE ADAM	Balzac au Travail
AGNES CHABRIER	Images du Kenya
ROGER NATHAN	Londres et l'Europe
CLAUDE-ANDRE PUGET	Peine perdue
NIKO TINBERGEN	Guêpes et Abeilles
JACQUES POREL	Cavalier seul
MICHEL BERVEILLER	Tableaux d'Angleterre
DENISE BOURDET	Henri Troyat
ADRIEN DANSETTE	Le Journal d'E. Ollivier

Le Mois à Paris, par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, RÉGINE PERNOUD, MICHEL PERRIN, JEAN DE PLASSE, GEORGES PILLEMENT, ROBERT CAMPBELL, BERNARD VILLARET, PIERRE DE BOISDEFFRE, ALBERT DELAUNAY, MARCEL THIÉBAUT, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 3 NF 50 — 1961 - 68e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
JULES ROMAINS	Le petit Ministre	4
JACQUES CHASTENET	Les Procès des Généraux	14
CATHERINE PAYSAN	Nous autres, les Sanchez (1)	21
A. GOUTARD	La Bataille pour Gibraltar	44
ANTOINE ADAM	Balzac au Travail	67
AGNÈS CHABRIER	Images du Kenya	82
ROGER NATHAN	Londres et l'Europe	98
CLAUDE-ANDRÉ PUGET	Peine perdue	111
NIKO TINBERGEN	Guêpes et Abeilles	114
JACQUES POREL	Cavalier seul	126
MICHEL BERVEILLER	Tableaux d'Angleterre	131
DENISE BOURDET	Henri Troyat	140
ADRIEN DANSETTE	Le Journal d'E. Ollivier	146
Le Mois à Paris		154

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

CHOSES NUES
par André MAUROIS
de l'Académie Française

PROMENADES AVEC CLAUDEL
par la Princesse BIBESCO

LE PERROQUET
par Jean MISTLER

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	NF	35,00	Étranger : Un an (12 numéros)	NF	40,00
— : Six mois (6 numéros)		17,50	— : Six mois (6 numéros)		20,00

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$	8,35	Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	405
Canada	$ canadiens	8,15	Par Chèque bancaire	Fr.B.	417
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	35	Italie	Lires	5.180
Par Chèque bancaire	Fr.S.	36	Angleterre	£	2,19
Espagne	Pesetas	338	Allemagne	Marks	34,80
			Hollande	Florins	31,50
			Portugal	Escudos	237

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1961.

MARCEL THIÉBAUT

Marcel Thiébaut a brusquement succombé à un arrêt du cœur dans la nuit du vingt-trois au vingt-quatre juin.

Comment exprimer l'émotion qui nous étreint en traçant ces lignes ? Toute mort subite frappe douloureusement les survivants — et celui qui fut, pendant seize ans, l'excellent directeur de la « Revue de Paris », après en avoir été le secrétaire général — poste où l'avait appelé son prédécesseur le comte de Fels — mérite à tant de titres, nos profonds regrets...

Nous ne verrons plus, hélas, sa signature — et chacun le déplorera — sous un de ces textes éblouissants où il commentait d'illustres auteurs savamment étudiés comme ceux qu'il consacra ici même à Tolstoï, à Colette, à Paul Claudel, à Léautaud, à Mme de Staël, à Marcel Schwob, à Roger Martin du Gard... De l'avis de la plupart des écrivains de ce temps — André Maurois le disait hier — Marcel Thiébaut était le meilleur critique, celui dont on attendait les analyses littéraires avec le plus d'intérêt.

L'avant-veille de l'accident cardiaque qui devait l'emporter à l'âge de soixante-quatre ans, le prix du « Rayonnement français » lui avait été attribué par l'Académie Française. Au quai Conti, nombreux étaient ceux qui songeaient à lui réserver un siège dès qu'il aurait réuni ses articles mais il n'en avait jamais le loisir, ni même peut-être le désir car — ceux qui l'ont bien connu le savent — Marcel Thiébaut qui avait publié plusieurs ouvrages (« En lisant Léon Blum », « Evasions littéraires », « Prévost-Paradol », « Edmond About »), était néanmoins étonnamment désintéressé, détaché, si ce n'est de son œuvre, du moins des honneurs... Aimant passionnément le travail, il avait en dehors de la rédaction de la Revue, assumé de multiples tâches : président du Conseil d'administration de l'Université des Annales, conseiller littétaire de la Maison Hachette — et dernièrement lecteur à la Comédie-Française. Pour le théâtre aussi, il eut en effet un véritable goût et débuta en janvier 1946 avec « Doris », comédie jouée à la Michodière, qui connut un remarquable succès et fut suivie par le « Prince d'Aquitaine », aux Bouffes-Parisiens (mai 1947), et les « Bonnes Cartes », au Théâtre Gramont. Devant les difficultés que rencontre aujourd'hui la représen-

tation des pièces théâtrales, Marcel Thiébaut renonça à se faire jouer, à écrire pour la scène et se borna désormais à la critique dramatique qu'il faisait encore au « Journal de Genève », après avoir tenu cette rubrique dans « Carrefour ».

Écrivain français de classe, styliste sévère — parfois à l'égard d'autrui — psychologue extraordinairement consciencieux, certes, un tel hommage peut être rendu à l'homme de lettres, mais la haute conscience de Marcel Thiébaut se retrouvait également dans sa vie. Engagé volontaire à dix-sept ans en 1914, décoré à la fin des hostilités de la Croix de Guerre, officier de la Légion d'honneur, notre ami — dont le courage apparaissait comme un trait essentiel — se montra, en toutes circonstances, le long de son existence, soucieux de servir son idéal qui était l'indéfectible attachement à son pays et aux idées libérales.

Collaborateurs et lecteurs de la Revue n'oublieront pas le rayonnant prestige qu'il conserva à cette publication centenaire, toujours actuelle, et le dévouement éclairé que — réserve faite des cinq années de la Seconde Guerre mondiale pendant lesquelles la parution en fut volontairement suspendue — il lui prodigua inlassablement de 1925 jusqu'au jour fatal de sa propre disparition.

Avec admiration pour son talent, son esprit lucide, avec estime pour son caractère, avec affection, ils évoqueront souvent — de nombreux témoignages de sympathie déplorant la perte subie par les Lettres françaises l'attestent déjà — l'être assez exceptionnel que fut Marcel Thiébaut.

Disons enfin que les liens d'amitié qui l'avaient uni au comte de Fels rendent sa mort particulièrement cruelle à certains d'entre nous.

Que les membres de sa famille veuillent bien agréer l'assurance de nos sentiments de vives condoléances.

LA REVUE DE PARIS.

Dans un prochain numéro, la Revue de Paris *fera paraître un article sur la vie et l'œuvre de Marcel Thiébaut.*

INFORMATIONS FINANCIÈRES

DE WENDEL & Cie - SOCIÉTÉ ANONYME

L'Assemblée générale annuelle s'est réunie le 19 mai 1961 sous la présidence de M. Emmanuel de Mitry, Président du Conseil d'administration.

Elle a approuvé les comptes de l'exercice 1960 qui font ressortir un bénéfice net de NF 14.118.370,70 après affectation de NF 195.093.624,31 à l'amortissement des immobilisations.

L'Assemblée a décidé la répartition du dividende brut de 8 % proposé par le Conseil et payable contre remise du coupon n° 13 à partir du 29 mai 1961.

Dans son allocution, le Président après avoir évoqué la mémoire de M. Maurice de Wendel, Vice-Président de la Société, a déclaré qu'au cours des premiers mois de l'année 1961, le mouvement d'expansion de l'économie française s'est, dans l'ensemble, poursuivi mais à une allure moins rapide.

En ce qui concerne la Profession, la production des quatre premiers mois a accusé une augmentation qui, pour l'acier brut, représente 7,25 % par rapport aux quatre premiers mois de l'année précédente.

La même comparaison fait apparaître, en ce qui concerne la Société, une augmentation de 10,74 % pour les minerais de fer, de 9,57 % pour la fonte et de 6,18 % pour l'acier, compte tenu de la quote-part dans la production de Sollac.

Les expéditions au commerce, durant le premier trimestre, se sont élevées à 567.000 tonnes contre 506.000 tonnes pour le premier trimestre 1960 et le chiffre d'affaires, taxes comprises, a atteint 446 millions de NF, soit 15,71 % de plus que celui du premier trimestre 1960.

Une Assemblée générale extraordinaire s'est tenue à l'issue de l'Assemblée générale ordinaire.

Elle a autorisé le Conseil d'administration à porter le capital social à 250 millions de NF, soit par l'émission d'actions nouvelles de numéraire, soit par l'incorporation au capital de primes, de réserves ou de provisions disponibles et distribution gratuite d'actions nouvelles, soit encore par l'emploi simultané et combiné de ces divers procédés.

— par incorporation au capital de 50 millions de NF prélevés sur les réserves et création de 1 million d'actions nouvelles réparties gratuitement aux propriétaires des 3 millions d'actions anciennes, à raison de 1 action nouvelle pour 3 actions anciennes ;

— par émission au pair de 1 million d'actions nouvelles de 50 NF nominal dont la souscription sera réservée par préférence aux propriétaires des 3 millions d'actions anciennes à raison de 1 action nouvelle pour 3 actions anciennes.

Le million d'actions nouvelles attribuées gratuitement et le million d'actions émises contre espèces porteront jouissance au 1er janvier 1961.

L'attribution et l'émission d'actions nouvelles seront réalisées très prochainement.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Dans sa séance du 14 juin 1961, la Commission de Contrôle des Banques a approuvé les comptes de l'exercice 1960.

Sur la base des impôts actuellement en vigueur, les répartitions allouées aux parts bénéficiaires et aux parts de fondateur seront mises en paiement le 3 juillet 1961, à raison de NF 1,76 net par part bénéficiaire et NF 1,90 net par part de fondateur (coupon n° 59).

(Voir la suite des Informations financières p. 172).

LE PETIT MINISTRE

par Jules Romains

Il est venu s'asseoir à la terrasse de ce café, qu'il a fréquenté jadis quand il était étudiant. Il a choisi un coin qui ne l'expose ni aux courants d'air ni à l'éventuelle curiosité des passants. Le guéridon qu'il occupe à lui seul se loge dans l'angle que forment la devanture du café et le paravent semi-vitré qui limite la terrasse.

A vrai dire il a peu de chances d'être reconnu. Sa photographie n'apparaît que de temps en temps dans les journaux, et d'habitude au second rang d'un groupe, parmi les visages que masque à moitié une épaule vaniteuse du premier rang. Les caricaturistes s'en prennent rarement à lui, et quand ils le font par hasard se contentent d'évoquer sa silhouette, celle d'un petit bonhomme fluet dont ils exagèrent encore le contraste qu'il présente avec tels de ses collègues du cabinet : le ministre de la Guerre, par exemple, qui est presque un géant ; ou le président du Conseil, qui est de hauteur moyenne mais de volume considérable. Les traits de sa physionomie à lui sont trop ordinaires pour exciter leur verve, ou pour avoir servi d'amorce à l'un de ces signes algébriques qu'ils se repassent de l'un à l'autre et grâce auxquels les personnalités en vue sont aussitôt identifiées par le public d'un journal.

Il ne recherche d'ailleurs pas ce genre de célébrité. Sans faire profession de modestie, il éprouve de l'agacement devant le cabotinage de certains. Ce n'est pas lui qui jouera des coudes pour se trouver dans l'axe de l'objectif à l'instant voulu. Aucun de ses attachés n'est chargé de téléphoner aux agences une petite note mettant en lumière le rôle avanta-

geux que vient de tenir le patron dans une cérémonie. Si la note se publiait tout spontanément, il en serait plutôt flatté. Mais un homme sérieux ne s'abaisse pas à donner en pareil cas un coup de pouce.

Qu'il soit de petite taille, même de très petite taille, c'est hélas évident. Mais, quand on est assis à un guéridon de café, cela se remarque moins. Pas assez en tout cas pour que les gens s'arrêtent, et se disent : « Tiens ! Ce doit être lui ! Que fait-il à cette heure-ci au fond d'une terrasse du boulevard Saint-Michel ? »

Il serait plus naturel en effet, puisqu'il n'y a pas Conseil aujourd'hui, qu'il fût assis à sa table, dans son cabinet de ministre. Ce serait même le moment de recevoir, en conférence, deux ou trois de ses principaux collaborateurs. Il ne se dérobe pas à cet usage, qui date de longtemps avant lui, mais il évite d'en faire une règle.

D'une façon plus générale il tâche de céder le moins possible à ce qu'il y a de routinier, d'officiel, dans une situation comme la sienne. Il se félicite de ressembler dans la rue à n'importe qui. Il se passe volontiers de la voiture qui lui est attribuée de par ses fonctions pour devenir un voyageur comme un autre du métro ou de l'autobus. Nul n'y prête attention à lui. L'on n'est même pas tenté de lui attribuer vaguement de l'importance ; car, fidèle en cela à une coutume de la profession politique, il n'est point décoré.

Cet anonymat renforcé lui a permis de garder avec le peuple et avec la rue un contact que beaucoup de ses collègues perdent vite. Il les voit s'isoler peu à peu de la nation vivante. Même dans les circonscriptions dont ils sont les élus, ils se laissent entourer par une barrière d'égards, de flatteries, de mensonges intéressés. Lui, dans sa circonscription de province, est certes un peu victime d'une ségrégation analogue. Mais, comme il en a vivement conscience, il s'en défend du mieux qu'il peut.

Une occasion pour lui de rattraper le contact avec la foule dans son pays d'origine, ce sont les grandes réunions publiques. Il est bon orateur. Il sait remuer une salle, lui arracher des acclamations. Et, quoi qu'on prétende, un résultat de ce genre n'est pas obtenu sans que s'établisse entre l'orateur et l'auditoire un échange plus substantiel que le bruit des paroles.

Où en est-il à l'égard de la foule parisienne ? Elle le connaît peu, bien qu'il ait participé à plusieurs meetings, qu'il y ait eu du succès, et bien qu'il soit en somme assez souvent question de lui dans la presse de gauche. Mais il ne s'en fait pas accroire. Un chanteur de music-hall est beaucoup plus célèbre que lui ; et, malgré les caprices de la mode, jouit d'une position plus solide.

Le garçon vient de se glisser tout contre son guéridon pour servir un autre client. Rien dans son attitude, aucun geste spécialement poli, aucune accentuation du sourire n'a laissé croire qu'il savait à qui il avait affaire. Tout au plus a-t-il eu peut-être une nuance infime de familiarité, celle qu'on réserve à un monsieur qui, sans être un véritable habitué, s'assied

de temps en temps à ce même endroit. Ni ce serveur, ni les autres, ni le patron lui-même — qui n'est là que depuis un peu plus d'un an il est vrai — n'ont de raisons d'avoir deviné. Il ne leur a jamais fait la moindre de ces confidences dont certains, au café, au restaurant, ou chez le coiffeur, sont prodigues. « Bonjour, monsieur le ministre », « Oui, tout de suite, monsieur le ministre », « Monsieur le ministre ne trouve pas que la terrasse est un peu froide aujourd'hui »... Il n'a pas envie d'entendre, dès qu'il paraît, voleter ces petites phrases ; ni qu'autour de lui les gens les entendent. Pas plus qu'au lendemain de sa première élection il ne s'est empressé de faire éclore sous ses pas les « Monsieur le député ».

Il voit passer des jeunes gens, dont la plupart doivent être des étudiants, à en juger par leurs allures et par les accessoires scolaires qu'ils portent, en paquet roulé, sous le bras. « Eux me connaissent certainement de nom, se dit-il. Que pensent-ils de moi ? Mon décret du 11 mars, une bonne moitié d'entre eux, j'en suis sûr, l'ont approuvé. Un quart n'avaient pas d'opinion, comme toujours. Un dernier quart à peine ont été mécontents ; et plus sous l'effet de préventions politiques que pour des raisons valables d'ordre universitaire. »

Voilà justement que deux de ces garçons, au moment où, remontant le boulevard, ils arrivent à la hauteur de la terrasse, ont semblé jeter à travers la glace du paravent un coup d'œil plus appuyé sur le coin où se loge le guéridon du petit ministre.

Sans s'arrêter, ils ont eu dans leur marche un temps d'hésitation. Ils se sont penchés l'un vers l'autre, en se disant quelque chose qui se rapportait sans doute à ce que venait de saisir leur coup d'œil. « M'ont-ils reconnu ? C'est très peu probable... Ce qui les a sans doute amusés, c'est la silhouette de ce petit bonhomme blotti dans son coin. Je faisais peut-être une grimace particulière. Et puis, comme le monsieur qui est assis à ma droite me dépasse de beaucoup, cela peut produire en perspective un effet légèrement comique. Il faut si peu de chose à des garçons de cet âge pour y accrocher une plaisanterie. »

Il n'en est pas moins un rien agacé. S'il obéissait à un premier mouvement, il paierait sa consommation et partirait. Mais il ne veut pas qu'un incident aussi minuscule, et d'une interprétation douteuse, dispose aussi facilement de lui. Au contraire il fait signe au garçon et lui commande un second bock.

Il attend. Quoi ? Rien de précis ni de positif. Que dix ou quinze minutes se soient écoulées ; celles qu'il avait l'intention de passer encore dans ce coin, et dont il serait absurde de se priver parce qu'un incident minime, probablement sans signification, a réveillé en vous une espèce de crainte superstitieuse.

Oui, superstitieuse, car il n'est pas raisonnable de se croire visé par une malchance perverse, qui vous accorde parfois un répit assez durable, mais tôt ou tard vous ressaisit.

L'on devrait au contraire se considérer comme un favori du sort.

Y a-t-il beaucoup d'hommes qui se seraient élevés aussi haut après être partis d'aussi bas, et sans avoir fait aucun sacrifice notable de conviction ou de dignité ? Mais d'autres, qui ont grimpé moins haut, sont restés exempts, au moins selon toute vraisemblance, d'une sorte d'anxiété, que vous avez éprouvée maintes fois dans le passé, et qui ne guette qu'une occasion pour reparaître. Une anxiété qui n'est pas un produit morbide de votre imagination ; qui serait plutôt la perception excessive et incommode d'une menace réellement contenue dans le monde extérieur.

Là-dessus les deux garçons de tout à l'heure reparaissent venant du haut, cette fois, et accompagnés de trois camarades. Ils contournent la terrasse, et délibérément se plantent de l'autre côté du paravent, à guère plus d'un pas du panneau vitré. S'il n'y avait pas cette vitre, ils pourraient vous toucher rien qu'en étendant la main. Ils ne se gênent plus pour montrer que c'est à vous-même qu'ils en ont. Ils se poussent du coude. Ils s'esclaffent. Du doigt, ils vous désignent. Vous avez d'abord affecté de regarder derrière vous, comme pour voir s'il ne s'y présente pas quelque chose de risible. Mais la terrasse, à peu près vide — votre voisin de droite est parti — n'offre que l'aspect le plus neutre.

Le petit ministre ne sait que comprendre au juste. A-t-il été reconnu ? Et, même s'il l'a été, comment s'expliquer cette manifestation indécente ? D'autre part quelle attitude tenir ? Une mine indignée, un regard furieux ? C'est peut-être ce que souhaitent vos jeunes persécuteurs. L'on pourrait se lever, payer prestement le garçon, quitter la terrasse avec toute l'indifférence hautaine dont on est capable. Mais hautain s'apparente à hauteur. Quand on manque à ce point de hauteur physique, les façons hautaines vous sont refusées. L'on ne ferait, au mieux, que rejeter la tête en arrière et se raidir ; donc que se rendre en fait un peu plus ridicule.

Et puis n'aurait-il pas l'air de prendre la fuite ? Or il n'a jamais pris la fuite. Il a tenu tête à des meetings houleux, à des adversaires qui braillaient et tendaient le poing... L'atmosphère d'un meeting, il est vrai, est quelque chose de tout différent. Vous êtes là pour vous battre s'il le faut. Cela sent le champ de bataille. Sur un champ de bataille l'homme qui se défend n'est pas ridicule. Fût-il encerclé. Fût-il submergé par le nombre. Il y a, même dans les coups qu'on lui porte, un sentiment de péril partagé, une sorte de respect. Mais disputer le terrain à cinq jeunes merdeux, ou le leur céder... D'une façon comme de l'autre, cela tourne au grotesque.

Les cinq s'écartent juste un peu ; ils font de grands gestes des bras, et des appels. Ils s'adressent à toute une petite bande, qui est en train, elle, de remonter le boulevard, et qui semble à la recherche du lieu qu'on lui a désigné comme rendez-vous. « Par ici ! par ici ! » crient les premiers.

Les assiégeants se rapprochent. Ils sont bien au total une vingtaine. Ils restent encore de l'autre côté du paravent. Mais l'on sent qu'ils préméditent une offensive plus directe. Tandis que la plupart poussent des huées

— où les mots se laissent mal saisir — trois ou quatre se mettent à confectionner des flèches de papier à l'aide de feuilles qu'ils détachent de leurs cahiers de cours ; d'autres les imitent ; et bientôt c'est toute une averse de flèches, accompagnée de cris, qui, passant par-dessus le bord du paravent, tombe sur le petit homme, sur son guéridon, jusque dans son bock même. Ce dernier coup est salué par une clameur.

Lui, après avoir promptement réfléchi, s'est dit que la seule attitude possible était d'affecter une complète indifférence. Comme si l'on se trouvait par hasard sous une pluie qui ne durera pas. Sa vie n'est pas en danger, pour le moment. Ces flèches de papier ne risquent pas de lui faire des blessures. La brimade ne tournerait au lynchage que si lui-même perdait patience, et laissait percer la colère qui s'exaspère en lui. Il a en vérité besoin d'une énorme quantité de courage pour comprimer cette colère.

Mais deux des garçons et le patron sont venus sur la terrasse. Ils semblent mal comprendre ce qui se passe. Le petit homme échange un regard avec eux. Le patron fait un geste de la main droite dirigé vers l'extérieur, qui paraît vouloir dire : « Est-ce que j'appelle la police ? » A tout hasard le petit homme répond oui d'une très légère inclination de tête. Sur un mot que leur souffle le patron, les deux garçons partent en courant, l'un vers le haut, l'autre vers le bas du boulevard. Quant au patron il sort de la terrasse et vient crier aux jeunes gens : « N'avez-vous pas fini de faire les voyous ? Si vous êtes encore là dans trois minutes, la police va vous coffrer. »

Deux agents apparaissent bientôt en effet, venant du haut du boulevard, guidés par l'un des garçons qui leur montre du doigt le corps du désordre. Les jeunes gaillards, en les apercevant, prennent la fuite dans la direction descendante, mais se heurtent à trois autres agents, dont un brigadier, que le deuxième garçon est allé trouver du côté de la rue des Ecoles. Obéissant à un réflexe professionnel, les agents empoignent deux des fuyards, en interrompant leurs protestations par un : « Bon ! Bon ! Vous vous expliquerez. » Quant au brigadier, il se hâte vers le coin de la terrasse, salue et déclare :

— Monsieur le Ministre, vous voilà débarrassé de ces chenapans. Il y en a deux au moins que nous conduirons au poste.

« Comment sait-il que je suis Monsieur le Ministre ? Qui le lui a dit ? Le garçon qui est allé le chercher ? Mais il le savait donc ? »

Le brigadier reprend :

— Si la voiture de M. le Ministre est dans le voisinage, nous pourrions la faire avancer le long du trottoir... Et M. le Ministre s'en irait tranquillement. Ce serait le mieux.

— Ma voiture n'est pas là. Je suis venu à pied, en me promenant.

— Alors, un taxi ?

— Comme vous voudrez.

⁂

Dans le taxi, le petit ministre médite son amertume.

« Je n'ai jamais fait de mal à personne. Pourquoi m'en veut-on ? J'ai des ennemis dans mon parti... soit !... dans le comité directeur. Un surtout. Qu'a-t-il à me reprocher ? D'avoir eu certains succès, qu'il n'a pas eus ? Et encore. Il en a eu d'autres, que je ne lui ai jamais disputés. D'ailleurs, aucune connivence imaginable entre lui et ces gamins.

» Une vieille femme d'autrefois dirait que je suis né sous une mauvaise étoile. Enfant trouvé. Oui, j'ai commencé la vie comme enfant trouvé. Mais ces jeunes voyous qui m'insultaient tout à l'heure n'en ont jamais rien su. Ni la plupart de mes rivaux ou de mes adversaires politiques. Et puis ce n'est plus très à la mode que de faire grief de cela à quelqu'un... A un moment j'avais essayé de découvrir de qui j'étais le fils. Pas commode. Dès que j'ai été un peu connu, il était imprudent de chercher... Mes parents ont manqué d'héroïsme, pour ne rien dire de plus. Ma mère ?... ce pouvait être aussi bien une fille de ferme qu'une demoiselle de grande famille. Mon père ?... Ne pensons pas à mon père... Pourquoi suis-je si petit ? Mal nourri dans ma première enfance ? C'est plus congénital que cela... Toutes les femmes ont toujours été trop grandes pour moi. Même quand elles essayaient de me faire croire que cela n'avait pas d'importance. »

Le taxi l'a fait passer par la place Saint-Sulpice, puis par la rue du Vieux-Colombier. En arrivant à la rue de Sèvres, il s'aperçoit qu'il n'a pas envie de rentrer aussitôt à son ministère, et qu'il lui serait agréable de s'arrêter au café *Lutetia*. Il le dit au chauffeur, qui lui demande :

— Faudra-t-il vous attendre ?

— Non. Je serai tout près de la rue de Grenelle. J'irai à pied.

Et il paie, en donnant un gros pourboire.

Ce qui lui a suggéré cette halte est une idée vague, assez puérile, qui l'expose peut-être à un surplus de déception. Mais, dans l'état d'esprit où il est, un rien de déception en plus n'importe guère. En ajoutant même, si peu que ce soit, à son amertume, ce surcroît lui donnera l'impression, apaisante à sa manière, qu'il est comblé.

Il s'est souvenu d'avoir rencontré plusieurs fois dans ce café un personnage qui lui a paru d'abord singulier, puis amusant et sympathique. Une sorte de bohème tempéré, quant à la mise et aux propos. Plus ou moins écrivain, a-t-il donné à entendre, sans d'ailleurs se vanter. Il n'a guère parlé de lui-même, directement. Ses confidences ont gardé un aspect général. Il a tracé un portrait d'homme de lettres besogneux, qui tâche pourtant d'éviter les besognes, de garder son temps et son humeur disponibles, en faveur de travaux auxquels il s'obstine à croire. Il a conté quelques-unes des humiliations, des rebuffades, des crises de

découragement, dont il a visiblement une expérience personnelle. Le petit ministre n'a pas osé lui demander son nom, de peur d'avoir à laisser paraître que ce nom ne lui disait rien. Il n'a pas fait savoir, lui non plus, qu'il était ministre, et d'un ministère de qui les lettres dépendent en principe. Il s'est néanmoins promis *in petto* de se renseigner ; de se procurer un ou deux livres du monsieur, si c'était possible ; et, dans le cas où ils lui sembleraient estimables, de faire à leur auteur la surprise d'une gentillesse ; d'une décoration par exemple : les palmes académiques étant tout indiquées. Jusqu'ici, cette bonne intention n'a pas eu de suites. Il se le reproche.

Ces rencontres ont eu lieu, justement, vers cette même heure de la matinée. Le petit ministre avait découvert, en se promenant dans le quartier, que ce café lui fournissait de temps en temps un but de promenade, à peu de distance de son ministère ; plus un délassement inoffensif. Personne n'a jamais eu l'indiscrétion de l'y reconnaître. Quant au monsieur, apparemment littérateur, ce n'était peut-être pas un habitué quotidien de l'endroit, mais il devait venir fréquemment y rêvasser, peut-être même, selon la tradition, y écrire, devant un café-crème, entre onze heures et midi.

« S'il est là aujourd'hui, je m'arrangerai pour savoir son nom. Et ensuite je chargerai un de mes attachés de découvrir au moins un de ses bouquins. Pourvu seulement qu'il soit là ! »

⁂

Un quart d'heure après ils sont assis l'un à côté de l'autre sur la banquette. Ils ont commencé une conversation paresseuse, et qui s'éparpille. Le petit ministre se dit : « Je ne suis pas quelqu'un d'essentiellement antipathique. Ni de scandaleusement ridicule. Aucun des consommateurs de ce café — ils sont encore assez peu nombreux il est vrai — n'éclate de rire en me regardant, ni davantage n'éprouve l'envie de venir m'insulter... ou d'envoyer des flèches de papier dans mon café-crème. »

Puis, grâce à un détour de l'entretien, il s'arme de courage :

— Cher monsieur, dit-il, nous avons fait connaissance, il y a déjà pas mal de temps. Je sais que vous êtes écrivain. Mais il me semble un peu absurde que j'en sois aujourd'hui encore à ne pas même savoir votre nom. C'est très bien de ne pas être indiscret. Mais il ne faut pas exagérer...

L'autre se nomme. Le petit ministre est agréablement surpris. Il connaît le nom ; qui n'est pas à coup sûr du tout premier rang, mais qu'on a l'occasion de lire çà et là, et qui s'entoure d'une résonance modeste, mais honorable. Il dit, tout haut :

— Votre nom m'était bien connu. Mais, vous savez, j'ai une vie très

surmenée, très peu de loisirs... Et quand je cherche à me détendre un peu, c'est comme ici... en ne faisant absolument rien, même pas une lecture. Je vous avouerai donc très franchement que, si j'ai entendu parler de vos écrits, je n'en ai presque rien lu... Par quel livre de vous me conseillez-vous de débuter ?

L'autre cite deux titres, comme en s'excusant. Le petit ministre note les titres sur un bout de papier. Puis, faisant appel à un supplément de courage :

— Je vous dois confidence pour confidence. Je m'appelle X... Oui, le ministre actuel de l'Instruction publique, c'est moi... Ce qui vous explique un peu que je sois très occupé. Que je n'aie guère le temps de lire.

L'autre ne retient pas une exclamation stupéfaite. Ensuite il la corrige :

— Je ne veux pas dire, du tout, que vous n'ayez pas l'air de quelqu'un d'aussi... d'aussi important. Non. C'est de vous voir si simple... si peu infatué... Quand on pense à certains !

La réaction du monsieur a été, en somme, très sympathique. Le petit ministre en est ragaillardi. Il reprend, avec un soupir qui essaye de se corriger d'un sourire :

— Je ne vous donne pas l'impression, n'est-ce pas, d'être quelqu'un de bien abominable ?

— Oh non ! loin de là.

— Il faut d'abord que vous ne doutiez pas de mon identité.

Il tire de sa poche un portefeuille, entre les deux moitiés duquel il a glissé ce matin deux lettres d'amis personnels qu'il venait de recevoir. Il montre les enveloppes. Puis il extrait du portefeuille lui-même une carte avec photographie. L'autre proteste :

— Voyons ! Je ne doute pas un instant de ce que vous m'avez dit !

— Si, si. Regardez. Vous me ferez plaisir... Eh bien, figurez-vous que je suis odieux à certains.

Il raconte sa toute fraîche aventure du boulevard Saint-Michel.

L'autre écoute, en hochant la tête. Il est ému. Ce qui le touche particulièrement est le ton de voix du petit ministre ; le manque de colère ; la tristesse non soulignée ; la résignation à quelque chose d'amer, de désillusionnant, d'assez inexplicable, que l'on constate. Bien qu'il y ait peut-être une explication. Mais laquelle ?

Le petit ministre indique celle qu'il aperçoit. Ce décret que naguère il a pris, dans les meilleures intentions du monde, et qu'il n'arrive pas encore à regretter. Mais certaines gens de droite le guettent, n'attendent qu'un prétexte pour exciter contre lui une partie de la jeunesse des écoles. Qui ne voit pas plus loin. Que ces brimades amusent.

L'autre lui dit :

— Je vous comprends très bien... J'avoue que je n'avais jamais pensé à des... peines morales de ce genre-là... Je croyais des hommes comme vous privilégiés à tous points de vue... Mais maintenant je me rends compte.

— Au total, préféreriez-vous mon sort au vôtre ?

— J'en étais justement à me le demander. Il est vrai que beaucoup d'éléments de comparaison me manquent. Vous devez avoir des satisfactions... dont je n'ai jamais connu le dixième... que dis-je, le centième... et qui tout de même comptent. Le plus modeste d'entre nous, n'est-ce pas, a de l'amour-propre, de la vanité... En revanche, je ne risque guère d'être conspué dans la rue par une bande d'étudiants hostiles aux tendances de ma prose. Ce qui serait déjà flatteur, notez-le. Tout le monde ne peut pas se vanter d'être conspué dans la rue... Mais, d'un autre côté, il y a cette odeur de haine, qui est bien déplaisante, quand on n'a pas de haine soi-même. Et aussi le sentiment d'injustice. Si vous venez de tuer ou de blesser quelqu'un par imprudence, et que les parents de la victime vous malmènent, mon Dieu, vous êtes forcé de trouver ça un peu naturel. Mais se voir bafoué pour une chose que l'on a faite en la croyant bonne et utile !... Il est vrai qu'un artiste, qu'un écrivain passe par là quelquefois... Ceux qu'on appelle les méconnus, les poètes maudits... Toute réflexion faite, il serait très embarrassant de choisir... si on avait le choix... On a toujours affaire à cette même garce d'humanité, qui ne s'aplatit que devant les funambules et les imposteurs.

Là-dessus le petit ministre regarde sa montre.

— Je suis en train de me mettre en retard. Un autre des inconvénients d'une situation comme la mienne est l'engrenage des corvées... Une succession serrée, précipitée, sur le déroulement de laquelle on ne peut pas grand-chose. Néanmoins, vous le voyez, cher monsieur, j'ai trouvé le temps de m'arrêter ici ; et pour vous... mais oui... je me disais que j'avais des chances de vous rencontrer... Vous ne me croyez pas ? Il faut me croire, parce que c'est vrai. J'avais gardé un bon souvenir des trois ou quatre rencontres que nous avons eues ici... J'avais besoin d'être un peu moins dégoûté de mes semblables...

— Vous me faites décidément beaucoup d'honneur, monsieur le ministre. Mais je vous crois. Je me vois bien, à votre place, ayant cette réaction.

Le petit ministre fait le geste d'appeler le garçon. L'autre l'arrête aussitôt :

— Je vous en prie. Laissez-moi ce plaisir. Vous avez eu l'extraordinaire gentillesse de venir ici exprès pour moi. Ma politesse à moi sera bien minime. Et je serai si flatté.

Le petit ministre avise un taxi. La rue de Grenelle n'est pas loin. Mais dix minutes gagnées ne sont jamais de trop.

Durant le trajet, il médite. Ou plutôt il se tâte quant à la sensibilité et à l'humeur. Il n'est pas tout à fait rasséréné, mais son amertume a diminué franchement. Certains détails, non négligeables, de la perspective sont remis en place. Et le fait de considérer l'ensemble de la perspective, avec un léger clignement d'œil et une trace de sourire désabusé au coin de la bouche, prend un caractère philosophique. On pense vaguement à de grands hommes du passé, à ce qu'il leur a fallu parfois ou de sagesse ou

d'ironie, ou des deux. Ce que le type vous faisait remarquer en somme.

Il garde la même nuance d'humeur pour se dire :

« Tout à l'heure, je vais charger Tirard, ou Baubier, de me trouver une ou deux productions de ce type. Et, si ce n'est pas trop misérable — ce ne doit pas l'être... étant donné l'impression qu'il vous fait — je le colle dans ma prochaine liste de Légion d'honneur. »

JULES ROMAINS,

de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

« L'ÉCRIVAIN ET SON LANGAGE »

par Manuel de DIEGUEZ *(N.R.F.)*

QU'EST-CE que le « langage » ? C'est, répond Manuel de Diéguez, à la fois *l'écriture* — cette part du langage qui est outil quotidien et s'exprime dans la prose — le *ton*, qui trahit la présence de l'histoire, et le *style*, cet « au-delà de la parole » dont parle Proust, qui arrache l'œuvre à l'histoire pour la faire entrer dans l'éternité.

Et l'auteur nous propose une Histoire de la critique littéraire qui passe par Sainte-Beuve, Valéry, Sartre, pour s'épanouir en huit chapitres consacrés à la critique contemporaine. En Sainte-Beuve, Diéguez voit moins un grand critique qu'un incomparable historien. Comme Taine, mais avec cette différence que « Taine, lui, a couru avec intrépidité, les risques d'une décapitation par la postérité » en proposant une théorie de la critique réduite, selon Diéguez, à « une sorte de botanique appliquée non aux plantes mais aux œuvres humaines. »

Avec le marxisme, l'art redeviendra d'ailleurs « un produit de la société », comme chez Taine. « Prenant en main l'artiste, et définissant l'esthétique, « l'État socialiste », cherche inconsciemment à les dévaloriser. » Diéguez aurait pu ajouter qu'une Histoire à la fois laïcisée et sacralisée a pris chez les marxistes la place de la Providence. Mais « l'écrivain du XXe siècle, dès qu'il atteint une certaine envergure est un ennemi de l'Histoire : toute la littérature valable du XXe siècle est un défi secret ou spectaculaire aux subversions de l'Histoire ». Et Diéguez de nommer à l'appui de sa thèse Breton et Gide, Valéry et Montherlant, Camus et Malraux.

La partie centrale de l'*Ecrivain et son Langage* prétend définir la critique française contemporaine au niveau d'œuvres comme celles de Paulhan, Barthes, etc. Il s'agit là plutôt de prétextes à une entreprise dont le but n'est pas critique mais philosophique. Seule, la magistrale étude sur — ou plutôt *contre* — Sartre permet à Diéguez de prendre à nouveau ses distances avec son temps, et de proférer cette maxime qui pourrait être de Chardonne : « Les idées vieillissent à une cadence foudroyante... Seule la forme est assurée d'une relative éternité. » On voit à quel point nous nous éloignons aujourd'hui de la « Littérature engagée ».

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(Suite de la chronique des livres page 42.)

RÉFLEXIONS
sur les
PROCÈS DES GÉNÉRAUX

par JACQUES CHASTENET
de l'Académie française

LES douloureux procès des chefs militaires responsables de l'insurrection du 23 avril se sont déroulés sur un rythme contrastant, par sa rapidité, avec la lenteur qui avait été celle du procès dit « des barricades ». Interrogatoires, audition des témoins, réquisitoire, plaidoiries, arrêt : le tout dans chaque cas a été enlevé en trois audiences au plus, parfois une seule.

On ne saurait s'en plaindre : les affaires de cette nature suscitent trop de remous pour qu'il soit sain de les prolonger. Disons seulement que, dans le cas des ex-généraux Challe et Zeller, la brièveté des débats et aussi la modération de la condamnation — quinze ans de détention — semblent bien dus, pour une part au moins, à la discrétion manifestée par les accusés comme par leurs avocats à l'égard de certains points délicats : on n'a en particulier guère insisté sur la responsabilité qu'avait pu encourir le Gouvernement dans la déplorable issue des pourparlers engagés avec les chefs de la Willaya 4. Une fausse manœuvre commise à Paris a-t-elle contribué à l'échec de l'offre de reddition faite par cette très importante formation F.L.N., contribué aussi au massacre subséquent ? Un voile pudique a été jeté qui ne sera jamais complètement soulevé. De même a-t-il sans doute été jugé prudent de ne parler ni des encouragements que la rébellion avait pu trouver dans certains milieux américains, ni de l'activité communiste en Algérie.

Les débats ont été conduits par le président Maurice Patin avec une dignité et une courtoisie auxquelles il convient de rendre hommage. Plus grand hommage encore doit être rendu à l'indépendance dont a fait preuve, dans l'affaire du commandant de Saint-Marc, l'avocat général Reliquet quand, par application du principe selon lequel « si la plume est serve, la parole est libre », il n'a requis qu'une peine de cinq à dix ans de détention alors que le Gouvernement l'avait invité à requérir vingt ans.

Cela ne fait point que le Haut tribunal militaire n'ait été constitué contrairement à la règle qui veut qu'un accusé ne puisse être déféré qu'à

une juridiction existant lorsque se produisirent les faits incriminés. Or la juridiction chargé de juger Challe et Zeller fut créée *a posteriori.*

Assurément la mansuétude manifestée par le conseil de guerre régulièrement saisi de l'affaire « des barricades » avait pu en haut lieu paraître inquiétante (dans une certaine mesure elle constituait une première manifestation des militaires contre le pouvoir). Il reste qu'un précédent fâcheux a été ajouté à d'autres qui ne l'étaient pas moins. Ce n'est pas sans danger qu'un Etat qui se proclame adversaire du totalitarisme s'écarte des principes du droit et franchit les barrières tutélaires dressées par l'expérience contre l'arbitraire.

⁂

Ceci dit quant à la forme, passons au fond.

Challe et Zeller avaient indubitablement commis un crime prévu et puni par le Code pénal : « Avoir, sur le territoire national, sciemment et volontairement dirigé et organisé un mouvement insurrectionnel. » Ils ne pouvaient donc pas ne point être condamnés.

Ils l'eussent même été à la peine de mort si l'existence de circonstances atténuantes n'avait été admise par le procureur général et, plus largement encore, par le tribunal.

On n'aurait pas compris qu'elle ne le fût pas : les accusés étaient certes coupables mais leurs mobiles n'étaient point bas et, si l'on ne peut que s'incliner devant la sentence qui les a frappés, on est en droit d'ajouter que cette sentence ne les a pas déshonorés.

Rappelons-nous leurs réponses à l'interrogatoire, rappelons-nous les dispositions des témoins, rappelons-nous les plaidoiries, rappelons-nous le réquisitoire lui-même : ni Challe, ni Zeller (le second plus effacé que le premier) n'étaient de vulgaires ambitieux et il n'a pas été soutenu qu'ils aient été poussés par des motifs d'intérêt personnel.

Que voulaient-ils donc, qu'espéraient-ils ? Et d'abord quels sentiments les incitèrent à un soulèvement qui fut, répétons-le, indubitablement et gravement coupable ?

Voici deux officiers dont la personnalité est assurément accusée (celle de Challe surtout) et qui ont toujours eu leur franc parler, mais qui ont l'un et l'autre derrière eux un long passé de services aussi loyaux que brillants. Ils ont exercé des commandements en Algérie dans un temps où, à tort ou à raison, il était officiellement proclamé que celle-ci devait rester française. Française dans des conditions peut-être nouvelles, mais française.

C'est en partant de là que Challe et Zeller ont rempli leur mission d'autorité, qu'ils ont participé à une guerre qui devait être, affirmait-on, en grande partie psychologique, qu'ils ont invité les officiers sous leurs ordres à donner leur parole d'honneur aux Musulmans fidèles à la France ou disposés à s'y rallier que jamais celle-ci ne les abandonnerait. Et

cette parole, au sujet de laquelle jamais Paris ne les avait mis en garde, ils estimaient qu'elle les engageait eux-mêmes.

C'était le moment où le général de Gaulle ne parlait que d'octroyer aux fellagas la « paix des braves », le moment aussi où, de l'aveu de l'autorité supérieure, des affiches — qui n'ont pas encore toutes disparu — étaient placardées sur les murs des villes algériennes : « La France reste... Faites confiance à l'armée... La Seine traverse Paris, la Méditerranée traverse la France... » Comment, dans ces conditions, douter des intentions du Gouvernement ?

Peut-être, à vrai dire, des esprits subtils eussent-ils pu deviner, derrière certaines paroles et surtout certains silences du chef de l'Etat, une évolution d'intention commandée par la situation internationale et par une conception particulière du rôle de la France dans le monde. Mais il n'est pas spécialement demandé aux militaires d'être des esprits subtils...

Pourtant Challe manifesta des appréhensions qui ne furent pas étrangères à son départ d'Algérie et à son transfert à l'O.T.A.N. Quand, plus tard, ces appréhensions se précisèrent, il quitta l'O.T.A.N. et reprit sa liberté de parole.

Cependant, lui et Zeller avaient gardé d'étroits contacts avec les officiers naguère sous leurs ordres. Ils les voyaient, en présence des déclarations successives du général de Gaulle, de plus en plus désemparés et même désespérés. Non seulement, disaient ces officiers, on allait leur faire renier leur parole d'honneur mais encore on allait les priver d'une victoire qu'ils jugeaient devoir être bientôt obtenue (cette croyance, justifiée ou non, en la proximité d'une victoire était très répandue). Challe et Zeller finirent par estimer de leur devoir de répondre aux appels qui leur étaient ouvertement ou implicitement adressés et de s'associer à Salan qui déjà méditait un coup de force.

L'idée maîtresse semble avoir été, d'abord de « donner une leçon » au Gouvernement en lui prouvant que l'armée d'Algérie se refusait à suivre les circonvolutions de sa politique, ensuite d'administrer la preuve qu'il était possible de venir à bout des *fellagas* par la force des armes. A cela semble s'être ajouté, dans l'esprit de Challe, le projet assez fumeux d'une Algérie franco-musulmane douée d'une certaine autonomie et pouvant être associée à une Europe occidentale unie. Ce projet avait-il pris naissance dans le milieu américain de l'O.T.A.N. ? Ce n'est pas tout à fait impossible.

Faut-il penser que les généraux insurgés allaient au-delà et qu'ils envisagaient, dans la métropole même, un coup d'Etat dont le premier objectif eût été la mise en arrestation du général de Gaulle ? Rien n'autorise à l'affirmer. Il est au contraire acquis que les rebelles n'eurent jamais les moyens matériels de dépêcher d'Algérie vers Paris des commandos de paras et que, par conséquent, ce fut sous l'empire d'une nervosité excessive que le premier ministre, dans la nuit du 23 au 24 avril, lança à la population parisienne l'appel angoissé que l'on sait.

Peut-être néanmoins certains officiers des unités stationnées aux envi-

rons de Paris et en Allemagne eurent-ils connaissance du plan de soulèvement et examinèrent-ils la possibilité de s'y associer. Quoi qu'il en fut, ce dessein, si dessein il y eut, ne reçut jamais même une amorce d'exécution. Et on ne saurait, en bonne justice, fonder un élément de l'accusation sur d'incertains soupçons.

Ce qui, dans les intentions des généraux insurgés, a été prouvé témoigne, pour dire le moins, d'une extrême légèreté : elles ne tenaient compte en effet ni du sentiment de la grande masse métropolitaine, ni de l'esprit de discipline resté vif chez beaucoup d'officiers, ni des dispositions des soldats du contingent, ni de la situation internationale, ni du caractère insaisissable de la *guerrilla* fellaga.

Ce furent conceptions de militaires formés dans les états-majors et inclinant à penser que les choses se déroulent, dans le concret, comme elles se passent dans un *Kriegspiel* ou sur un champ de manœuvre. L'énergie aussitôt manifestée par le général de Gaulle, la résistance ou au moins l'attentisme des autorités civiles et de beaucoup de chefs militaires d'Algérie, les réactions hostiles des hommes du contingent furent autant de surprises pour les chefs de l'insurrection. Il devint vite évident que leur coup, si soigneusement préparé sur le papier qu'il eût été, faisait long feu et qu'il ne pouvait être relancé que dans une guerre civile. Dès qu'ils s'en aperçurent Challe et Zeller arrêtèrent les frais et se constituèrent prisonniers. D'autres, moins courageux, prirent la fuite.

Assurément, au cours de la comparution de l'ex-général d'aviation Bigot (comparution postérieure d'une semaine à celle de Challe et de Zeller), l'avocat de l'accusé plaida-t-il que son client avait la conviction d'être resté dans la légalité puisqu'il tentait de défendre l'intégrité du territoire national garantie par la Constitution alors que le Gouvernement s'en était écarté par une politique tendant à porter atteinte à cette intégrité. L'argument était plus ingénieux que juridiquement très solide et on gage que la plupart des généraux insurgés eurent bien le sentiment qu'ils désobéissaient à la lettre de la loi.

Mais doit-on obéir aux lois quand on les estime funestes ? Socrate a dit : « Oui », Antigone avait dit : « Non ». Anouilh, qui a plusieurs fois développé le thème, incline à prendre le parti d'Antigone et de l'archevêque Thomas Becket, mais force est de reconnaître que c'est normalement du côté de Créon et d'Henri II Plantagenet que se trouve le repos de l'Etat.

Nous disons « normalement » car, si l'on se place au point de vue historique, il est un cas où la rébellion contre les lois obtient sa justification : c'est lorsque cette rébellion est le point de départ d'un ordre nouveau, généralement et librement accepté. Si l'insurrection d'Algérie avait réussi, si elle avait atteint ses buts, si ceux-ci avaient fini par recevoir l'adhésion de la majorité des Français, elle eût été rétroactivement légitimée. Cette insurrection ayant échoué, il devenait juste, il devenait conforme au bien de l'Etat que ses initiateurs fussent punis.

⁂

L'aventure laisse après elle de pénibles séquelles ; elle comporte aussi des enseignements dont il serait coupable de ne pas tenir compte.

Elle a encore approfondi le fossé d'incompréhension séparant les Français d'Algérie de ceux de la métropole. Ceux-ci sont tentés de voir en ceux-là, sans distinction, des complices de la révolte militaire, des trublions, des fauteurs de troubles, quelquefois de crimes, bref d'encombrants parasites. En revanche beaucoup de Français d'Algérie, partagés entre la fureur et un morne désespoir, ont tout à fait cessé de se sentir solidaires d'une métropole qu'ils ne considèrent plus que comme une marâtre et comme une ennemie. La rude mais indispensable tâche de combler ce fossé incombe surtout aux métropolitains, puisque l'infortune n'est pas de leur côté. Ils devront persuader, par des actes, leurs compatriotes d'outre-Méditerranée qu'ils sont véritablement leurs frères. Si les conversations amorcées à Evian et maintenant interrompues reprennent et aboutissent, le Gouvernement de Paris aura l'impérieux devoir d'une part d'assurer des garanties réelles à ceux qui demeureront en Algérie, d'autre part d'accorder les plus larges indemnités et les plus efficaces facilités de reclassement à ceux qui préféreront retourner en France. Il ne faut pas qu'on revoie la scandaleuse indifférence dont ont été victimes trop de Français du Maroc, de Tunisie et d'Egypte.

Deuxième conséquence de la rébellion : elle a mis en lumière le profond malaise dont souffre l'armée et l'a encore accentué.

C'est un fait que la France n'avait jusqu'à une époque tout récente pas connu de tentative de *pronunciamiento*. Si Bazaine en rêva peut-être, il ne mit point son projet à exécution. Boulanger, tant qu'il fut en activité, resta discipliné et, lorsque, rendu à la vie civile, il se vit quasiment plébiscité, le réflexe de respect à la loi continua de jouer chez lui. Au cours des querelles religieuses qui remplirent chez nous la fin du XIXe siècle et le début du XXe, les officiers qui ne croyaient pas, en conscience, pouvoir participer à l'expulsion de moines ou de nonnes, donnèrent leur démission : la pensée ne leur vint pas de se rebeller. Et si, lors de l'élaboration du traité de Versailles, Foch fut en complet désaccord avec Clemenceau, il ne songea pas un instant, si chargé de gloire fût-il, à trancher le différend par la force.

Il fallut les sombres jours de 1940 pour que des officiers en vinssent à penser que l'honneur et le patriotisme leur commandaient de prendre les armes contre un régime qu'ils réprouvaient et contre les forces qui étaient fidèles à ce régime. (Dakar et la Syrie restent à cet égard de tristes souvenirs.) A partir du moment, où leur révolte connut la consécration du succès, la règle de l'obéissance militaire passive ne pouvait plus être considérée comme absolue.

A cette nouveauté vint s'en ajouter une autre, née des conditions particulières de la guerre d'Indochine et de celle d'Algérie : l'officier, le soldat

lui-même cessèrent d'être uniquement des combattants pour devenir aussi des administrateurs et des propagandistes. De là une inévitable « politisation » de l'armée, et c'est non sans quelque raison qu'on pouvait dire, récemment encore, qu'il n'y avait en France que deux partis solidement organisés : le parti communiste et l'armée.

L'entreprise des généraux insurgés a porté un coup à cette croyance en la cohésion de l'armée en révélant une coupure profonde entre les hommes du contingent et les soldats de métier. Seuls ceux-ci se sont montrés prêts à suivre sans hésitation les directives de leurs chefs. Ce qui, soit dit en passant, justifie rétroactivement les critiques d'ordre politique adressées par les socialistes à l'ouvrage du lieutenant-colonel Charles de Gaulle, *Vers une Armée de Métier,* quand il parut en 1934.

Maintenant c'est le désarroi. Une partie de la nation considère l'armée avec suspicion. De multiples mutations, mises à la retraite et mesures de « dégagement des cadres » ont jeté les états-majors dans la confusion ; paras et légionnaires se demandent quel sera leur destin ; les officiers se voient privés, par l'application de l'article 16, de toute garantie légale ; un grand nombre ont donné leur démission ou songent à le faire et la plupart des autres restent sourdement irrités ; la police est l'objet d'une rigoureuse épuration ; les auteurs des attentats au plastic ne sont que bien rarement arrêtés ; pour la première fois — fait d'une extrême gravité — des soldats musulmans servant dans des unités métropolitaines se sont joints à des terroristes F.L.N. Et puis, quand la guerre sera, d'une manière ou de l'autre, terminée outre-Méditerranée, que fera-t-on de l'armée d'Algérie (c'est-à-dire de la grande majorité des forces françaises) ? Quelles tâches lui assignera-t-on ? Comment l'adaptera-t-on à ces tâches qui seront nécessairement tout à fait nouvelles ? Ce ne sera de rien de moins que d'une « reconversion » complète dont il s'agira. Il y faudra procéder dans un très mauvais climat psychologique et de violents retours de flamme sont à prévoir. La constitution d'un « maquis militaire » en Algérie n'est pas tout à fait à exclure.

Troisième conséquence du soulèvement : le parti qu'en tirent et en tireront les communistes. Quand, le 24 avril, M. Malraux présidait à l'armement des « milices volontaires », ils purent croire leur heure venue. Espoir prématuré : la nation ne veut pas de guerre civile, de quelque côté qu'elle soit déclenchée. Il n'en demeure pas moins que les communistes trouvèrent là l'occasion, en dénonçant la « menace fasciste », de se rapprocher de certains éléments du parti socialiste et du parti radical.

La réussite de la « grève psychologique » fut en partie leur œuvre et, depuis, ils rencontrent de l'audience quand ils reprochent au Gouvernement de ne pas concentrer sa sévérité sur les seuls « factieux » de droite. Aux élections cantonales, sans avoir remporté un éclatant succès, ils ont conquis plusieurs sièges grâce à des désistements socialistes ou radicaux et il semble bien que la notion de « front populaire » ait connu un

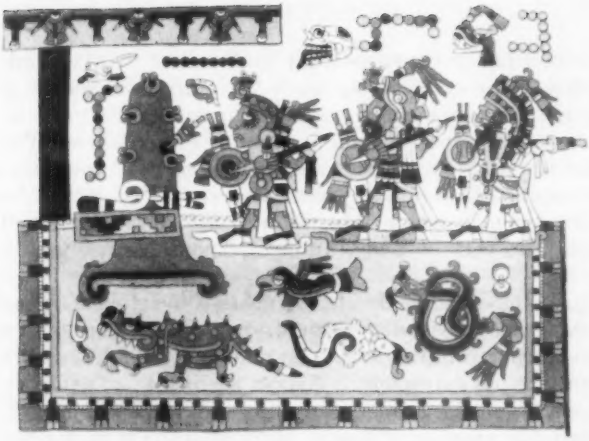
regain de faveur. Le prestige et l'autorité du général de Gaulle freinent aujourd'hui la tendance. Le désintéressement manifesté par la majorité des Français à l'égard de la politique la freine aussi. Mais pour combien de temps ?

De quelque côté qu'on le considère, force est de reconnaître que le soulèvement des généraux, a eu des effets déplorables.

La prospérité des finances, le calme apparent de la vie politique, l'éclat des fêtes données aux souverains belges, au ménage Kennedy, à M. Houphouët-Boigny et au président Luebke ne sauraient faire oublier une réalité : la France est psychologiquement désorientée, le patriotisme y est devenu notion confuse, le sens civique y est émoussé (43,5 % d'abstentions au premier tour des élections cantonales). On y incline à faire plus confiance à la force qu'à la légalité comme en témoigne l'agitation paysanne et ouvrière de l'Ouest. Non seulement les familles spirituelles, mais les familles physiques sont divisées. Tiraillée entre des affirmations contradictoires, incapable de voir clair parmi tant de brouillards, la grande masse vit dans le présent et se refuse à considérer l'avenir en face. L'égoïsme règne et le goût de l'immédiate jouissance. Tout cela n'est pas irrémédiable mais, pour faire retrouver à notre pays sa pleine santé morale, beaucoup de doigté, beaucoup d'intuition, beaucoup de vraie générosité seront nécessaires. Sans doute conviendrait-il de s'attaquer d'abord au problème qui constitue, parce que générateur de mauvaise conscience, un élément essentiel du malaise : l'incompréhension réciproque qui oppose Français d'Algérie et Français métropolitains.

Ce problème, ce n'est pas seulement par des mesures répressives et policières qu'on le résoudra.

JACQUES CHASTENET,
de l'Académie française.



NOUS AUTRES, LES SANCHEZ

par CATHERINE PAYSAN

I

NOTRE père et notre mère s'aimaient avec passion.

Aussi les années que nous passâmes auprès d'eux, ma sœur, son frère jumeau et moi, sous le toit familial, depuis notre naissance jusqu'à notre âge d'homme, furent des années de vie exceptionnelle.

Il fallut que j'atteignisse huit ans pour prendre une sorte de conscience, naturellement confuse, mais déjà chaleureuse et tenace d'un état d'existence peu commun.

L'occasion qui me fut pour la première fois donnée d'en frémir et de m'en émouvoir, fut celle d'un dimanche d'août torride, si rare dans les régions d'ouest poreuses, lubrifiées par les souffles iodés de la mer, jour solennel où, suffisamment mûri, je pus lire dans le regard des autres, y mesurer leur étonnement.

Nous avions poussé jusqu'au chef-lieu pour assister à un spectacle de cirque.

Je nous revois encore, sortant de dessous la tente, la représentation terminée, sur la place blanche de soleil comme un fer chauffé. Une population honnête se répandait avec nous, par petits paquets, familles agglomérées comme des mouches, battant la poussière d'un soulier puant de sueur.

Les gens oubliaient de se hâter vers l'ombre et la bière, occupés qu'ils étaient à nous dévisager.

Père supportait l'examen et ne cillait pas. Il admirait le bleu du ciel, sa matité intense, « un ciel à couper au couteau », comme il

disait... Son calme d'artiste était sans faille, royal ; celui de notre mère était voulu, concentré, raidi : c'était une femme généreuse, intelligente mais sans génie créateur, aussi ressentait-elle le dépaysement de notre groupe avec une acuité un peu maladive, effrayée...

Voyant les yeux braqués sur eux, je les regardai à mon tour, et je sus qu'ils étaient singuliers, qu'ils étaient vrais, qu'ils étaient beaux...

Certitude nouvelle et troublante qui m'échauffa la tête et le sang, fit de moi, dès cette seconde, un être responsable, porteur de secrets, et fier.

Maman se tenait toute droite, les épaules nues, dans une robe rouge à volants plissés de style espagnol. Son mari, Pepito, l'avait surnommée la robe d'offrande et bien entendu, nous leurs enfants, nous ne l'appelions pas autrement... Maman me disait : « Carlos, va chercher la robe d'offrande. » Je me précipitais vers la penderie, je bousculais le tailleur, le manteau d'hiver, le corsage de dentelle, la robe de moire, celle en soie jaune qui tombait toute seule et sans bruit sur les souliers bourrés de papier, et j'atteignais la robe d'offrande. Je descendais l'escalier en la portant en travers de mes bras, ses deux volants de jupe s'élargissant en éventail sur mon flanc gauche ; c'était une toilette extraordinaire ; je ressentais toute l'importance de son parfum, de sa forme, de sa couleur, dans la vie de notre maison.

Maman était de souche normande. Elle avait une épaisse chevelure claire qu'elle coiffait en chignon et portait droit sur le front les jours de soleil (ce qui faisait encore ressortir ses pommettes saillantes, sa bouche longue, son port de tête altier), un chapeau de paille à bords larges et calotte fendue, orné d'un ruban noir, et qui venait tout droit du Mexique, comme celui de notre père. Maria-Louisa s'accrochait à sa jupe en riant. C'était une belle petite fille très grasse, à lèvres pulpeuses ; coiffée elle aussi d'un chignon haut monté, retenu par des épingles, elle montrait, sous sa jupe bariolée, deux cuisses brunes et dodues de petite quarteronne. Ses yeux incisifs et ronds suivaient les gestes de sa mère avec l'attention et le ravissement coutumiers.

Maman, belle, blanche et rouge, robuste et hardie comme un pilier, parlait au-dessus de nos têtes avec son mari sans vraiment nous voir. Nous vivions dans l'ombre de leur rayonnement solaire.

*
* *

Papa était mexicain et peintre.

Avant d'épouser notre mère, Amaryllis Monceau, il avait vécu hors du temps, des normes, de la tendresse. C'était un homme d'origine mi-aztèque, mi-hispanique, à profil plat, aux cheveux frisés qu'il faisait régulièrement tondre, à la moustache longue et tombante. Ses yeux noirs, toujours brûlants (notre mère disait : « Tes beaux yeux de criminel incendiaire », et nous les lui embrassions aussitôt,

maman la dernière, plus longuement, plus savamment que nous) prenaient souvent une fixité hagarde, presque effrayante pour qui n'aurait pas su qu'il était peintre.

Aux heures de repos, la clarté de ses pupilles était gaie, ironique. Il y avait aussi ce regard à la fois pesant, tendre, terriblement dominateur et humble en même temps dont il enveloppait notre mère à d'autres moments. Au dîner, le soir, nous regardions la main de notre père, posée paume ouverte sur la table, maculée de taches de peinture, et celle de notre mère, claire et rose, accrochée à ses doigts foncés de Sioux. Maman levait lentement sa face et disait : « Ça va, Pepito ? » d'une voix tremblante de créature piégée qui nous faisait tressaillir, car elle avait, d'ordinaire, un timbre précis, net et péremptoire, et nous la voyions aussi rougir brusquement et recoiffer, d'un geste tremblant, ses cheveux.

Nous nous taisions, subjugués.

Papa portait en toutes saisons, pour sortir, un pantalon de velours noir et une chemise orange, une teinte soigneusement choisie, d'un degré plus limpide que le cuivre de sa peau que la lumière d'été exacerbait, à la nuque, jusqu'à l'épaisse consistance de l'or. Ses orteils, mal équarris, sortaient de sandales de cuir ouvertes. Sa pipe en bois d'olivier, son expression futée, ses moustaches, le sac d'épiderme lisse dans lequel se meuvent les gens du Sud, qui les enferme à la manière d'un moule étroit, ciselé aux jointures, le faisaient très exactement ressembler à l'un de ces splendides phoques que nous avions vus sur la piste, tenant haut, sur le museau dressé, des ballons écarlates.

Nous venions de passer trois heures excitantes à souhait. Nous sortions de dessous le chapiteau, le sang fourmillant au bout des doigts, les reins chauds, animés au paroxysme par le plaisir des yeux comme de jeunes bêtes soûles.

Père, un carton à dessin sur les genoux, un fusain entre les doigts, avait tenté à une vitesse prodigieuse, le visage assombri par l'effort, ses yeux bruns virant au noir de jais, de fixer, sous les grimaces fugitives d'un bouffon chapeauté d'azur et d'étoiles, dans le raidissement d'un cheval debout sur ses jarrets tremblants, je ne sais quelle vérité douloureuse qui le faisait, lui, nous oublier. Je le regardais de profil, penché en avant, happé me semblait-il par le vide, les traits durcis, et je l'adorais dans un grand silence... A peine osais-je respirer. Mon regard découvrait à ma gauche, noir sur le papier blanc, en un coup de crayon énorme, écrasant, lui balafrant les tempes, le rictus d'un Auguste. Je frissonnais...

Mère, extasiée, poussait de petits cris de joie aux grâces ingénieusement empêtrées des clowns scintillants ; nous autres trépignions de contentement. Roberto voulut enjamber son siège et reçut un magistral coup de chapeau de paille sur les fesses. Maria-Louisa, sur les genoux

de notre mère, triturait son collier de perles jaunes et bavait d'enthousiasme. J'étais électrisé.

On nous considérait, massés les uns contre les autres, sur cette place. Nous propagions autour de nous, à l'approche du coucher du soleil, une ombre massive, ronde, à la manière d'une tour, qui nous isolait du reste du monde. Notre mère avait osé, avec une volonté passionnée, sur le sol même de ses ancêtres, en pleine campagne d'Occident, donner son cœur et sa chair à notre père ; ainsi avaient-ils fondé tous deux une nouvelle race, métissage que certains jugeaient, sinon antinaturel, du moins absurde. Cependant nous étions nés, vivaces, ardents, et nous réduisions au silence, par notre santé, notre gentillesse, notre bonne volonté, les méchants discours de la défiance.

Nous entrâmes dans une brasserie.

Maman, les yeux las, fumait une cigarette. Père, le chapeau rejeté en arrière, « rigolait », selon sa propre expression, de l'étonnement des autres à nous voir. Notre mère avait de la fierté. Elle nous élevait avec une grande fermeté. Elle nous avait appris à nous tenir comme il faut, enfants heureux mais non point gâtés, car chez nous l'argent était rare, nous nous épanouissions à nous sentir les reins calés sur le dossier des chaises de café en rotin. Assis bien droits sur nos sièges, proprement vêtus de culottes blanches fraîchement lavées et de chemisettes, nous ne disions mot. Nos têtes intensément brunes d'enfants policés, attentifs à lui faire honneur, dévoraient des yeux le ciel, les maisons, les voitures, la masse lumineuse d'or liquide d'une bière servie dans des chopes si lourdes que nous devions les saisir à deux mains... Que la saveur du breuvage fût plus amère que douce, peu agréable à nos jeunes palais amoureux de sucre et de confitures de groseille, importait peu... Nous sentions que cette bière était une boisson sacrée... Notre mère, avant de prendre place à la terrasse, avait tiré son mari par la manche, rougi légèrement, esquissé une moue enfantine pour suggérer : « Pepito, si tu nous offrais un demi... » Il avait ri avec gratitude...

Alors que nous vivions sur le salaire de notre maman, car papa ne gagnait que des sommes irrégulières, elle s'adressait toujours à lui pour les dépenses, comme s'il eût pourvu aux besoins du ménage. Elle lui demandait la permission d'acheter et elle le faisait avec la grâce, la timidité, la coquetterie d'une épouse qui dépend de son mari, tant elle l'aimait, désirait qu'il se sentît son maître.

Elle disait, devant un manteau usé jusqu'à la corde : « Mon cœur, veux-tu, s'il te plaît, consentir à m'acheter une jaquette neuve? » Papa regardait le vêtement humble, élimé, puis sa chère femme Amaryllis, et il la serrait contre lui avec emportement. Quelques jours plus tard, il allait à la ville, rapportait un tissu qu'il avait choisi mais qu'elle avait payé de ses propres deniers, péniblement, cent francs par cent francs, mois par mois.

Au crépuscule, il rentrait en coup de vent, le sombrero enfoncé jusqu'aux oreilles, ordonnait : « Assieds-toi, femme, et regarde... » Il se tournait vers nous, tassés contre elle, les yeux écarquillés, avides, soulevés d'émotion... « Qu'on aille me chercher un couteau, le plus grand, que je fasse sauter cette ficelle... Ce n'est pas un vêtement en lainage ordinaire qu'elle aura, votre mère, c'est un tissu précieux, aussi chaud, aussi velouté que celui dont on fait la cape de la « Reine Marañana »...

J'allais chercher, dans le tiroir de la cuisine, notre vieux couteau de boucher avec lequel Père hachait la viande et préparait les farces.

L'étoffe jaillissait alors du papier gris. C'était une vague rouge, ou verte, toujours ardente de couleur, brûlante aux yeux, vivante...

Maman souriait, les mains jointes, émerveillée. Elle se levait. Pepito drapait sur elle la draperie souple, nous nous placions derrière son dos et, tenant l'extrémité de l'étoffe comme une traîne, lui servant de pages, nous sortions dans la cour, remontions l'allée du jardin en chantant solennellement, au chat et aux poules, sur l'air des lampions :

Voyez le beau manteau
Voyez le beau cadeau...

et durant une semaine, nous nous rengorgions entre nous de tant de magnificence et vantions aux galopins du pays la générosité et le goût de notre père.

Ma petite sœur Maria-Louisa était déjà femme, sa bonne nature ne la préservait pas tout à fait d'éprouver quelque vanité. La voyant sournoisement retrousser sa jupe pour qu'on aperçût son jupon orné d'une petite dentelle, je lui fis les gros yeux et lui pinçai le mollet. J'entendais que rien ne troublât la rêverie apaisée de mes parents, honorablement attablés à une terrasse de grand café. J'étais, comme toujours, terriblement attentif à leurs paroles :

« Tu m'aimes, Amaryllis? avait demandé brusquement Pepito en saisissant d'une main sa chope et, de l'autre, la saignée du coude de sa femme. — Oui, je t'aime. » Elle n'avait pas bougé, mais une langueur amoureuse avait foncé ses yeux clairs.

— Bien sûr, avait-il continué, poursuivant une pensée subtile et sans doute douloureuse... J'ai une gueule impossible pour les gens d'ici... Un jour que j'étais fauché (j'étais allé peindre à Monaco) j'ai fait du stop ; personne n'a voulu me prendre en charge : une vraie figure de métèque ! Amaryllis, dis-moi que tu me trouves beau...

Mère avait souri à ce visage jeune et sauvage, marqué par les passions, à ces traits prisonniers de leur sensualité crue, mais solennisés par l'intelligence. Elle avait dit :

— Tu sais que tu es mon soleil.

Et lui, sans doute de bonheur, avait vidé d'un coup tout le contenu de son verre...

— Comme il fait chaud, avais-je hasardé pour être admis dans leur conversation.

— Presque aussi chaud qu'au Mexique, Carlos. C'est une bonne chaleur, vois-tu, et rare ici. Un jour, nous irons en Amérique, quand je serai célèbre ; nous voyagerons à cheval, j'achèterai une grande ferme, ta maman traira les vaches, pendant que je les peindrai.

Il cligna de l'œil. Il n'y croyait pas. Quant à elle, éclatant de rire, sa tête s'en vint buter contre l'épaule de Pepito qui l'y retint. Je me blottis contre eux.

Je ne comprenais pas pourquoi le grand artiste qu'était mon papa vendait si difficilement ses toiles. Si jeune que je fusse, je m'enthousiasmais à le regarder peindre. Chacune de ses créations me paraissait un chef-d'œuvre. En particulier, je contemplais de longs instants ce tableau où ma mère avait servi de modèle. C'était une femme revêtue d'un collant de danseuse, assise, les jambes croisées, très droite, les mains posées sur ses seins ronds. Père dessinait admirablement. Le galbe des cuisses s'épanouissait sous elle comme deux lianes bleues ; tout le corps était moulé dans cette douceur circulaire et comme spirituelle qui faisait le charme d'Amaryllis. Maman avait un visage grave et pensif. Il avait fallu tout l'amour de Pepito pour recréer, à travers l'émoi charnel, ce climat de pensée intense, de vie spirituelle, qui la caractérisait jusque dans ses élans les plus instinctifs, le don qu'elle lui faisait d'elle-même jusque dans ses colères les plus retentissantes. Le tableau s'appelait *Ma citadelle* ; il était le plus bel ornement de la salle à manger. Souvent, Papa caressait cette toile, sans rien dire, comme s'il eût cherché ma mère et se fût cherché lui-même au-delà.

Le soir peu à peu descendant, le ciel s'estompa derrière un arbre et ne fut plus qu'une tache d'ocre pâle.

— Regardez, enfants, dit notre mère, c'est votre père qui a éclaboussé le ciel avec son pinceau.

Nous en fûmes immédiatement convaincus, enivrés... et regagnâmes la place avec majesté pour monter dans le side-car familial. Père souleva Maria-Louisa dans ses bras pour la caler sur le siège.

— Dieu, s'exclama-t-il, ta fille, Amaryllis, a des fesses ravissantes, rondes comme des pommes ; c'est tout le portait de sa mère, quelle merveille !...

Il la tint une seconde entre ses paumes, chaud de fierté.

Je sentis Maman déjà installée à califourchon sur le siège arrière de la moto, une écharpe nouée autour du cou, le chapeau solidement maintenu par une jugulaire, me serrer fort contre elle à ces mots, et j'eus tout le frémissement de son corps le long de mes reins d'enfant.

Nous partîmes dans un bruit de ferraille, un halètement de gaz

évacués, une cacophonie grandiose à notre mesure. A califourchon entre mes parents, me maintenant à la taille de mon père, je jouissais d'une place de choix dans leur mutuelle chaleur. Les jumeaux, attachés par des sangles dans le car, battaient des mains.

*
* *

Après la sortie de la ville, l'humidité du soir nous mordait délicieusement le visage, les épaules et les bras.

Nous avancions ce soir-là entre ciel et terre, encore soulevés par les sortilèges du spectacle. Il me sembla que le lièvre fuyant vers le talus à trente mètres devant nous jaillissait hors du turban d'un fakir dissimulé dans les futaies. Dans les nuages, progressait la masse grise et rouge des éléphants dressés. Je levais la tête pour mieux les voir et je me racontais une histoire. Les éléphants du cirque Amar s'étaient envolés... on ne les rattraperait plus jamais...

Nous dûmes nous arrêter en chemin devant un troupeau d'oies. Père s'amusait follement. Je le voyais de dos : il maintenait la machine au point mort, elle ne bougeait plus, mais demeurait sur place, vibrante, vaguement nerveuse, prête à foncer de nouveau. Papa sifflait, détendu, narquois. Devant nous passèrent à la queue leu leu les femelles lourdes et dignes, sur les talons de leur jars.

Quand elles eurent disparu, grains de riz géants dispersés autour d'une mare, nous repartîmes. A la maison, nous attendait un plat de méchoui cuisiné le matin par notre père, et une compote de pommes du verger de nos grands-parents.

A l'entrée du village, nous croisâmes le maire. Dès qu'elle l'aperçut de loin, notre mère recommanda :

« Enfants, dites bonjour surtout. »

Pepito ralentit...

Maria-Louisa, Roberto et moi, selon les préceptes rigoureusement inculqués d'une technique du salut profond, tendîmes d'abord le cou vers le haut pour prendre notre élan, afin que le plongeon de notre nuque fût mieux remarqué par les yeux attentifs et futés du paysan en casquette qui rentrait chez lui, tirant son boulonnais pommelé au regard exotique voilé par la crinière beige. Maman fit des grâces avec sa bouche, la releva d'un sourire frivole, et notre père leva sa main d'argile rouge qui fit tache, obstrua une seconde le cuivre de l'air crépusculaire.

La barrière de notre cour était restée ouverte. Nous rentrions chez nous en douceur ; le moteur s'éteignit. Nous nous étirâmes. Il fallait dîner. Nous pénétrâmes enfin dans l'appartement de la maison d'école — car notre mère était institutrice, elle dirigeait l'école publique mixte de l'endroit, ce qui lui donnait beaucoup de travail et de soucis. C'était la plus laborieuse et la plus aimante des femmes que j'aie jamais connues.

II

Il y avait à l'école une cloche qui, chaque matin, appelait les enfants vers huit heures quinze. Père s'était levé le premier ; son regard fouillait l'aube, guettant l'apparition du soleil, de cette lumière du monde dont ses yeux de peintre ne seraient jamais rassasiés. Dans la chaleur de nos lits, nous l'écoutions siffler quand il descendait les marches de l'étage. Ses pieds nus, l'été, faisaient le flic-flac de l'eau ; sa voix rauque et retenue, insuffisamment timbrée, psalmodiait des chansons mexicaines ; nous entendions alors l'appel de notre mère :

« Enfants, venez me dire bonjour. »

Dès que nous avions su marcher, elle n'était plus venue nous éveiller, c'était nous qui volions vers elle.

Père laissait les rideaux fermés, car elle aimait l'ombre et le repos. Elle avait habituellement des journées très lourdes. Si elle faisait la classe, c'était aussi pour pouvoir nous nourrir, tous. Chaque fois que Pepito allait à Paris et réussissait à vendre une toile, c'était fête à la maison. On nous achetait, avec l'argent gagné par lui, des vêtements neufs et du linge, et nous réussissions à payer une femme de ménage une fois la semaine. Notre mère possédait, d'avant son mariage, un splendide et large lit de merisier en forme de bateau, qu'elle partageait avec son mari depuis dix années. Les tentures citron étaient légèrement écartées. A travers cette fente, le soleil du matin plaquait une barre de lumière verticale couleur de miel... « Oh ! ce soleil dans ta chambre, Carissima, disait Pepito, on en mangerait... »

Un rayon éclairait aussi, juste à la hauteur du ventre, comme un nombril lumineux, un portrait en pied de notre mère. Il datait de six ans, lorsqu'elle attendait les jumeaux. Elle portait une chemise de nuit bleu pâle, dont la matière savamment travaillée était presque blanche et comme nacrée autour de l'abdomen gonflé. Ses cheveux tombaient raides. Elle regardait, de toute la tendresse de ses yeux cernés, une petite fleur rouge qu'elle tenait serrée contre elle...

Nous entrions avec une bouffée de bonheur dans ce sanctuaire de nos dieux... tout le mystère profond de la vie tenait entre ces quatre murs...

Maman, couchée au milieu du lit, feignait de dormir.

Il fallait observer toujours le même rite. On s'agenouillait autour d'elle sur l'édredon et l'on murmurait par trois fois, pas bien fort : « Couic, couic, couic... » Elle tenait les yeux fermés, répondait : « Couac, couac, couac », et nous nous abattions sur elle, à la recherche de sa chaleur, de ses cheveux défaits, de la mollesse de son corps de soie. Il allait être sept heures... Père nous retrouvait tous quatre au lit, petits animaux abrutis de sommeil, à détente de chats, à roucou-

lements d'oiseaux, fous, battant l'air à coups de gifles roses des pieds et des bras.

Je m'asseyais derrière le dos de Mère sur son oreiller et je brossais ses cheveux ; Maria-Louisa tenait la serviette de toilette à cause des pellicules... Roberto lui faisait les ongles avec une petite lime d'acier...

« Je te salue, ô Reine », lançait notre père, un plateau à la main, son torse foncé nu, les reins drapés dans une jupe à fleurs et le cou orné du collier de perles jaunes de sa femme.

Elle se dressait de tout son buste clair, tandis que je resserrais son chignon dans une espèce de voilette.

— Je te salue, ô mon Roi, me voici dans la gloire de cette aube avec les enfants que je t'ai donnés et qui seront la gloire de notre race.

— Un peu d'humilité, ô femme, rentre sous ta tente. Laisse-moi parler à mon fils premier-né. Carlos, mon fils, écoute... écoute ton père le grand chef, la vie est grande pour qui garde le respect des ancêtres et l'éternité revient aux braves et aux laborieux.

Je levais la brosse au-dessus de la tête de Maman effondrée. Je clamais :

— Fais confiance à ton fils, ô mon Père vénérable ; je vis encore avec les femmes — et je désignais ma mère et ma sœur, d'un geste qui se voulait méprisant — mais quand les dieux auront mis en moi assez de leur force et de leur vertu, je saurai t'honorer aux yeux de toute la tribu...

— Et vous, ô mes enfants en bas âge ?

D'une voix claire et nette, les jumeaux débitaient la leçon apprise :

— Nous sommes les fruits les plus doux de ta maturité, ô Père, et nous serons la protection de tes vieux jours...

Ce sketch avait été entièrement réalisé par notre mère et joué pour la première fois devant nos grands-parents ahuris, au dessert du dimanche, en hommage à son mari Pepito qu'elle aimait et voulait voir glorifier...

Le café au lait lapé et les tartines englouties, nos parents nous plongeaient jusqu'aux reins dans des bassines de terre. Père lavait les jumeaux, Maman s'occupait de ma toilette. Le savon parfumé à la rose, l'eau cravachante, réveillaient sans ménagement nos corps ; parfois, une éponge lâchée tombait au sol avec un bruit mou, un glougloutement de gosier ivre. Nous chantions : « Petits oiseaux qui m'écoutez, c'est pour vous que je chante... »

La main impérative de Maman faisait plier ma nuque mouillée et, comme elle se penchait vers moi, chaque fois que c'était possible je plongeais mon nez camus dans l'entrebâillement de sa chemise et j'embrassais sa gorge... Elle savait comme nous l'aimions. Elle exerçait sur nos imaginations un tel ascendant, il y avait tant de majesté naturelle jusque dans la retombée de ses vêtements sur son corps

royal, dans l'autorité frémissante de sa voix, tant de vérité, qu'aucun des gestes les plus ordinaires de la vie n'entamait notre respect, notre sens de l'obéisance, notre chaleureuse gratitude.

*
* *

Avant une journée de tension nerveuse, elle fumait une cigarette. Nous la mettions dans la bouche de Père qui l'allumait. Il aspirait une large bouffée, nous voyions la fumée sortir lente, tortueuse de ses narines fortes. Il retroussait les lèvres, montrait ses dents irrégulières et finalement, précautionneux, il portait la cigarette à la bouche de sa femme ; il se balançait un moment le long d'elle, elle lui lançait la fumée dans les cheveux, cherchant le lobe bosselé de ses oreilles foncées, attardant des baisers sur sa nuque, hasard ardemment calculé qui le laissait, lui, cerné d'une vapeur suffocante de tabac et de chair extasiée... Elle l'abandonnait au seuil de la porte, livré à la cuisine et au démon des couleurs. Le cœur incertain, il la suivait des yeux, amoureux à en perdre la tête. Nous tenant par la main, elle traversait la cour pour atteindre la classe et là, face à la rue d'où surgissaient les jeunes enfants, elle ne le regardait plus ; mais elle était restée tout entière auprès de lui, corps et âme.

Elle articulait d'une voix nette, unie à force d'être lointaine, prisonnière encore de sa nuit avec Pepito: « Enfants, mettez-vous en rang. »

Nous passions tous devant elle, le front incliné, le cartable en main, confusément heureux et angoissés. Tous nos matins étaient pareils dans ce calme que nous connaissions, prélude à des efforts démesurés, des tempêtes de rires, des colères jupitériennes. Elle était notre source de vie, le pôle ardent d'une réalité chaotique, travail et rêve, humaine, humaine tragédie.

Peu à peu, ses gestes devenaient moins gourds, ses yeux nous voyaient enfin pour de bon. Elle se laissait posséder par les quarante-cinq enfants dont elle était chargée... Elle regardait intensément, avec une tendresse narquoise, une petite maladroitement coiffée, au visage rond surmonté d'un ruban énorme, et s'extasiait : « Ah le beau moulin bleu... »

L'enfant cachait sa figure dans ses mains pour qu'on ne vît pas la coloration excessive de son plaisir. Alors, Maman commençait autour de nous cette ronde sempiternelle et policière qui nous faisait courber l'échine, savourant par avance, dans un frisson de souffrance voluptueuse, la qualité des phrases abruptes dont elle nous giflait la nuque au passage...

« Monsieur Bastien, regardez vos ongles, vous êtes en deuil? et puis, il y a quelqu'un ici qui sent mauvais... j'ai pourtant dit qu'il faut se laver en entier, vous entendez, en entier... et ne pas oublier

son derrière, surtout. Etre beau, c'est être propre ; même les petites bêtes se lèchent pour faire leur toilette. »

« Regardez-moi, est-ce que je suis sale ? Est-ce que je sens mauvais ? »

Nous ne bougions pas, médusés, les yeux sortis de nos têtes.

« Calcul pour les petits ! annonçait-elle d'un timbre majestueux. Opérations pour les grands. »

Il fallait s'affairer à sortir des bûchettes. Des divisions « avec ou sans virgules » ornaient le tableau noir, austères énigmes à résoudre.

On marmottait tout bas : « 5 fois 9 font 45, 45 ôté de 47, reste 2... »

« Doudou compte les caïmans au bord de la rivière, clamait Maman. Il voit une dizaine de bébés caïmans et deux mamans caïmans ; cela fait combien de vilaines bêtes en tout ? »

Nous, du cours élémentaire, nous levions le nez, attirés par cette passionnante chasse exotique : les petits avaient le grand frisson en calculant que cela faisait douze... Pour corser le tout, elle ajoutait :

« ... et Doudou en tue deux. Combien me reste-t-il de caïmans vivants ? »

Elle jubilait, nous jubilions... Mais gare à qui ne savait pas compter les crocodiles, leurs œufs fraîchement pondus, les plumes de la queue de mon coq, les assiettes de ma grand-mère, les fraises du père Gardeau et les berlingots de l'épicière... Le visage d'Amaryllis changeait de couleur ; elle nous prévenait :

« J'éclate, je vais éclater, je ne peux plus supporter cela. »

Coléreuse comme elle était, fatiguée, souvent à court d'argent, elle avait pris l'habitude de se libérer les nerfs par des attitudes et des exclamations dont elle percevait distinctement la bouffonnerie... Elle observait alors les traits de sa souffrance exaspérée jusqu'à la grimace, l'excès de ses débordements, son déséquilibre musculaire, devant un miroir invisible qui lui renvoyait pour la consoler, son image grotesque ou noblement prophétique... Elle prenait conscience alors du peu d'efficacité de ses efforts, de notre sottise ou de nos dons. C'était là son recours ; notre mère ne savait, ne pouvait demeurer calme, habitée qu'elle était par de si grands problèmes, ceux de son amour et de sa fringale d'exister...

Aux récréations, nous négligions assez souvent les jeux pour nous tenir auprès d'elle. Elle avait toujours quelque chose à nous apprendre comme à son insu, jusque dans son immobilité, sans se rabaisser, statue colossale, érigée sous les tilleuls, se laissant toucher par tous, ne s'humiliant pour personne.

Sa voix était belle. Volontiers elle chantait du Schumann en allemand. Elle avait pris, étant jeune fille, quelques leçons de chant et possédait de cette langue assez de rudiments pour interpréter avec sentiment les poèmes de Heine, mis en musique ; en particulier ce *Ich grolle nicht* que l'on traduit si mal en français par « J'ai pardonné », alors qu'il signifie : « Je suis sans rancune », ce qui n'est pas du tout

la même nuance : confidence de la femme trahie à laquelle elle prêtait des accents déchirants, et que nous écoutions dans ces vocables inconnus, sans les comprendre, mais jeunes âmes infiniment réceptives à la seule tonalité, à cette exaltation qui la faisait se tenir, solennelle, un enfant accroché à sa jupe, lointaine et proche, nous ravissant le cœur et les sens comme une divinité.

On embrassait d'elle ce qu'on avait à sa portée : les mains, les poignets. Elle finissait par sourire, par rendre généreusement les caresses. En vérité, il n'y eut jamais entre elle et nous de frontières, même physiques. Cette femme autoritaire, qui nous faisait plier sous le joug de ses certitudes et de ses fiertés, qui refusait d'être notre proie, imposait une politesse stricte, nous contenait dans nos limites encore inférieures, fut notre complice plus que toute autre. Notre univers ne différait en rien du sien, mais elle le dominait, nous accueillait d'une poigne solide sur les rives communes de l'enfance et de l'âge mûr.

Son mari et elle réussissaient à nous rendre heureux, parfaitement, car ils s'aimaient parfaitement. La jouissance de ce qui constituait le bonheur de leur couple, au prix de leurs travaux et de leur foi, rejaillissait forcément sur nous. Sans cesse, nous avions le cœur chaud.

Père disait : « Les causes des échecs irrémédiables, ce sont les macérations inutiles et la rigidité des gens craintifs. »

Le soir, la classe terminée, Amaryllis ramenait à son mari un visage gris de fatigue, qui semblait vieilli de beaucoup d'années. Il était près de six heures. Elle ôtait sa blouse et s'écroulait sur le divan usé, devant Pepito qui la considérait, silencieux, avec une acuité pleine de remords. Elle défaisait ses tresses et toute sa chevelure assombrissait encore son visage aux lèvres décolorées. Elle pliait sous son propre poids. Nous l'entourions de soins furtifs, souliers ôtés, tasse de thé, et lui, auprès de celle qui était notre pain, mendiait un sourire de pardon pour sa journée d'artiste qui n'avait nourri personne.

Chaque crépuscule ramenait ce silence. Le reproche muet de cette lassitude nous serrait la gorge. Nous ronronnions nos leçons tout bas, elle faisait alors un effort énorme, se redressait, articulait d'une voix douce : « Mon soleil, as-tu bien peint aujourd'hui ? »

Il étalait devant ses yeux des esquisses d'arbres, des têtes d'enfants aux yeux clos, une vieille lampe à pétrole au verre cassé, riche de misère et de solitude. Et Maman reprenait vie lentement au sortilège de ces couleurs, tant de beauté la rendait si heureuse qu'elle l'appelait, brusquement vaincue, faible devant lui et confiante.

Quel radieux spectacle c'était alors pour nous, leurs enfants, que de les voir, lui adossé au mur, la tenant entre ses jambes qu'il refermait en ciseaux sur les siennes, les mains nouées sur la source de ses seins ! C'était le signe des réjouissances permises, des galipettes sur le tapis, des éclats de rire excessifs. Leur bonheur était le présage du nôtre et

moi, à neuf ans, ivre de joie intérieure, les nerfs détendus, happé déjà par le puissant sortilège de l'art, je proposais : « Puis-je réciter *La Lune blanche* ? »

Nous disions presque tous admirablement les poèmes. Maman avait un sens dramatique incontestable. Elle abordait la poésie avec une sorte de lyrisme personnel qui faisait immédiatement corps avec le texte et l'exaltait.

Elle choisissait, pour les petits, des poèmes un peu secs, hérissés de détails matériels à leur portée et bourrés d'actions intéressantes, tel ce *Cavalier à la Fontaine* que Maria-Louisa, Roberto et tous ceux du cours préparatoire récitaient avec un si grand plaisir, parce qu'il y était simplement question d'un homme fatigué, arrêtant sa monture auprès d'une source, sous un arbre, pour se reposer et pour boire comme il se doit...

Son noir cheval est blanc d'écume et de poussière,
Il est blanc de la queue jusques à la crinière.

Maman interrogeait :

— Quelle est la couleur de ce cheval ?

— Il est noir.

Elle s'animait, agitée d'une importante question : « Il est noir... On nous dit pourtant, dans la seconde ligne, qu'il est blanc... Il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire... »

Il avait fallu chercher et découvrir, émerveillement pour nos imaginations souvent bornées, que la fatigue de la course, la sueur, la terre desséchée, métamorphosaient l'animal — que, dans notre innocence, nous n'aurions jamais cessé de trouver noir — en cheval gris...

Mais venait, en fin d'année, *La Lune blanche* de Verlaine, offerte comme une récompense à notre amour tout neuf de la beauté.

C'était alors la discrétion du ton, le maintien de la respiration naturelle, le juste passage du sang dans le cœur qu'il fallait observer pour ne rien trahir...

— N'enfle pas la voix pour dire : Profond miroir, Carlos, n'enfle pas..., dis les mots lentement, largement, simplement...

L'étang reflète
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure,
Rêvons, c'est l'heure...

» Carlos, pense à l'étang où nous allons pêcher les grenouilles. Ne te sens-tu pas, là, calme, tranquille..., pense au tableau de ton papa. »

Notre père avait illustré le poème qu'il affectionnait et que Maman lui avait appris. Il le récitait volontiers, d'une voix hésitante, avec

l'accent rocailleux du pays de ses origines. Il arrivait qu'après le souper, l'hiver dans la cuisine, pendant que Maman sommeillait, ses trois enfants nichés contre elle, ou les soirs d'été de pleine lune, mû par un déclic intérieur, au comble de l'émotion, de la conscience aiguë de sa propre vie et de la nôtre, Papa commençait : « La loune blanche louit dans les bois... »

Il eût suffi, à cette heure, d'ouvrir une porte pour apercevoir, au fond de la classe, la toile de Pepito...

Dans un clair de lune gris, sous des arbres à larges feuilles plates et noires, taillées sans épaisseur, un étang rayé de lumière s'étalait. On n'en distinguait qu'une flaque, mais d'une matière si pleine d'eau qu'il paraissait immense, distillait le ciel et les ombres, dans une profondeur centuplée. Venait au-devant de nous un homme et sa compagne, se tenant par la main ; et c'était notre père lui-même avec son chapeau cabossé, ses yeux un peu fous, son pantalon froissé, sa chemise retroussée aux manches ; et c'était notre mère, avec sa robe d'offrande, sa tête couronnée de tresses, se laissant conduire ; tous deux perdus dans un brouillard que l'on sentait humide, avec une tache de lune sur leurs doigts joints, jusqu'au poignet noueux de Pepito.

On m'écoutait donc réciter, les pieds joints au milieu de la pièce, avec une application, un désir de bien dire si ardents, qu'émue jusqu'aux larmes Maman me serrait contre elle en murmurant : « Carlos, Carlos, je t'aime beaucoup, mon petit enfant. »

Les deux jumeaux, pleins de jalousie, se jetaient sur nous ; nous échangions, tous les cinq, des baisers dans le cou et sur la bouche des uns des autres, cercle de passion, communauté du sang au carrefour de leurs deux races.

Papa nous faisaient réciter nos leçons. Il fallait les savoir par cœur et présenter nos cahiers propres. Maria-Louisa avait une nature un peu molle. Il lui arrivait de négliger sa copie, d'oublier d'ânonner sa page de lecture. Nos parents, nous le comprîmes plus tard, nous considéraient comme la justification vivante de leur amour. Notre réussite future importait plus que la leur propre. Nous étions les garants de la volonté qu'ils avaient eue de vivre au-delà des préjugés, mais dans une société qui nous acceptât.

Pepito regardait sa fille, tête noiraude, mains potelées, yeux ardents, corps traversé de rires... si pareille à lui, vigoureuse, insoucieuse, si intensément liée à sa chair, faite pour danser la guarracha, se trémousser sous le soleil, des bracelets à ses poignets bruns ; une espèce d'angoisse le tenaillait, vieux mythes raciaux de nonchalance, de paresse dont il repoussait les fantômes humiliants. Il la bousculait brusquement, la remettait sur pieds.

La petite, l'échine basse, les yeux globuleux, reniflante, désespérée, dévoilait un cahier taché, des additions fausses où les retenues étaient oubliées. Et la main redoutable de Père, cette main qui magnifiait

les paysages, les femmes, les enfants, la cafetière et les chiens galeux, retentissait sur la culotte petit-bateau de Maria-Louisa, malmenait cet optimisme fessu.

Tremblante, elle recommençait le travail mal fait, obligée à une victoire sur elle-même dont elle ignorait la portée exemplaire.

Il nous paraissait, à nous, naturel que Père fût un colosse à peau mate, au regard profond, plus profond que celui des autres : « Amaryllis, viens ici te noyer dans mes yeux, ordonnait-il, je suis le gouffre du Colorado ! » S'il nous chantait, avec un bonheur égal, en espagnol des airs syncopés et d'autres encore plus prenants en idiome aztèque, où il célébrait la puissance du Quetzalcoatl, le dieu aigle et serpent dont il nous disait qu'il joignait la terre et le ciel et réalisait l'unité du monde — « car, enfants, que serait la terre sans le ciel, et l'eau du ciel sans le baiser de la terre, et que serait sans moi votre mère et votre père sans elle ? » — s'il incarnait l'homme par excellence pour nous, notre père, notre dieu de vie indiscutable et sacro-saint, il importait que, dignes de cette parenté, nous fussions nous-mêmes à l'image de ces deux êtres, à la hauteur des plus hautes civilisations. Sans comprendre, nous le ressentions fortement. Nous savions qu'aucun des enfants de la commune n'était élevé, et n'entendait ses parents parler entre eux de cette manière-là.

Un jeudi, nous avions laissé Papa à Saint-Christophe et avions pris, tous quatre, le train pour aller au chef-lieu. Maman entra dans un grand magasin de confection pour acheter du linge. Nous avions reçu des consignes péremptoires : ne toucher à rien, ne pas ricaner, ne rien désigner du doigt, la suivre au plus près, sans reniflements ni tortillements excessifs ; ne pas demander à faire pipi au milieu d'un essayage, tout ce qu'elle appelait « ne pas lui faire honte ».

Une vendeuse, à notre entrée, poussa du coude sa collègue et rit, de ce retroussis méprisant, à peine esquissé, des lèvres vers la gauche du visage.

C'était en 1936. Les étrangers en France n'étaient pas aussi nombreux que de nos jours ; on connaissait mal encore cette accoutumance paisible à ne voir, dans les différences ethniques, que des effets historiques et géographiques étalés sur des siècles, plutôt que les iniquités gratuites d'un dieu barbare.

Maman avait, durant deux mois, économisé, cent francs par cent francs, de quoi renouveler nos culottes et nos chaussettes ; elle s'était privée de chaussures d'été, Père de tabac, pour que nous fussions décents. Devant ce rictus, sans doute souffrit-elle, une fois de plus, cruellement, car elle s'arrêta net de marcher et, nous serrant les poignets à les briser, nous ramenant contre elle, les veines de son cou tendues sous l'épiderme comme des cordes, elle interpella d'une voix sourde, mais assez terrible, l'employée : « Vous n'avez jamais vu de petits métis, eh bien regardez-les, ils ont du sang indien, espagnol,

noir et normand. Ils ont deux yeux, une bouche, dix doigts et même un derrière, madame... Ils sont vivants, ce sont mes enfants, ils sont intelligents, bien élevés, ils n'ôtent le pain de la bouche de personne ; ils ont même, par-dessus le marché, le droit d'être différents de vous, comme vous avez le droit d'être différente d'eux... »

Elle fit demi-tour devant les deux femmes cramoisies. Nous franchîmes l'avenue au pas de charge. Elle ne nous regardait pas, elle fixait les yeux sur un point de l'espace. Je tremblais de chagrin. Son visage n'avait plus de couleur. Elle s'arrêta, les jambes coupées, devant la statue de la place et considéra les bouches des canons de la guerre de 70, les soldats tête bandée, pantalons en lambeaux, coulés dans le bronze, la silhouette altière d'un général au-dessus d'eux. Elle demeura ainsi, de longs instants, à interroger ces visages lamentables, ces gueules meurtrières. Elle cherchait quelque chose, une réponse dans cette masse compacte ; des larmes coulaient sur ses joues, puis elle dit, pour elle seule, tout haut : « Evidemment, c'est encore, c'est toujours la guerre. Comment peut-on espérer mieux avec de pareilles statues... »

Puis elle poussa un soupir lent, profond, ses yeux lavés retrouvèrent des images bienveillantes. Elle sourit subitement à la petite voiture blanche et rose d'un marchand de glaces et proposa — offre dont elle était peu coutumière car nous n'étions pas riches : « Enfants, voulez-vous un cornet ? »

Le glacier était un petit homme bouffi, paternel, coiffé d'un bonnet de pâtissier et qui nous servit avec beaucoup de bonne humeur. Elle nous laissa choisir notre parfum, puis elle s'assit sur un banc pour se reposer de l'immense fatigue de sa colère. Elle nous tint contre elle pendant que nous léchions nos crèmes safranées et nous caressa les cheveux avec une tendresse brûlante.

Nous fûmes acheter des maillots de corps et des culottes dans une autre maison. La vendeuse dit : « Les beaux petits enfants ; ils ont des cheveux comme l'aile des corbeaux. »

Et Maman fut moins malheureuse.

Dans l'autocar du retour, elle ne nous lâcha pas d'une semelle. Elle serrait les jumeaux sur ses genoux et me maintenait solidement contre elle. Je veillais sur le précieux paquet de sous-vêtements. Il nous était resté cent francs. Elle avait acheté une cravate à dessin cachemire pour Papa, à un camelot qui soldait son lot dans un parapluie, et de l'eau de Cologne pour elle.

« Vous ne raconterez pas à Papa que je me suis fâchée dans le magasin. Il ne serait pas content. »

*
* *

Avant le dîner, Papa aidait Maman à faire sa toilette. Il surveillait sa santé avec une très grande tendresse ; amoureuse de lui comme elle l'était, elle s'abandonnait à ses soins avec une joie, une certitude de

lui être chère qui devaient être son plus grand triomphe de femme. Elle montait se déshabiller dans leur chambre. Père s'armait de deux seaux d'eau tiède et demeurait avec elle une bonne petite heure. Nous autres, enfants, nous mettions le couvert, surveillions les casseroles, jouions aux dominos avec la consigne de ne les déranger qu'en cas d'embarras extrême...

Ils redescendaient toujours frais et dispos, avec un air de langueur et de contentement que je n'ai jamais vu qu'à eux. Maman fleurait le savon ; son visage nu, marqué de rides légères, était rose, redevenu presque enfantin. Nous recevions de gros baisers pour notre sagesse. Ils s'asseyaient à table, l'un en face de l'autre, et semblaient chaque fois se redécouvrir. Elle portait une espèce de tunique rouge à rayures vertes qui tombait jusqu'à terre et des babouches marocaines dorées. Nous aimions tous à être beaux dans l'intimité. On eût pu nous croire déguisés ; c'était faux ; c'est à ce moment-là que nous étions parfaitement naturels. Nous possédions chacun une de ces tuniques ; c'est Pepito qui les avait taillées, comme des sacs, avec un trou pour la tête et les bras. Nous portions au cou des médailles d'or à tête d'ange au bout d'une chaîne, offertes par nos grands-parents maternels à notre naissance ; Maman, un collier de raphia multicolore, savamment tressé par les doigts habiles de son Indien de mari.

Nous savourions nos repas modestes : soupe aux légumes, œufs à la coque, riz au lait pour nous ; boulettes de viande mystérieusement mitonnées, sauces aux épices, préparées par notre père pour Maman et lui, restes du déjeuner de midi. Père était gourmet. Il disait, par exemple :

— Tu vois, chérie, parce qu'il y a une pointe de safran, c'est bien meilleur. La sauce tomate est délicieuse, j'ai ôté l'amertoume avec un soucre.

Elle lui riait au visage en répétant :

— Vraiment avec un soucre ? L'amertoume ? Enfants, on supprime l'amertoume avec un soucre.

Nous hurlions à notre tour :

— Un soucre, le riz au lait est au soucre, où est le soucre ?

— Silence, tonnait Papa. Sacrés petits métis, ne vous moquez pas de votre père, vous êtes les hommes de l'avenir.

Maman dévorait des yeux son mari, et nous avec. Nos petites pattes brunes voltigeaient sur la toile cirée, nos sourires jetaient des éclairs d'amour et Père, nous prenant à témoin du bonheur de sa femme, ce bonheur ramené de la chambre d'en haut, disait :

— Regardez, amigos, votre mère a l'air d'un petit enfant.

Elle lui tendait les mains à travers la table et répondait :

— C'est toi qui me rends si pure, mon soleil.

Et ce devait être là une allusion mystérieuse à quelque grand secret entre eux deux, car il courbait la tête jusqu'à ses paumes pour les

mordre ; et nous voyions alors les frisures de sa nuque puissante, et nous entendions le chantonnement heureux de sa voix qui semblait sourdre de sous terre, comme une eau pleine de sable.

III

Chaque quinzaine, Grand-père et Grand-mère venaient nous voir. Ils arrivaient en voiture sur le coup de midi, avec cette ponctualité consciencieuse des gens d'autrefois, que nous respections sans la comprendre. Ils habitaient à une trentaine de kilomètres de chez nous, une charmante petite maison où ils s'étaient installés pour leur retraite. Grand-mère avait été postière et Grand-père brigadier de gendarmerie. Maman était leur fille unique ; elle avait été élevée avec beaucoup de soin, mais dans une atmosphère provinciale et solitaire. On voulut en faire une institutrice, on rêva qu'un collègue l'épouserait, on la condamna jusqu'à vingt ans aux vêtements convenables, aux promenades dominicales dans une voiture qui filait sagement, à quarante à l'heure ; elle en avant, à côté de son père, et Grand-mère derrière, qui était devenue très grosse et avait besoin de beaucoup de place. Il y eut les courses et les sorties au chef-lieu, les coups de chapeau dans les rues, le tricot sous un pommier ; toute une vie décente, mesurée, et entre eux deux cet épanouissement végétal intempestif de toute la personne d'Amaryllis qu'ils percevaient très mal, très douloureusement.

Ces dimanches matin-là, on nous faisait lever assez tôt, on nous lavait, on s'occupait de nous. Maria-Louisa, vêtue d'une robe propre à petit col rond, chaussée de souliers blancs, ses cheveux retroussés en macarons par notre père et liés par un gros nœud de velours rouge derrière chaque oreille, le collier à médaille pieuse étalé bien en vue sur l'estomac, se promenait d'un air décent et fleurait la lavande à travers la maison. Maman nous faisait « bouffer » les cheveux, à Roberto et à moi, et nouait des régates à pois sur nos chemises blanches. Nous faisions rôtir un poulet. Nous avions bu de l'eau toute la semaine, afin de pouvoir poser sur la table, en signe d'abondance, sur la nappe blanche du trousseau, une bouteille de « Moulin à Vent » et une « Pelure d'Oignon ».

Chaque mois, nos parents glissaient quatre cents francs dans une enveloppe pour recevoir Grand-père et Grand-mère. Nous faisions beaucoup de promenades à pied pour épargner l'essence de la moto et mangions, en quantité, pommes de terre et bœuf bouilli.

Au coup de corne de la Renault, Maman nous envoyait ouvrir la barrière. Grand-père, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, effectuait un virage prudent, après avoir bien regardé autour de lui ; et son véhicule frais lavé, luisant de propreté, s'arrêtait tout doux dans la

cour, sous le tilleul, « bien à l'abri », comme il disait. Nous ouvrions la portière à Grand-mère ; elle nous passait d'abord sa canne, puis son sac à main, puis un panier d'osier recouvert d'un linge. Elle nous souriait très tendrement en inspectant nos faces luisantes, nos yeux brillants comme des pépites. Elle sortait péniblement de la voiture, dont les ressorts grinçaient en se redressant quand elle avait quitté sa place. Nous la considérions béants, un peu subjugués par son embonpoint. Elle avait un agréable visage. Nous disions : « Bonjour, Mémée », en nous haussant sur les pointes pour l'embrasser, car elle se penchait difficilement.

Nous embrassions aussi Grand-père qui s'habillait raide, militairement, avec une culotte de cheval et des guêtres. Ils étaient bons pour nous. Lui, disait d'une voix que l'émotion rendait mal perceptible : « Allons, allons, je vois que la santé est bonne... »

Grand-mère dessinait avec sa canne des cercles dans l'air pour signaler le passage d'un oiseau ou l'absence d'une tuile sur le toit des cabinets. Suivant de près, tenant le beau panier, nous faisions à la cuisine une entrée très circonspecte.

Pepito venait à leur rencontre avec un très beau sourire. Pourtant il ressentait de la gêne devant eux ; ils étaient si différents de lui, avec leur passé de travail ordonné, de prévoyance, d'économie, leurs vertus terriennes, mais si bons aussi, si simples, si dévoués... « De si braves gens, Carissima, le Pépé et la Mémée, si honnêtes, mais quand ils sont là, Amour de ma vie, j'ai l'impression de marcher sur des œufs... »

Nous voyions les yeux de Grand-père et de Grand-mère faire le tour de la pièce d'un regard incisif, vite voilé, aussi rapidement ouvert et refermé qu'un déclic photographique. Ils épanouissaient volontairement leurs visages et Pepito entourait de ses bras sa belle-mère en disant :

— Bonjour, Maman, comment allez-vous ?

Elle répondait avec une gaieté inattendue chez une personne si lourde et si digne :

— Très bien. Et vous, mon gendre ?

Amaryllis caressait le nez de son père et le taquinait :

— Enfants, regardez la belle chemise du Pépé. Maria-Louisa, va poser le joli chapeau de Mémée sur le lit. Dis-moi, où donc l'as-tu fait faire ?

— Chez la modiste de Vion ; tu sais, celle du carrefour de Noailles.

On la faisait asseoir pour qu'elle pût causer commodément ; elle était bavarde, d'une manière presque frivole, comme toutes les femmes dont la vie s'écoule monotone.

Elle regardait de coin son gendre, avec gentillesse. Il était fou, mais c'était un bon mari, ses dons de peintre lui servaient à quelque chose,

il taillait « tous les dessous et les dessus » d'Amaryllis, piquait à la machine, inventait des modèles hardis. Maman portait des jupons en cotonnade rouge ou vert cru. Une fois l'an, en septembre, Papa allait au chef-lieu tout seul, et revenait avec des occasions, des coupons... Il rentrait avec des étoffes scandaleuses : satins cerise ou bleu dur, pour faire des coussins, tissus d'ameublement, coupe de vieille indienne dont il drapait indifféremment ses enfants, les fenêtres et les fauteuils de mariage qu'il rajeunissait périodiquement.

Vingt ans avant que la mode en fût lancée, nous eûmes des jupes et des chemisiers ornés de paille tressée de couleur, des petits sacs en rabane, des châles pour Maria-Louisa et Maman en molleton noir ou rouge, ornés de pompons et de franges blanches en laine à chaussettes. Ainsi nous mouvions-nous devant ses yeux, silhouettes à l'image, la taille, la couleur de ses souvenirs ancestraux, mascarade inouïe pour les profanes, belle, émouvante pour nous qui savions que nous devions lui tenir lieu de Mexique...

La cuisine sentait bon... L'atmosphère se détendait peu à peu. Sur le milieu de la table était posé le panier, toujours recouvert du torchon, Maman questionnait, d'un air de petite fille, en s'adressant à son père :

— Papa, peut-on regarder ce qu'il y a dedans?

Alors, il se mettait à rire :

— Oui, oui, c'est une bonne idée...

Pépé était ainsi. Il avait vécu trente-cinq ans dans une brigade, couru la nuit après les braconniers, sué les après-midi en traînant sa bicyclette dans les côtes, battu la semelle sous le givre quant il était « planton », mangé toute sa vie à des heures régulières, ciré ses bottes chaque matin, accompli les devoirs de son état avec une bonne foi, un sentiment de son devoir qui n'étaient point de la sottise, mais de l'honnêteté scrupuleuse. C'était un homme d'esprit modéré, qui ne disait jamais rien de stupide ; au surplus, têtu et volontiers méditatif.

Pour lui, il y avait les « bonnes idées » et les « mauvais principes », et j'ai remarqué, les reconsidérant plus tard, que ces formules banales et tranchantes traduisaient des jugements qu'il avait justes, toujours silencieusement mûris à la clarté d'une expérience modeste, mais pétrie de bons sens et d'humanité.

Il avait des souvenirs simples, rugueux, qui l'avaient marqué. Autant de drames quotidiens, les plus vrais, ceux qu'on sous-estime bêtement, sans savoir qu'ils forgent plus sûrement un caractère que certains héroïsmes accidentels.

Quand nous étions en vacances auprès d'eux et qu'ils nous menaient promener en voiture le long de ces routes mille fois arpentées sous le képi réglementaire, il s'exclamait : « Ah, voilà la côte de la Chevalerie !... »

*
*

Il dodelinait de la tête, retrouvant une souffrance très vieille : « Ce que j'ai eu chaud à la monter en bicyclette, les jours de service .»

Ouvrir le panier était « une bonne idée ». On se penchait sur son contenu. Il y avait dedans, selon la saison, des haricots verts fins, des laitues fondantes, des asperges si tendres qu'on pouvait les manger jusqu'au pied et, toujours, un gâteau : tarte aux prunes, ou charlotte au café, qu'on servait au dessert et dont il nous restait des parts énormes pour le lendemain.

Maman, que son mari servait toujours volontiers, parce qu'il considérait qu'en dehors de son travail, elle avait besoin de détente, s'affairait, avec des airs de ménagère classiquement courbée sur la vapeur des casseroles et la brûlure des tisons.

C'était la traditionnelle comédie des dimanches en famille. La gaine de Maman la bridait, les jarretelles lui marquaient les cuisses. Papa tordait discrètement un cou musculeux dans un col amidonné et nous admirions sur nous-mêmes ces vêtements de fête discrets, d'un implacable bon ton, que nous portions avec autant de respect et de défiance de nous-mêmes que les enfants de chœur leur aube dominicale.

Dans l'attente des hors-d'œuvre, Pepito, assis en face de son beau-père, fumait une cigarette avec lui et se sentait ému. Le brigadier le regardait fixement. Jamais sans doute il ne s'habituerait complètement à ce profil aplati et brun, à ces yeux de visionnaire... Pour cette raison même, il s'adressait à son gendre avec une douceur, un intérêt, avec une volonté de le mettre à l'aise qui n'étaient pas feints. Ni son épouse, ni lui ne comprenaient l'attachement passionné, sans restriction, de leur fille pour cet artiste étranger qui ne gagnait presque rien... Mais ce vieux couple tranquille, puritain, inquiet de l'opinion des autres, était de si bonne foi dans sa rectitude républicaine, qu'il n'eût voulu pour rien au monde désapprouver ce mariage qui l'avait bouleversé. Pépé et Mémée n'auraient pu se brouiller, ou même critiquer ouvertement les façons extravagantes, l'originalité, le manque de réalisme de cet exotique, sans se sentir eux-mêmes avilis.

Les braves gens allaient partout chantant les louanges de leur gendre ; ils l'aimaient, en fin de compte, très sincèrement, à la façon d'un précieux bibelot ramené d'un unique lointain voyage, trônant au milieu des meubles coutumiers.

Au moins, nous trois, leurs petits-enfants, les rassurions-nous.

Les vacances que nous passions auprès d'eux, ne leur apportaient que de bonnes raisons de nous faire confiance. Je faisais les commissions, je ne rapportais jamais un œuf cassé, ni un pot à lait vidé de son contenu égaillé dans le caniveau. Je lisais le journal avec aisance, d'une voix nette, intelligente pour mon âge ; j'aidais Grand-père à arroser ses plantes, m'intéressais au *Larousse universel* et recourais volontiers aux conseils de Grand-mère pour la bonne présentation

de mes devoirs de vacances. Nous récitions, chantions, mimions, d'après eux, « à la perfection », à la fin des dîners d'anniversaires ou de fêtes...

Notre atavisme singulier aurait pu nous prédisposer, plus que les enfants du cru, à grimper aux arbres, ou à barder de fléchettes le croupion infortuné des volailles de la maison ; il n'en était rien ; avec cela nous étions affectueux ; le cœur de Pépé et de Mémée fondait comme du beurre quand nous nous hissions sur leurs genoux !

Quant à Maman, entrée dans le champ des tendresses brûlantes, sans rien renier de ses affections et de certaines croyances paisibles, elle se tenait à mi-chemin, sur une corde un peu raide, entre ses parents et son mari.

Pepito lui disait souvent, en se moquant d'elle, qu'elle était un très intéressant compromis entre la gendarmerie et la vie de bohème mais que, sans lui, elle n'aurait jamais dépassé les limites de son village.

Elle ne s'en fâchait guère, se contentant de lui rire au visage en protestant qu'elle ne l'avait point attendu pour voir « plus loin que le bout de son nez ».

Voir au-delà du bout de notre nez, c'était en effet la préoccupation majeure, le but de notre existence.

Mais Père insistait, se vantait, affirmait que depuis qu'il avait conquis sa maison, dans des circonstances qui, pour nous, demeuraient un fabuleux mystère, il l'avait reconstruite cent fois plus belle et plus libre qu'auparavant.

Entre cet homme transplanté, de basse origine péone, qui avait besoin d'être exalté, chéri, et cette femme qui le ramenait naturellement à ses proportions les plus pures d'artiste et de créature divine, commençait alors un de leurs plus extraordinaires jeux d'amour !

— Jure-moi que tu deviendrais folle sans moi, folle de chagrin.

Amaryllis se levait précipitamment. Pepito la poursuivait autour de la table ; elle virait à reculons, les mains en avant, pour se protéger de lui.

— Non, non, c'est faux, tu m'ennuies. Oh, que tu m'ennuies, mon Soleil.

Elle cachait son visage pour trouver la force de son mensonge et prenait appui sur le mur. Ses seins se soulevaient très vite sous son corsage ; elle avait l'air d'être essoufflée, la gorge tressaillante, les yeux fous, comme une bête débusquée.

Elle le regardait venir sur la pointe des pieds, les mains ouvertes, le cou enfoncé dans les épaules. Toute une hérédité chasseresse et dangereuse aiguisait l'éclair du regard de Pepito, dirigeait ses bras comme des lames, galvanisait sa puissance. Recroquevillée sur elle-même, elle poussait un plaintif : « Il va me coincer, mon Dieu ; je suis coincée... » et se laissait prendre à la gorge, tête renversée, une sueur

de joie aux narines. Il grognait de bonheur à la sentir si faible, si animale, il en profitait pour la mordiller. Elle reprenait pied, ronronnait comme une chatte, en lui grattant le dos à travers la chemise.

Il psalmodiait avec insolence :

— C'est moi le coq, c'est moi le coq.

Mais elle, nous apercevant massés sur le seuil, bouche bée, heureux, troublés, nous appelait pour le taquiner :

« Petits, petits, cot... cot... cot... Qui veut des graines, gentils, jolis, grassouillets, noirauds, petits poulets?

Rien pourtant ne pouvait empêcher Amaryllis, une fois par quinzaine, de redevenir une Monceau. S'il nous arrivait, à table, de renverser le sel, elle en jetait une poignée par-dessus l'épaule gauche pour prévenir les disputes ; elle s'asseyait à son vieux piano d'études pour chanter à Mémée *Le Temps des Cerises*.

Nos grands-parents n'oubliaient jamais de proposer poliment :

— Et les tableaux, Pepito, avez-vous fait de nouveaux tableaux?

Et nous nous levions lourdement, avec solennité, après le dessert, pour aller les contempler.

(A suivre.) CATHERINE PAYSAN

Copyright Éditions Denoël.

CHRONIQUE DES LIVRES

UN ALGÉRIEN RACONTE...

par Meziane NOUREDDINE *(Le Seuil)*

L'AUTEUR de ce récit autobiographique est un Kabyle de culture française, entré dans les cadres de l'administration française. Conduit d'abord par ses fonctions dans un bureau communal à participer à la lutte contre le F.L.N., il a été peu à peu entraîné à le servir et a finalement été incarcéré en France. Il a écrit en cellule, mêlant ses impressions de prisonnier à ses souvenirs d'homme libre et même à ses rêves d'amour.

L'ensemble respire une grande naïveté, une application de bon élève à la correction grammaticale, voire à certaines élégances scolaires qui ne laissent plus apercevoir grand-chose de la culture originale de la race kabyle : Meziane Noureddine est évidemment un musulman francisé et intégré. Mais ce sont justement cette naïveté d'expression et cette situation ambiguë qui font l'intérêt psychologique et sociologique de ce petit livre sans grande valeur littéraire.

On y voit jouer une force qui peut peser du côté de la rébellion ; dès lors que la guerre continue, un individu qui ne peut la combattre que dans la mauvaise conscience, se sentant plus congénitalement solidaire du maquisard de sa race que du collègue en veston ou en uniforme de son bureau. La confession de Noureddine a la valeur d'un témoignage.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique des livres page 97.)

LA BATAILLE POUR GIBRALTAR

par A. Goutard

Menace du côté de l'Espagne.

10 juin 1940. Volant au secours de la victoire allemande et désireux de participer à la curée, Mussolini, aux acclamations de la foule massée sur la place de Venise, proclame l'entrée en guerre de l'Italie. Le front des Alpes va s'animer, de même qu'en Tunisie la Ligne de Mareth, solide position fortifiée d'où nos goumiers débouchent déjà pour faire impunément des raids en territoire tripolitain. Cependant une menace plus sérieuse se précise à l'ouest, du côté de l'Espagne. Les armées allemandes victorieuses arrivent aux Pyrénées. Exaltée par la puissance allemande à ses portes, l'Espagne nationaliste, que la France est loin d'avoir aidée dans sa guerre civile, ne va-t-elle pas, à son tour, entrer dans le conflit pour participer, elle aussi, à la curée, ou tout au moins ouvrir largement son territoire aux forces germaniques qui, traversant rapidement la péninsule, pourraient sans doute facilement, avec ou sans l'aide espagnole, faire sauter le verrou de Gibraltar, franchir le détroit et s'établir au Maroc espagnol, en mesure d'attaquer l'Afrique du Nord française ?

On sait que cette menace fut l'un des principaux arguments opposés à Bordeaux par les partisans de l'armistice à ceux qui voulaient poursuivre la lutte en Afrique du Nord avec nos forces d'outre-mer et notre puissante flotte intacte.

Le général Noguès, commandant le théâtre d'opérations d'Afrique du Nord, dont l'armée, amoindrie par des prélèvements de renforts pour la métropole, était fort démunie de matériel moderne, mais ardente et entraînée aux conditions spéciales du combat en Afrique, envisageait lui-même avec inquiétude cette éventualité, mais croyait cependant pouvoir y parer.

La clef de Gibraltar.

Notre propos n'est pas de déterminer si, comme le croyait son chef responsable, l'armée d'Afrique pouvait résister honorablement dans les conditions spéciales du théâtre africain, au-delà de la Méditerranée dominée par les flottes alliées, mais seulement d'étudier, en nous

appuyant sur les plans allemands et sur les faits ultérieurs, quelle était, en 1940 et en 1941, la réalité de cette menace allemande et quelles eussent été les conditions et les délais de sa réalisation.

Gibraltar était à la fois la clef du détroit et la clef d'une question stratégique qui, dépassant largement le cadre de l'Afrique du Nord, intéressait tout le théâtre méditerranéen et une partie importante du théâtre Atlantique ; et de cette clef le général Franco était, en fait, le gardien. Si elle était tombée aux mains des Allemands, cela eût changé le cours de la guerre à l'ouest. Coupée de ses communications méditerranéennes avec l'Orient, menacée même sur la route atlantique du Cap, l'Angleterre eût subi un rude coup, Malte, non ravitaillée, serait tombée, et, après elle, Suez et la plate-forme nord-africaine, et nous n'aurions connu ensuite ni le débarquement américain de novembre 1942, ni la victoire de Tunisie, ni celle d'Italie, ni le débarquement de Provence. Certes, cela n'eût probablement pas changé la fin inéluctable d'une guerre mondiale que ne pouvaient gagner que des puissances mondiales, c'est-à-dire maîtresses des mers et disposant des ressources et des matières premières du monde — et non une puissance continentale encerclée, quelque violentes et étendues que fussent ses sorties — mais cela eût considérablement alourdi la tâche des Alliés dans la première phase et sans doute prolongé la guerre de plusieurs années.

La lutte diplomatique peu connue engagée pour Gibraltar, dès l'automne de 1940, entre le puissant Führer et le faible Caudillo, restera, à ce titre, un des moments importants de l'Histoire.

Mais pourquoi la menace sur Gibraltar ne s'est-elle pas finalement réalisée, malgré la pauvreté des moyens militaires espagnols et la faiblesse des défenses terrestres du Rocher, et en dépit de l'importance de l'enjeu stratégique ? Telle est la question posée.

Remarquons en passant que l'armistice de Rethondes n'a rien à voir avec cette question, car la conclusion de cette convention n'empêchait nullement l'exécution du plan allemand sur Gibraltar et les îles de l'Atlantique (Plan Félix). La réalisation de ce projet se trouvait au contraire considérablement facilitée par la neutralisation de notre flotte et de nos bases africaines, neutralisation que Hitler avait précisément voulue, et obtenue, en nous « accordant » l'armistice [1].

L'APPARENCE — DES SYMPTÔMES INQUIÉTANTS.

Le jour même de l'entrée en guerre de l'Italie, M. Charles Roux, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, notait : « Quel sera à Madrid l'effet combiné des succès grandissants de l'Allemagne et de l'Italie ? Le 10 juin, l'ambassadeur d'Espagne, M. de Lequerica, s'annonça au quai d'Orsay. Il nous notifia que son gouvernement faisait, le même

1. Voir notre article « Hitler et l'armistice » *Revue de Paris*, octobre 1960.

jour, débarquer des troupes à Tanger pour y maintenir l'ordre jusqu'à la fin des hostilités. »

« Le 15 juin, écrit encore M. Charles Roux, les nouvelles d'Espagne étaient troublantes. Le gouvernement de Madrid avait déclaré (le 13) passer de la neutralité à la non-belligérance. Il renforçait considérablement ses garnisons du Maroc espagnol. Dans quelles intentions ? Un fait n'était pas constestable. C'est que le parti germanophile était puissant et se trouvait représenté dans l'équipe ministérielle du général Franco, et très près de lui[1]. Aussi, les Ambassades alliées n'étaient-elles nullement rassurées... Les adversaires du départ pour l'Algérie soutenaient que si la Wehrmacht voulait passer par l'Espagne, elle pourrait soit obtenir le passage, soit se l'ouvrir. On ne pouvait exclure l'hypothèse d'un transit par effraction, ni faire fond sur l'armée espagnole pour l'empêcher. »

De son côté, l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Madrid, sir Samuel Hoare, était très inquiet au sujet de Gibraltar. Le 25 juin, à l'annonce de l'entrée en vigueur de l'armistice, il écrivait : « Tout notre édifice stratégique s'écroulait. Le rôle de la flotte française dans la garde de la Méditerranée avait été de tout premier plan... Qu'est-ce qui pourrait désormais empêcher la Méditerranée de devenir le « mare nostrum » que rêvait Mussolini ? Gibraltar conserverait-elle la moindre valeur si les bases aérienne et navale installées à l'ombre du Roc devenaient intenables ? » — Quelques mois plus tard encore, sir Samuel Hoare écrivait : « Les défenses de Gibraltar étaient toujours dans un état d'inquiétante modestie. Elles étaient si modestes que le Gouverneur, sir Clive Liddell, me supplia à plusieurs reprises de lui obtenir trois mois de paix pour qu'il pût les renforcer. Le fait que la France était hors de combat et que notre petite armée se trouvait en pleine réorganisation nous eût empêché de nous opposer de quelque façon que ce fût, en cet automne de 1940, à une offensive allemande dirigée à travers l'Espagne contre l'Afrique. »

Sir Samuel Hoare avait été envoyé à Madrid comme ambassadeur extraordinaire à la fin de mai par lord Halifax pour mettre en œuvre les accords économiques conclus le 19 mai et surtout tenter de détourner l'Espagne d'entrer en guerre aux côtés de l'Axe. Or, la veille de son arrivée, le 31 mai, le journal « *Arriba* » titrait en lettres énormes : « Gibraltar, honneur et devoir de l'Espagne ! », et le matin même, 1er juin, des manifestations « spontanées » d'étudiants phalangistes parcouraient les rues proches de l'ambassade aux cris de « Gibraltar espagnol ! »

« Le 25 juin, écrit un témoin, M. François Mirandet, la capitulation du gouvernement de Bordeaux et la signature de l'armistice sont saluées par les clameurs enthousiastes de la presse et de la radio. Puis, l'arrivée des troupes du Reich à la frontière pyrénéenne porte au rouge l'enthousiasme de la presse. Le 30 juin, on apprend qu'une colonne motorisée allemande

1. Allusion à M. Serrano Suñer, beau-frère du général Franco et alors ministre de l'Intérieur.

franchira la frontière pour défiler à Saint-Sébastien. Une intervention énergique de sir Samuel Hoare menaçant de demander immédiatement ses passeports, si une telle manifestation avait lieu, obligea à y renoncer. »

La réalité : voie interdite a la guerre.

Malgré tous ces indices, on pouvait cependant se demander si la situation intérieure, politique et économique, de l'Espagne, après trois ans d'une atroce guerre civile, pouvait lui permettre de participer, même passivement, au conflit et si le général Franco était aussi désireux que Mussolini de jouer le rôle de « brillant second ».

Entrer en guerre, ou livrer simplement passage aux troupes de l'Axe, exposait l'Espagne à des périls égaux. Dans les deux cas, cela signifierait l'utilisation par les Allemands des voies ferrées espagnoles, des routes, des ports, des aérodromes, la création en territoire espagnol de bases allemandes aériennes et navales, la constitution de camps et de dépôts, l'installation de batteries côtières et antiaériennes, etc. Tout cela vouerait l'Espagne aux bombardements navals et aériens et au blocus, c'est-à-dire à la famine, sans parler de la perte de ses territoires d'outre-mer, et notamment des Canaries.

Politiquement, après une guerre civile qui avait fait un million de morts, l'Espagne, où le feu « rouge » couvait encore sous la cendre mal éteinte, ne pouvait ni faire la guerre, ni la tolérer sur son territoire. « En outre, nous disait un ingénieur catalan, une simple occupation allemande eût dressé la majorité du peuple contre Franco, dont le régime, pas davantage que celui de Mussolini et de Pétain, n'eût survécu à la défaite allemande. »

En mars 1940, François Mirandet notait : « La moitié du pays attend de pouvoir prendre sa revanche sur l'autre moitié, et l'intervention de l'Espagne dans la guerre fournirait à la première une trop belle occasion. »

Economiquement aussi, la guerre était impossible. En juillet 1939, au retour d'un périple en roulotte à travers la péninsule, Robert Brasillach, qui avait pu se rendre compte de l'effroyable misère des campagnes, écrivait : « Cette Espagne de 1939, elle se relevait lentement de ses ruines, de ses deuils. Comment pouvait-on croire qu'elle était prête à des aventures insensées ? »

Un an plus tard, sir Samuel Hoare écrivait : « Une grande partie du pays était dévastée, l'industrie était complètement désorganisée, et la population privée de ce qui est indispensable à l'existence... L'Espagne avait le plus urgent besoin de un million de tonnes de céréales si elle voulait échapper à la famine. Sans importation d'essence, de caoutchouc, de coton, la vie nationale eût été bientôt paralysée. Or, seuls, les Anglo-Saxons pouvaient lui procurer tout cela et ne demandaient qu'à le faire. »

Le 26 juillet 1939, le maréchal Pétain, alors ambassadeur en Espagne, télégraphiait à son ministre, M. Georges Bonnet : « Je persiste à penser

que l'Espagne veut rester à l'écart des querelles européennes. La tâche de la réorganisation du pays et de la reconstruction de son économie ne peut être menée à bien que dans la paix. » Et le 10 juin 1940, le maréchal dira encore à M. Charles Roux : « Franco ne paraît pas se soucier de mettre la main dans le guêpier de la guerre. »

Au Q.G. du Führer, le 5 novembre 1940, un rapport de l'O.K.W, présentait ainsi la situation économique de l'Espagne : « Depuis la fin de la guerre civile (mars 1939), le gouvernement nationaliste n'est pas parvenu à satisfaire les besoins intérieurs en matières premières d'importation. La production industrielle qui en dépend dans une large mesure, est encore très mal en point. Dans le domaine de la production agricole, la récolte de 1939 a souffert de la forte diminution des surfaces cultivées, conséquence de la guerre civile. En 1940, la récolte a été, de nouveau, très mauvaise. Les quelques produits alimentaires répartis par cartes d'alimentation sont loin de suffire à la nourriture de la population. Du reste, la situation catastrophique des transports ne permet pas d'assurer leur répartition... Quant à l'appareil administratif, il souffre d'une forte pénurie de personnel sûr et compétent. »

De prudents faux-semblants.

Dans une telle situation, bien connue du général Franco et de ses ministres, on peut se demander si les manifestations de germanophilie belliqueuse autorisées, sinon organisées, en haut lieu, n'étaient pas des « faux-semblants », destinés à faire illusion à Hitler.

C'est ce que sir Samuel Hoare présumait quand il écrivait à lord Halifax, le 11 juin 1940 : « Si les Allemands découvraient que le Caudillo est résolument hostile à la guerre, il est plus que probable qu'ils se retourneraient contre lui et mettraient à profit pour le renverser les nombreux éléments de mécontentement qui se font jour dans le pays. »

Evoquant la pression exercée par Hitler et Mussolini pour faire entrer Franco dans la guerre, M. Charles Roux écrivait : « Sans leur donner satisfaction, le Caudillo leur donne des gages. »

C'est la politique que Serrano Suñer lui-même définit ainsi : « Il convenait pour l'Espagne d'adopter, vis-à-vis de l'Allemagne, une attitude d'expectative amicale qui offrait l'avantage de *lui épargner une invasion* et lui ménagerait peut-être, pour plus tard, une position à son avantage. »

Serrano Suñer passait cependant pour ardemment germanophile. Il est de fait que, dans son ouvrage *Entre les Pyrénées et Gibraltar,* il exprime des sentiments peu favorables à l'Angleterre et surtout à la France, accusées toutes les deux d'avoir « colonisé l'Espagne » et « grandi sur ses dépouilles », l'une en s'emparant de Gibraltar, l'autre en bloquant en Afrique « les visées de prospérité de l'Espagne, à qui n'étaient laissées que des miettes de l'opulent repas africo-méditerranéen ». Certaines

pages évoquaient même les souvenirs de l'invasion napoléonienne. Cependant, quels que fussent ses sentiments, il faut reconnaître que, lorsque Serrano Suñer remplaça aux Affaires étrangères le colonel Beigbeder, limogé sous la pression allemande en octobre 1940, la politique de l'Espagne n'en fut pas changée pour autant, et que le nouveau titulaire du poste, défendit la position de neutralité de l'Espagne avec autant de ténacité et d'habileté que son prédécesseur.

De l'attitude espagnole, Hitler était-il dupe, ou restait-il simplement fidèle à sa façon de considérer les questions de politique étrangère sous le seul angle qu'il imaginait, dans son ignorance totale de la mentalité des autres peuples ? En tout cas, il était convaincu que Franco, ayant une dette de reconnaissance à son égard, ne pourrait pas ne pas s'en acquitter en entrant en guerre à ses côtés. Il mettait à le croire la même obstination qu'à vouloir contraindre *par tous les moyens* les Anglais — des « Germains » — à s'entendre avec lui pour la domination du monde !

Comme la résistance armée anglaise, la résistance diplomatique espagnole a fait échouer les projets du Führer, dans un cadre localisé, il est vrai. Cette résistance de l'Espagne a été constante, malgré les apparences, de 1938 à 1942. Elle vaut donc d'être retracée dès son origine.

Septembre 1938. — Une neutralité justifiée par la guerre civile.

Fin septembre 1938. L'affaire des Sudètes. L'Europe est à deux doigts de la guerre. En Espagne, le général Franco, encore engagé dans la guerre civile, n'a qu'une crainte : celle d'être entraîné dans un conflit général, ce qui achèverait la ruine du pays.

Le 26 septembre — trois jours avant Munich — le marquis de Magaz, ambassadeur d'Espagne à Berlin, qui a été convoqué par Franco quelques jours plus tôt, rejoint son poste, porteur des instructions du Caudillo. Dès son retour, il déclare au secrétaire d'Etat Woermann que le général Franco l'a chargé d'attirer l'attention du ministre des Affaires étrangères du Reich, et par lui du Führer, sur les conséquences catastrophiques pour l'Espagne nationaliste qu'aurait le déclenchement d'une guerre européenne qui inciterait la France à occuper la côte orientale et Minorque.

« Le gouvernement nationaliste juge qu'en cas de guerre européenne il serait matériellement impossible à l'Allemagne de donner à l'Espagne une aide effective... Il se voit donc dans l'obligation de tenter d'ouvrir des négociations avec l'Angleterre et la France pour le respect de sa neutralité. Il souhaiterait cependant obtenir l'assentiment de l'Allemagne à ces négociations. L'ambassadeur demande que sa requête soit soumise au Führer et que réponse lui soit donnée le jour même. »

Il est difficile de penser que le Caudillo ait réellement cru à une volonté française d'envahir l'Espagne et de débarquer à Minorque ! Nous retiendrons seulement son désir d'entrer en contact avec la France et l'Angle-

terre. Et c'est justement ce contact, et non le maintien de la neutralité du gouvernement espagnol, qui inquiète les Allemands.

Le lendemain 27, le secrétaire d'Etat Woermann déclare à l'ambassadeur espagnol, venu s'enquérir du résultat de sa démarche, qu'il ne peut lui donner une réponse définitive, car il faut consulter les « amis italiens », mais qu'aux Affaires étrangères « on ne comprend pas que l'Espagne veuille conclure un pacte de neutralité avec des puissances qui sont nos ennemies dans la guerre civile. On comprend certes que, tant que cette guerre dure, l'Espagne ne puisse prendre part active à un conflit européen, mais il suffirait qu'elle fît une déclaration de neutralité au moment opportun ».

Consultés par Berlin sur la démarche espagnole, les Italiens sont furieux. L'ambassadeur allemand à Rome, Mackensen, télégraphie à Berlin, le 27 septembre, que la démarche espagnole a mis le ministre des Affaires étrangères italien (Ciano) dans un état « d'intense indignation », car il voit là une « trahison de la cause commune ». L'Espagne oublie que l'Italie a fait pour elle le sacrifice de 3 000 morts et de six billions de lires ! »

Le lendemain 28, Mackensen communique à Berlin la réponse officielle de Rome qui admet une neutralité espagnole « bienveillante pour l'Axe » tant que dure la guerre civile, mais considère comme « complètement superflue » toute négociation avec d'autres puissances.

Admise par les gouvernements de Rome et de Berlin, la neutralité espagnole n'en est pas moins vivement critiquée par les militaires allemands en Espagne. Reçu par le Caudillo le 23 janvier 1939, le général Richthofen, commandant la « Légion Condor » de la Luftwaffe, ne craint pas de lui exprimer « un grand mécontentement causé par la déclaration de neutralité de l'Espagne lors de la crise des Sudètes ».

Mars 1939. — Fin de la guerre civile. Un ambassadeur fraichement reçu.

En mars 1939, la guerre civile prend fin. L'obstacle à une intervention de l'Espagne dans un conflit européen disparaît. On peut se demander ce que va faire le général Franco. Ayant reconnu *de jure* son gouvernement, la France lui dépêche comme ambassadeur sa plus haute personnalité, le maréchal Pétain, ce qui peut paraître quelque peu excessif, mais marque bien l'intérêt qu'a la France de reprendre de bonnes relations avec un pays dont la position stratégique pourrait être déterminante, en cas de conflit, sur le théâtre méditerranéen.

Malheureusement, le gouvernement nationaliste ne répond guère à cette avance marquée, et l'accueil frais réservé au maréchal Pétain est peu encourageant. Arrivé à Saint-Sébastien le 16 mars, ce n'est que le 24 qu'il est admis à présenter ses lettres de créance au chef de l'Etat, à Burgos. De

cette réception, le maréchal dira qu'elle fut « courtoise, mais empreinte d'une grande réserve ». En réalité, selon le conseiller Gazel qui assistait le nouvel ambassadeur, « la séance fut de glace. Le général Franco ne prononça pas une parole, ou à peine ! »

De son côté, rendant compte à Berlin de cette réception, l'ambassadeur von Stohrer énumère complaisamment les griefs élevés à cette occasion contre la France dans les milieux gouvernementaux espagnols.

Le 23 mars, il télégraphie : « En dépit de l'envoi du maréchal Pétain comme ambassadeur, les relations de l'Espagne avec la France doivent être considérées comme toujours tendues. On constate ici avec étonnement que la France n'a rendu à l'Espagne ni le bétail, ni les camions emmenés par les « Rouges », non plus que les bateaux de guerre réfugiés à Bizerte. Le général Jordana m'a donné à entendre que la réception du maréchal Pétain avait été retardée en fait pour exercer une pression sur la France pour qu'elle rende la flotte « rouge ». La position du nouvel ambassadeur, qui s'attendait à être reçu immédiatement, est plutôt désagréable. Il est ici complètement isolé, les autorités locales ayant reçu des instructions pour éviter d'avoir affaire à lui. »

Et dans un deuxième télégramme, du 25 mars, von Stohrer relatait la réception elle-même du maréchal : « Le maréchal Pétain a enfin été reçu officiellement hier à Burgos. Toutes les rues entre son hôtel et la Capitainerie Générale étaient interdites, pour éviter les manifestations hostiles... Sur tout le parcours, les balcons et les fenêtres étaient vides, contrairement à la coutume espagnole. La pression exercée sur la France par le retard de la réception de Pétain a été couronnée de succès. La flotte rouge de Bizerte sera remise dans quelques jours. »

Voilà un accueil qui paraissait prometteur pour l'Allemagne quand les dés de la guerre seraient jetés.

Septembre 1939. — Maintien de la neutralité espagnole.

En réalité, le jour même de l'entrée des Allemands en Pologne, le gouvernement de Madrid prend les devants. Von Stohrer télégraphie à Ribbentrop le 1er septembre 1939 :

« J'ai été brusquement convoqué par le ministre des Affaires étrangères (Beigbeder) et le ministre de l'Intérieur (Serrano Suñer) au sujet de l'attitude de l'Espagne dans le conflit imminent. Le ministre des Affaires étrangères m'a exposé que l'Espagne ferait probablement une déclaration de neutralité, mais qu'il était entendu que cette déclaration nous serait faite en priorité et d'une manière amicale. Comme je faisais remarquer que l'Espagne ne pourrait rester neutre, puisque la réalisation de ses aspirations nationales dépendait de notre victoire, le ministre m'a approuvé entièrement et m'a assuré, avec l'accent de la plus grande sincérité, que l'Espagne, guidée par ses intérêts et son sens de l'honneur, avait la volonté de nous aider dans la mesure de ses moyens... »

Mai 1940. — En pleine victoire allemande. Dérobade espagnole.

Le 8 mai 1940, tout le monde sait, au Vatican, au Quirinal, à La Haye, à Bruxelles, à Belgrade et à Madrid que la grande offensive allemande est imminente. La vraie guerre se déclenchant à l'ouest, l'Espagne va-t-elle être mise au pied du mur ? Encore une fois, elle prend les devants. Ce jour-là, le général Barron, secrétaire d'Etat au ministère de l'Air espagnol, expose au maréchal Gœring, à Berlin, la situation de son pays et son besoin de paix.

« Il y a encore en Espagne, dit-il, et même dans les ministères, des « Rouges », qui placent leurs espoirs dans les Alliés. En une seule année, il a été impossible d'écarter les éléments peu sûrs... Il est urgent de consolider la politique intérieure, et on ne le pourra qu'en donnant au peuple du travail et du pain. Or, l'Espagne ne produit ni assez de blé, ni assez d'huile. Le gouvernement a donc été forcé de conclure des accords de commerce avec la France et l'Angleterre, et l'Espagne dépend de ces importations. »

Douze jours plus tard, le 20 mai, en pleine victoire allemande cette fois, le colonel Beigbeder convoque encore von Stohrer, qui rend compte ainsi à Berlin des déclarations révélatrices du ministre des Affaires étrangères :

« Le ministre espagnol a manifesté moins de dispositions que précédemment à entrer en guerre, disant que l'intervention attendue de l'Italie n'entraînera pas forcément celle de l'Espagne... Il m'a dit aussi qu'il s'attendait à une fin rapide de la guerre et à la victoire allemande, mais que, *si toutefois* la guerre devait être longue, il croyait à une *intervention finale de l'Amérique* et craignait que, dans ce cas, l'Angleterre n'attaquât l'Espagne, à travers le Portugal, avec l'aide américaine. »

Ainsi à l'heure où, dans d'autres pays, on annonçait déjà qu'un abandon de la lutte par la France serait suivi à très bref délai par une capitulation de l'Angleterre, les Espagnols envisageaient ouvertement une guerre longue et un débarquement anglo-américain sur les côtes de l'Atlantique !

Le 13 juin, nous l'avons vu, l'Espagne passe de la neutralité à la non-belligérance, mais l'ambassadeur von Stohrer fait remarquer, dans son télégramme de ce jour à Berlin, que « cette déclaration de non-belligérance a été faite pour donner à l'Espagne une plus grande liberté en ce qui concerne sa politique étrangère, *même à l'égard de l'Allemagne* ».

Juillet 1940. — Hitler laisse la Méditerranée a l'Espagne et a l'Italie.

Après sa victoire sur la France, Hitler ne songe qu'à mettre à son tour l'Angleterre à genoux, puis à préparer l'inévitable explication avec la Russie soviétique. Méconnaissant l'importance du théâtre Sud, il se refuse

à adopter lui-même la « solution Méditerranée » que non seulement l'amiral Raeder, mais aussi, à l'O.K.H., le général von Brauchitsch et le colonel Heusinger, lui proposent pour atteindre l'Angleterre sur ses lignes impériales. Il laissera cette mission, secondaire selon lui, à ses alliés et amis méditerranéens, l'Italie et l'Espagne. De mentalité nordique et continentale, il fait sienne en effet la théorie de Mussolini sur la « *guerre parallèle* ». L'Allemagne au nord de la ligne des Alpes, l'Italie, et éventuellement l'Espagne, au Sud.

Le 1er juillet 1940, Hitler fait à l'ambassadeur d'Italie à Berlin, Alfieri, des déclarations que celui-ci résume ainsi : « En ce qui concerne la Méditerranée, il est indispensable d'en fermer les issues aux Anglais le plus tôt possible. Nous, Italiens, devons occuper Suez, et les Espagnols, que Hitler espère voir entrer en guerre, s'empareront de Gibraltar. »

Le 16 juillet 1940, Hitler lance sa « Weisung n° 16 (directive n° 16) « pour la préparation d'un débarquement en Angleterre » — c'est le plan « Seelöwe ».

Mais, dès le 22 juillet, le Führer est pris de doutes sur la possibilité de réaliser cette opération « qui paraît très risquée », et il déclare à ses généraux qu'on ne la tentera « que s'il n'y a pas d'autres moyens d'en finir avec l'Angleterre ». Et ces autres moyens sont : le bombardement aérien de l'île britannique, susceptible, selon lui, de provoquer chez les Anglais une « hystérie collective », et le blocus par la guerre sous-marine en Atlantique. Or, pour mieux réaliser ce blocus, il y a intérêt, déclare-t-il dans sa conférence du 22 juillet, « à entraîner l'Espagne dans la guerre pour constituer un front contre l'Angleterre du Cap Nord au Maroc ». Et le 1er août, Hitler lance sa « Weisung n° 17 » « pour la conduite de la guerre aérienne et navale contre l'Angleterre ».

Dans le « front Atlantique » contre l'Angleterre, Gibraltar constitue un chaînon important. A la fin de juillet, l'O.K.W. a envoyé en Espagne l'amiral Canaris, chef de l'Ausland-Abwehr (S.R.) avec mission d'étudier avec les Espagnols une opération pour l'enlèvement de Gibraltar. Le 14 août, sur la base du rapport de Canaris, l'O.K.W. (Wehrmachtführungsstab) soumet au Führer un avant-projet, qu'il approuve « et qui servira de base pour les accords militaires à conclure avec l'Espagne et de document de travail pour l'état-major ».

Septembre 1940. — Abandon de « Seelöwe ». Hitler se tourne vers l'Espagne.

Le 17 septembre 1940, devant les résultats décevants de la bataille aérienne d'Angleterre, Hitler renvoie *sine die* l'exécution de « Seelöwe ». Il a enfin compris que l'on ne peut pas gagner une bataille aérienne stratégique, bataille préliminaire à l'invasion, sans avoir une véritable aviation stratégique.

Dès le 6 septembre, sur les instances de l'amiral Raeder, Hitler a admis qu'en cas d'abandon probable de « Seelöwe », il faudrait « clarifier la situation en Méditerranée pendant les mois d'hiver et occuper les Canaries et les Açores pour empêcher les Anglais ou même les Américains de s'y établir ».

L'adhésion de Franco est acquise d'avance, pense Hitler. Le Caudillo n'a-t-il pas déclaré dans son discours du 18 juillet : « Notre mission est toute tracée : reconquérir Gibraltar et approfondir notre influence en Afrique. Deux millions d'hommes sous les armes se tiennent prêts à ressusciter le glorieux passé de l'Espagne. »

Le 17 septembre, jour de l'abandon officiel de « Seelöwe », Serrano Suñer, invité par le Führer, arrive à Berlin.

Un premier souffle d'air froid.

Dès son arrivée, Serrano Suñer est reçu par Ribbentrop, qu'il trouve « gonflé d'affectation » et qui, dès l'abord, « lui demande fort crûment à quelle date l'Espagne pourrait participer à la guerre » !

« Je parlai alors, écrit Serrano Suñer, de notre amitié et de nos vœux, mais aussi de nos réalités et de notre déplorable situation économique, alimentation, matières premières, etc., mais Ribbentrop récusait comme exagérés les chiffres que je lui donnais. Nous parlâmes ensuite du Maroc, mais sur ce sujet essentiel pour nous, je compris que les Allemands ne voulaient pas s'engager, soit à cause des promesses faites au maréchal Pétain, soit en raison de leurs propres ambitions africaines. » Ribbentrop se plaignit « du manque de clarté de la politique espagnole qui pouvait déterminer un jour Hitler à occuper la péninsule, étant donnée la valeur de sa position stratégique ».

Puis Serrano Suñer fut reçu par Hitler lui-même, qui lui parla « de la nouvelle tendance impérialiste des Etats-Unis, à laquelle il fallait barrer la route d'urgence en défendant d'abord les îles de l'Atlantique ».

Une nouvelle entrevue avec Ribbentrop révéla à l'Espagnol les appétits africains du IIIe Reich. Le ministre allemand revendiqua comme « zone des intérêts allemands » tout le centre de l'Afrique au sud du Tchad (Congo, Cameroun, A.E.F., Kenya, etc.). Il insista sur « les besoins allemands de bases navales à Mogador et à Agadir », puis, à la grande indignation de son interlocuteur, il sollicita « la cession à l'Allemagne d'une base aux Canaries, nécessaire pour la défense commune eurafricaine contre l'impérialisme américain ».

« Les îles Canaries, protesta Suñer, font partie intégrante de la métropole. Elles sont une province de l'Espagne », et il dépêcha aussitôt par avion un courrier à Franco pour le mettre au courant de cette exigence allemande. Dans sa réponse du 21 septembre, le Caudillo écrivait : « Je puis à peine faire allusion à ce qui a provoqué ta juste indignation et que ma plume se refuse à transcrire. »

Les Allemands n'étaient pas moins déçus. « Les discussions avec Serrano Suñer prirent un tour peu satisfaisant, écrit Greiner, du fait des hautes prétentions espagnoles sur tout le Maroc et une partie de l'Algérie... Après comme avant, la base de l'étroite collaboration militaire *nécessaire à la prise de Gibraltar* manquait. »

Et le Docteur Schmidt, interprète du Führer, témoin de toutes ces discussions, en conclut : « Un premier souffle d'air froid passa dans l'amitié jusque-là si chaude entre Franco et Hitler. »

Au Brenner le 4 octobre. — L'Espagne sur la sellette.

Le 2 octobre, au Q.G. du Führer, on prépare la rencontre du Brenner. Le général Halder note dans son journal : « L'Espagne n'offre rien et fait des demandes outrageuses. »

Le 4 octobre, au Brenner, « Hitler et Mussolini, étant donné l'importance de la prise de Gibraltar, conviennent de poursuivre les négociations avec l'Espagne et de tenter de rabaisser les prétentions espagnoles à une mesure raisonnable. Si les négociations n'aboutissent pas, Hitler envisage une entrevue directe avec Franco ».

Au sujet des exigences espagnoles en Afrique, le Führer déclare : « Si la France en avait connaissance, elle cesserait de défendre ses colonies, celles-ci passeraient à l'Angleterre et nous devrions alors nous emparer du Maroc par la force des armes... » Cependant il faut prendre Gibraltar. Aussi le Führer écrira-t-il à Franco, puis il ira lui parler à la frontière franco-espagnole, et ensuite il verra Pétain, avec qui il espère également arriver à un accord.

Le 23 octobre a Hendaye — un « Grand » joué par un « Petit ».

« Le plus grand Capitaine de tous les temps » — selon l'expression de Gœring — va donc se déplacer pour tâcher de convaincre le chef de la chétive Espagne. Mais s'il ne doute pas de sa réussite, les diplomates français et italiens en sont moins sûrs. Le 19 octobre 1940, M. de la Baume, qui a succédé au maréchal Pétain à Madrid, écrit à Paris : « L'Allemagne ne fera pas entrer en guerre une Espagne exsangue et misérable, et l'Angleterre ne coupera pas les ponts avec elle, mais elle marchandera le ravitaillement qu'elle lui fournit. » Et à Berlin, Leonardo Simoni note : « Hitler va rencontrer Franco. Il cherche à influencer les projets de ce fourbe, mais je doute qu'il y réussisse ! »

« A Hendaye, le 23 octobre 1940, cela commence par une « panne » raconte le général von Lossberg, de l'O.K.W. Alors que les deux trains devaient arriver ensemble, le train de Franco arriva avec un retard important (une bonne heure, dit l'interprète Schmidt), Hitler dut attendre ! Son humeur était en conséquence ! »

En attendant Franco, Hitler et Ribbentrop bavardent sur le quai. « Nous ne pourrons pas remettre un engagement écrit à Franco au sujet des colonies françaises qu'il réclame, dit Hitler, car, avec l'indiscrétion bien connue des Latins, les Français finiraient par l'apprendre. Or, demain je vais voir Pétain et essayer de jeter les Français dans la guerre contre l'Angleterre. Je ne peux donc exiger d'eux de pareilles cessions territoriales. Si un tel accord avec l'Espagne était connu, l'Empire français passerait probablement à de Gaulle. »

A 15 heures, le train espagnol arrive enfin. « Hitler reçut Franco assez fraîchement, écrit le général von Lossberg. L'ambiance était d'avance peu favorable. Contre l'attente de Hitler, Franco, après des mots d'amitié en souvenir de l'aide allemande dans la guerre civile, éleva de nombreuses objections. L'attaque de Gibraltar aurait pour conséquence de couper l'Espagne de tout ravitaillement. Elle devrait donc être nourrie par l'Allemagne... En outre l'Espagne n'était pas prête à la guerre et elle n'avait aucune artillerie de côte. »

Dans sa véritable « manœuvre de dérobade », suivant l'expression du Dr Schmidt, Franco met ensuite en avant la certitude de perdre les Canaries « que les Anglais ne manqueraient pas d'occuper dès l'entrée en guerre de l'Espagne ». En ce qui concernait Gibraltar, que le Führer offrait à l'Espagne sur un plateau, pour l'allécher, le Caudillo fit la « fine bouche ». « L'honneur espagnol, déclara-t-il, n'accepterait pas de recevoir Gibraltar en cadeau après sa conquête par des soldats étrangers ! Gibraltar devait donc être enlevé par les Espagnols eux-mêmes ! »

« Tandis que Franco continuait à parler d'une voix monotone et chantante de muezzin, poursuit le Dr Schmidt, Hitler commençait à devenir de plus en plus inquiet. L'entretien lui portait visiblement sur les nerfs ! A un moment, il se leva, en disant qu'il était inutile de discuter, mais il se rassit et reprit ses tentatives pour convaincre Franco... Finalement, celui-ci se déclara prêt à conclure un traité, mais avec de telles considérations de fournitures, de délais, etc., que cet accord n'était qu'une façade derrière laquelle il n'y avait rien. »

« Pressés de conclure quand même cet accord, écrit Greiner, les Espagnols se dérobèrent en invoquant l'heure avancée. »

« Hitler quitta Hendaye le premier, très mécontent, écrit le général von Lossberg. Le repas de fête préparé dans son train spécial l'avait été pour rien. »

Quant à Ribbentrop, après une nouvelle discussion sans résultat avec Serrano Suñer, véritable dialogue de sourds, il partit pour Tours et Montoire « écumant de rage », dit son compagnon de voyage, le Dr Schmidt, qui ajoute : « Tout le long du parcours, Ribbentrop jura contre ce « Jésuite de Serrano Suñer » et cet « ingrat de Franco qui nous devait tant et ne voulait maintenant rien savoir ».

Les sentiments du Führer étaient du même ordre puisque, après son retour à son Quartier Général, le général Halder notait le 1er novembre

dans son journal : « Le Führer n'est pas content de sa conférence avec Franco. « Cochon de Jésuite », « orgueil espagnol déplacé » (expressions du Führer). »

Déceptions latines en série.

On sait que le lendemain de la conférence d'Hendaye, Hitler rencontra le maréchal Pétain à Montoire, le 24 octobre 1940. De cette entrevue, l'interprète Schmidt a fait également un récit très vivant qui montre bien la déception du Führer devant le mutisme et la froideur du maréchal Pétain. Au long bavardage de Hitler sur « *la guerre déjà gagnée* » et la nécessité pour la France de « reconquérir les colonies gaullistes », le maréchal répondit simplement, rapporte Schmidt, « que son pays avait trop souffert matériellement et moralement pour se lancer dans un nouveau conflit » et l'interprète de ce débat ajoute : « Hitler en fut manifestement irrité. Si la France ne veut pas se défendre elle-même, dit-il d'un ton hostile, elle perdra son Empire et se verra imposer des conditions de paix aussi dures qu'à l'Angleterre. »

Finalement le principe fut admis par le maréchal d'une « collaboration » dont les modalités devaient être fixées les jours suivants à Paris par Ribbentrop et Laval. Mais cette réunion n'eut pas lieu, en raison d'une nouvelle déception latine inattendue !

« A peine le train du Führer, au retour de Montoire, avait-il atteint la frontière allemande, relate le Dr Schmidt, que parvint un rapport de Rome annonçant que l'Italie était sur le point d'envahir la Grèce ! Hitler était hors de lui ! Il décida de faire immédiatement demi-tour pour empêcher Mussolini d'entreprendre cette « guerre stupide ».

Le train de Ribbentrop suivit naturellement celui du Führer, et le règlement de la « collaboration » fut remis à plus tard. Mais quand le Führer arriva à Florence, le 28 octobre, il fut accueilli par un Mussolini tout en sourires qui lui dit triomphant : « Führer, nous marchons ! Ce matin à l'aube, les troupes italiennes ont victorieusement franchi la frontière gréco-albanaise ! » Et le Dr Schmidt ajoute : « L'après-midi même, Hitler repartait vers le Nord, l'amertume au cœur, après avoir échoué à Florence comme à Hendaye et Montoire. »

Novembre 1940. — Naissance de « Félix ».

L'initiative italienne eut rapidement une conséquence imprévue. Au début de novembre, relate Greiner, on s'avisa « que le danger de l' « extratour » de Mussolini était de voir les Anglais s'établir eux-mêmes en Grèce. Or une expédition allemande par la Bulgarie pour les chasser ne pourrait avoir lieu qu'au printemps, à cause du climat balkanique. En

attendant, et comme préalable, Hitler vit le nettoyage de la Méditerranée dont le premier acte serait la prise de Gibraltar avec les Espagnols ».

Franco paraissait justement revenu à de meilleures dispositions. Au sortir de la conférence du Führer du 4 novembre, le général Halder notait : « Franco a promis, dans une lettre au Führer, de tenir finalement sa parole d'entrer en guerre, ce que le Führer désire maintenant hâter. »

Hitler décide donc que, dès que les négociations avec l'Espagne auront donné des résultats satisfaisants, les reconnaissances dans la péninsule seront renforcées, des terrains d'aviation seront aménagés en territoire espagnol et des troupes seront concentrées dans le Sud de la France. On occupera non seulement Gibraltar, mais aussi les Canaries, Madère, les Açores et les îles du Cap-Vert. Enfin une division motorisée sera poussée en Espagne, derrière les troupes d'assaut, pour tenir en respect le Portugal.

L'état-major (Wehrmachtführungsstab) se met donc au travail sur ces bases et, le 12 novembre, sort la « Weisung n° 18 » (Plan Félix), que complète peu après la « Weisung n° 19 ».

Le plan « Félix ».

Dans sa *Directive n°* 18, le Führer précise ainsi ses intentions : « Le but de l'intervention allemande dans la péninsule sera de chasser les Anglais de la Méditerranée occidentale. Pour cela il faut s'emparer de Gibraltar, fermer le détroit et empêcher les Anglais de s'établir sur un point de la péninsule ou dans les îles de l'Atlantique. La préparation et l'exécution de l'entreprise sont envisagées de la façon suivante :

— *Première phase.* — Des reconnaissances d'officiers en civil prépareront l'occupation des terrains d'aviation et l'engagement contre Gibraltar, en même temps que des unités spéciales camouflées renforceront les Espagnols devant le Rocher pour s'opposer à toute tentative des Anglais d'élargir leur glacis. Les unités d'attaque se prépareront au nord de la frontière des Pyrénées.

— *Deuxième phase.* — La Luftwaffe, partant des terrains de France, attaquera par surprise les navires anglais dans le port et la rade de Gibraltar. Simultanément, les unités d'attaque franchiront les Pyrénées.

— *Troisième phase.* — Attaque du Rocher après préparation par les Stukas et l'artillerie. Les troupes d'assaut devront être assez fortes pour s'emparer du Rocher même sans l'aide des Espagnols.

— *Quatrième phase.* — Fermeture du détroit par la Marine et, si nécessaire, passage de troupes allemandes au Maroc espagnol.

Le soutien de la défense espagnole des Canaries et la prise de Madère et des îles du Cap-Vert seront étudiés par la Marine et la Luftwaffe.

— *La Directive n°* 19 confie le commandement en chef en Espagne au général von Reichenau, l'aviation étant sous les ordres du général Richthofen, et elle prévoit, pour les phases et l'éxécution, l'horaire suivant :

— Le jour « F » (déclenchement de la deuxième phase) sera le 10 jan-

vier 1941. Ce jour-là, les bombardiers lourds attaqueront Gibraltar, tandis que la frontière des Pyrénées sera franchie par les forces de terre et que les Stukas iront s'établir sur les terrains espagnols.

— L'attaque du Rocher (troisième phase) devra pouvoir commencer vingt-cinq jours après le franchissement de la frontière, donc le 4 ou le 5 février. Elle sera préparée avec des moyens écrasants : Stukas, artillerie et feu des Panzer lourds.

L'EXIGEANT GÉNÉRAL KÜBLER EST CONTENT.

Les états-majors et les troupes se mettent aussitôt au travail. A l'O.K.H., le général Ulrich Liss, alors chef du Bureau « Armées Etrangères de l'Ouest », avait été, dès le début de juillet, chargé par le général Halder, chef d'état-major de l'O.K.H., d'étudier les conditions possibles d'une opération éventuelle sur Gibraltar, « mais d'une façon assez vague et sans qu'une date fût prévue ». Ses souvenirs, qu'il a eu l'amabilité de nous communiquer, représentent une contribution précieuse à l'histoire de « Félix » [1].

« *Initialement, nous écrit le général Liss, nous ne possédions sur Gibraltar que des notices de la Marine, sortes de guides pour les navires faisant escale dans ce port en temps de paix. L'Ausland-Abwehr* » (*S.R. Canaris*) *entra alors en jeu, et, avec l'aide espagnole et grâce aux travailleurs civils qui franchissaient matin et soir l'enceinte de Gibraltar, nous eûmes vite tous les renseignements nécessaires. On établit alors un grand plan en relief au* 1/100 *du Rocher et de ses défenses, plan qui, à Zossen, remplissait toute une baraque. Aussi le général qui était chargé de l'attaque, le très exigeant général Kübler, se déclara-t-il satisfait. Les troupes dont il disposait étaient parmi les meilleures : la première Division de montagne, le Régiment Gross Deutschland* (*celui de Sedan*), *le Leibstandarte, l'Artillerie-Lehr-Regiment, et aussi le fameux canon géant* « *Dora* », *de* 800 *millimètres, qui aurait passablement ravagé le Rocher !* [2]

» *Ces troupes furent mises à l'instruction dans le Jura, près de Besançon, région dont les conditions géologiques ressemblaient à celles de Gibraltar, et où l'on put faire d'utiles expériences de tirs d'artillerie.*

» *L'intention était, après la préparation de Stukas et d'artillerie, d'attaquer à la fois par le haut, en faisant atterrir des planeurs* « *à la Eben Emaël* » (*fort de Liège*) *au sommet du Rocher, tandis que l'infanterie et les chars attaqueraient le Rocher par le bas, en débouchant de La Linea, et que des bateaux s'introduiraient dans le port.* »

« *Je suis convaincu, conclut le général Liss, que nous aurions pu prendre le Rocher sans difficulté particulière.* »

1. Le général Ulrich Liss, qui se consacre aujourd'hui à l'Histoire, est l'auteur du remarquable ouvrage *Westfront* 1939-1940.

2. Le canon « Dora » était un monstre de 1 345 tonnes, dont le tube, de calibre 800 millimètres, avait une longueur de 28,90 mètres. Sa portée était de 50 kilomètres. Transporté sur voie ferrée en deux charges, il était monté sur quatre voies pour le tir et servi par près de 1 500 hommes. Destiné à Gibraltar, mais n'ayant pu servir contre le Rocher, il sera utilisé plus tard à Sébastopol.

Le général rejoint en cela le général Jodl qui a dit au maréchal Badoglio à Innsbruck, le 14 novembre 1940 : « Si l'Espagne se décide à entrer en guerre, Gibraltar sera pris sans difficulté par les troupes allemandes instruites spécialement. »

Il s'agissait donc de convaincre le général Franco. C'est dans ce but que le Führer convia le beau-frère de celui-ci à lui rendre visite à Berchtesgaden.

Une entrevue orageuse au Berghof.

Cette entrevue Hitler-Serrano Suñer du 18 novembre fut orageuse. Le ministre des Affaires étrangères espagnol retrace ainsi la scène :

« Dressé sur son fauteuil, se penchant sur la table, s'excitant à mesure qu'il parlait, Hitler conclut : « La fermeture de la Méditerranée s'impose. J'ai décidé d'attaquer Gibraltar et mon opération est minutieusement préparée. Il ne reste qu'à l'entreprendre... Sur mes 230 divisions, 186 se trouvent inactives et en état de se porter sur-le-champ partout où cela sera nécessaire. »

« Cette oisivité, observe Serrano Suñer, ne pouvait que m'inquiéter ! Quand Hitler eut terminé, je répondis avec des précautions infinies que je comprenais bien que le Führer désire donner un nouveau labeur à ses troupes, mais que la Méditerranée ayant deux portes, il ne servirait à rien de fermer l'une si l'autre restait ouverte, et qu'il serait injuste de commencer par celle de Gibraltar, car cela équivaudrait à fermer à l'Espagne la porte de l'Atlantique au moment même où elle commence à recevoir les premières cargaisons de blé américain. »

Devant les signes de déception du Führer, l'Espagnol embraya, pour le calmer, sur « la priorité de l'idéal » et « l'appel du Destin ». Rasséréné, Hitler prit alors « son air le plus bourgeois, quasi paternel » et il accorda à l'Espagne un sursis d'un mois « pour se décider et se préparer ».

Ce récit est confirmé par les Allemands. Helmuth Greiner note ce jour-là : « Hitler presse Suñer pour une décision rapide, mais celui-ci se dérobe ». Et le général Halder écrit : « La conférence avec Serrano Suñer ne marche pas bien. Celui-ci dit se heurter à l'opposition de l'armée espagnole. En Espagne, la guerre est impopulaire, dans le peuple et chez les généraux ! »

Deux jours plus tard, le 20 novembre 1940, poursuivant quand même son idée fixe, Hitler écrit à Mussolini : « L'Espagne doit être immédiatement persuadée d'entrer en guerre. Son intervention nous permettra de fermer le détroit et de faire passer deux divisions au Maroc espagnol pour nous garantir contre une défection possible des Français d'Afrique du Nord, car une telle défection donnerait aux aviations française et anglaise des bases d'envol qui seraient catastrophiques pour l'Italie. La fermeture de la Méditerranée à l'ouest supprimera finalement le théâtre méditerranéen, assurant ainsi le maintien définitif de l'autorité du maréchal Pétain

sur l'Afrique du Nord. Je veux donc essayer d'entraîner l'Espagne maintenant, car cette question de la Méditerranée doit être réglée avant l'hiver. »

Le 2 décembre, Jodl communique à son état-major (Abt. L.) que Franco est d'accord pour l'attaque au début de février. Le 4 décembre, Hitler dépêche à Madrid l'amiral Canaris, porteur d'une lettre personnelle demandant à Franco son accord définitif pour le franchissement de la frontière le 10 janvier. Et, le lendemain, il croit pouvoir donner ses derniers ordres.

5 DÉCEMBRE 1940. — DERNIÈRES INSTRUCTIONS DU FÜHRER.

A sa « conférence » du 5 décembre, Hitler commence par déclarer à ses généraux qu'il obtiendra l'accord de Franco, puis il précise ainsi l'horaire et les modalités d'exécution :

— *Dès le lendemain, 6 décembre,* départ pour l'Espagne des états-majors de reconnaissance et des éléments précurseurs camouflés.

— 14 *décembre :* établissement des ordres, d'après le résultat des reconnaissances.

— 10 *janvier* 1941 (jour « F ») : l'attaque-surprise du port de Gibraltar sera exécutée par une escadre de « Ju 88 ». Les Stukas iront s'établir sur les bases de la péninsule et les troupes de terre franchiront la frontière franco-espagnole.

— 25 *jours plus tard* (4 *ou* 5 *février*), début de l'attaque du Rocher. Une « préparation écrasante » sera exécutée par 8 groupes de Stukas bombardant en piqué et par 39 batteries lourdes disposant de 8 500 tonnes d'obus. Les batteries anglaises seront ainsi détruites, et le glacis Nord, probablement miné, sera bouleversé. « Chaque pouce de territoire britannique, précise Hitler, devra être pulvérisé. » Il ne restera plus que les garnisons des casemates (27 casemates sur le front Nord et 9 à l'angle Nord-Ouest). Elles seront nettoyées par l'infanterie suivie des chars les plus lourds. Si cela ne suffit pas, on fera sauter les casemates par de grosses charges d'explosifs.

— Après la prise du Rocher, la Marine barrera le détroit et transportera au Maroc espagnol une Panzerdivision et une division motorisée. Hitler insiste sur la nécessité de cette mesure « pour empêcher le gouvernement de Pétain de jouer de la menace d'une dissidence africaine comme moyen de pression. »

— Enfin, on donnera aux Espagnols quatre batteries pour la défense des Canaries. L'occupation de Madère, des Açores et des îles du Cap-Vert est abandonnée, faute de temps pour la préparer avant l'exécution de « Félix ».

Ainsi, pour une opération déclenchée en somme le 5 décembre, avec départ des reconnaissances le lendemain, l'attaque elle-même du Rocher ne devait commencer que le 5 février, soit deux mois plus tard. La pré-

paration d'artillerie et de Stukas, l'enlèvement et le nettoyage de la forteresse et la fermeture du détroit pouvant encore demander quelque deux semaines, la durée totale de l'opération devait donc être de deux mois et demi environ.

La raison principale de cette lenteur résidait dans le faible rendement des chemins de fer espagnols, dont le matériel roulant était vieux et insuffisant et ne pourrait être renforcé par du matériel étranger, en raison de l'écartement différent des voies, ce qui, en outre, nécessitait une rupture de charge à la frontière. Un rapport du général Wagner, quartier-maître-général, qui était allé étudier cette question sur place, prévoyait même que le transport des munitions nécessaires à l'attaque ne serait pas achevé pour le 5 février, mais seulement le 12. Du reste, quand l'état-major de la Marine (Seekriegsleitung) reprendra l'étude, en août 1941, il trouvera que l'attaque du Rocher ne pourrait commencer que trente-huit jours — et non vingt-cinq — après le franchissement de la frontière, ce qui, reporté à l'horaire de décembre 1940, aurait renvoyé le début de l'attaque au 18 février, au lieu du 5. Le délai total pour l'opération « Félix » eût donc été d'environ trois mois — ce qui est du reste le temps nécessaire « après décision prise » indiqué par ce mémoire de la S.K.L.

Ceci nous donne en passant une idée des délais plus considérables encore qu'aurait demandés une attaque de l'Afrique du Nord française, car, après avoir fait sauter le verrou de Gibraltar, il eût fallu transporter à travers l'Espagne les divisions blindées et motorisées destinées à l'Afrique, leur faire franchir le détroit, avec embarquement et débarquement obligatoirement dans des ports, puis les porter dans le Riff et les déployer face à nos frontières du Maroc et d'Algérie — et en admettant une absence totale de réactions françaises, navales, terrestres ou aériennes.

Un transport maritime par cargos, de Gênes ou de Marseille sur Malaga, était bien prévu, en décembre 1940, mais seulement pour parer aux « crises » éventuelles du transport ferré, la voie d'Irun, notamment, étant vulnérable par mer.

Un refus espagnol catégorique.

Mais, à Madrid, ce n'est que le 7 décembre que Canaris peut être reçu par le Caudillo, et celui-ci lui oppose immédiatement l'impréparation de l'Espagne à la guerre et ses difficultés économiques, et spécialement de transports, qui l'empêchent d'entrer en guerre à la date souhaitée. En conclusion, Franco affirme que « son abstention n'est décidée que dans l'intérêt des deux parties, car il y aurait à craindre qu'après la prise de Gibraltar, l'Espagne ne devienne une lourde charge pour l'Axe ». Cependant, ajoutait-il, il ne s'opposait pas à la poursuite de « préparatifs allemands camouflés ».

Cette réponse est communiquée au Führer par Canaris le 8 décembre. Ce même jour, le général Halder note dans son journal : « 18 heures.

Je vois Keitel chez lui. Franco a répondu carrément à Canaris que son entrée en guerre était impossible. Le Führer examine maintenant les conséquences extrêmes. *Si Franco refuse de coopérer, nous ne pourrons plus aller au Maroc*. Le mécontentement se répandra en Afrique du Nord et Weygand formera un contre-gouvernement. Il faudra alors immédiatement occuper le reste de la France. J'esquisse aussitôt un plan, et, à 22 heures Keitel me téléphone que le Führer approuve mon projet de « *Plan Attila* ».

Cependant, sur la foi de la dernière phrase de la dépêche de Canaris qui laissait une lueur d'espoir, Hitler télégraphie à l'amiral, le soir même du 8 décembre, de demander à Franco « quelle serait la date la plus proche qu'il considérerait comme possible pour l'exécution de l'attaque ».

Le 10 décembre, Canaris rend compte qu'il a déjà posé cette question à Franco dans son entretien du 7, et que celui-ci n'a pu lui indiquer aucune date « car cela dépendait de circonstances économiques imprévisibles et *du développement ultérieur de la guerre !* »

11 DÉCEMBRE 1940.— « FIN DE MANŒUVRE » ! LE FÜHRER FLOTTE.

Le lendemain, 11 décembre, Hitler, résigné, fait sonner la « *Fin de manœuvre* » par Keitel qui signe l'ordre suivant :

« L'entreprise « Félix » ne sera pas exécutée car les conditions politiques préalables ne sont plus réunies. Les reconnaissances en cours seront achevées. Toutes les autres mesures prévues seront suspendues et les préparatifs commencés seront arrêtés. Les batteries qui devaient être données pour la défense des îles et des côtes ne seront pas livrées. »

Puis, le Führer, va flotter, au jour le jour. Que faire maintenant ? « Seelöwe » (le débarquement en Angleterre) est mort. « Félix » est mort. « Marita » (les Balkans) ne pourra être réalisé qu'au printemps, et « Barbarossa » (Russie) qu'au milieu de mai. Hitler imagine alors de profiter de la liberté d'action que lui donne le refus de Franco pour renforcer la collaboration avec la France et assurer ainsi ses arrières à l'Ouest pour ses entreprises de l'Est.

Dès le 9 décembre, lendemain du jour où il apprit le refus de Franco, il déclare que « ce refus va lui donner une plus grande liberté d'action dans ses affaires avec la France. En vue de gagner l'aide de celle-ci, on lui promettra qu'elle gardera ses possessions d'Afrique. Inutile, ajoute-t-il, de trop se préoccuper de l'Italie ! »

Le soir même il reçoit la nouvelle de la défaite des Italiens qui, enfoncés par Wavel à Sidi-Barani, sont rejetés vers l'Ouest, en pleine déroute.

Le 12 décembre, Hitler est encouragé dans ses bonnes dispositions à l'égard de la France par la conférence Huntziger-Warlimont, au sujet de laquelle Halder note : « Nouvelles propositions concernant les projets français d'opérations contre de Gaulle en Afrique. »

Mais le lendemain, 13 décembre, coup de théâtre à Vichy ! Laval est limogé ! « Grande excitation au Berghof ! » note Halder. Déçu par les Latins, Hitler songe alors à s'orienter vers les Anglo-Saxons et le 18 Halder peut noter sur son journal : « Le Führer doute maintenant qu'il ait toujours besoin des Français. Il pense à faire la paix avec l'Angleterre aux dépens de la France. »

Or, les Anglais ne seront disposés à s'entendre avec lui qu'après l'écrasement de la Russie, leur dernier espoir sur le continent. Et le jour même, 18 décembre, Hitler signe sa Weisung n° 21 — Barbarossa « pour une campagne rapide en Russie ».

Tentative de réanimation de « Félix » par la sœur latine.

Mais voilà que, le 27 décembre, l'amiral Raeder démontre à Hitler que, « étant donné le développement de la situation en Méditerranée (la défaite italienne), les raisons stratégiques d'une rapide exécution de « Félix » sont toujours valables » et le Führer l'approuve.

Le 31 décembre donc, « *Félix* » reprend sa place, la première, dans le calendrier des opérations pour 1941. Il aura pour corollaire « Attila » (occupation du Sud de la France) destiné « à faciliter les mouvements des troupes vers l'Espagne, à assurer, leur sécurité et à prévenir une révolte possible de la Flotte française ». Puis viendra « *Marita* », et enfin la campagne-éclair de « *Barbarossa* ».

Le 9 janvier 1941, au Berghof, Hitler déclare que « malgré le peu de chances que laisse l'attitude hésitante de Franco, il faut tenter encore une fois d'entraîner l'Espagne dans la guerre. Et pour cela il compte sur une intervention de Mussolini ».

« Le Führer, note Halder, désire que le Duce fasse usage de ses connexions latines. »

Le 20 janvier, à Salzbourg a lieu une grande conférence germano-italienne qui réunit Hitler, Mussolini, Ciano, les généraux Guzzoni, Marras, Gandin et les chefs de l'O.K.W. Le Führer déclare : « Pour la prise de Gibraltar, tous les préparatifs étaient faits et le succès était assuré. En possession de Gibraltar, nous serions aussi en situation de nous établir avec des forces importantes en Afrique du Nord et de mettre fin ainsi aux chantages de Weygand. Si donc l'Italie réussissait encore à décider Franco à entrer dans le combat, ce serait un grand succès et cela changerait radicalement et à bref délai la situation en Méditerranée. »

« A nous, conclut Ciano, échoit la tâche difficile de ramener l'enfant prodigue ! »

Le 12 février 1941, le Duce rencontre le Caudillo à Bordighera... et il échoue dans cette tâche ! — Greiner se borne à écrire : « La rencontre eut le résultat auquel s'attendait Hitler lui-même. Franco refusa d'entrer en guerre en invoquant la situation économique de l'Espagne et sa dépen-

dance des Anglo-Saxons. » Et Leonardo Simoni écrit : « Ce fut une parfaite fin de non-recevoir. »

En accusant réception au Duce du procès-verbal de la conférence de Bordighera, Hitler lui écrivit, le 28 février : « Le résumé du long bavardage espagnol est que l'Espagne ne veut pas entrer dans la mêlée et n'y entrera pas ! C'est extrêmement déplaisant, parce que cela élimine pour le moment la possibilité de frapper l'Angleterre le plus simplement dans ses positions méditerranéennes. D'autre part, la décision de Franco a ceci de déplorable qu'elle nous prive de l'occasion de mettre fin, une fois pour toutes, à l'incertitude politique française. »

Enfin le 25 mars 1941 à Vienne, Hitler révélait à Ciano que « par un bref message, Franco avait pratiquement dénoncé l'accord de Hendaye, déclarant, sous un flot de promesses et de belles phrases qu'il n'avait pas l'intention de faire la guerre à l'Angleterre ». Et le Führer ajoutait « qu'il fallait en prendre son parti et conserver au moins les apparences de bonnes relations avec le Caudillo, auquel il allait répondre. » — Hitler avait enfin compris !

Une victoire sur Hitler, au bénéfice de l'Espagne et des alliés.

La « Bataille pour Gibraltar » se terminait donc par la défaite avouée du Führer. Mais pourquoi Hitler n'a-t-il pas passé outre à l'interdiction de Franco ? Pourquoi n'a-t-il pas lancé ses forces victorieuses à travers l'Espagne, dont l'armée était dans l'impossibilité de leur barrer la route, pour attaquer Gibraltar qui, au début de 1941, était incapable de résister au puissant assaut qui était préparé ? Il est permis de penser — et d'éminents historiens allemands comme le général Ulrich Liss et le Dr Jacobsen ont bien voulu nous confirmer cette hypothèse — que le souvenir de Napoléon et la crainte de subir comme lui une « guerre de partisans à la 1810 », guerre longue et qui eût immobilisé de nombreuses forces nécessaires à la Campagne de Russie, ont fait reculer Hitler.

En tout cas, l'historiographe de l'O.K.W., Greiner, écrit à ce sujet : « L'idée lancée par d'autres d'exécuter l'opération « Félix » même sans l'agrément de l'Espagne, ou même contre sa volonté, a toujours été repoussée « a priori » par le Führer. »

La fermeté souple du Caudillo l'avait emporté sur les impulsions désordonnées du Führer, et cette « habile tricherie espagnole », pour reprendre l'expression de M. François Pietri, avait sauvé l'Espagne d'une guerre étrangère désastreuse et, en même temps sans doute, d'une reprise de la guerre civile. Par le même coup, elle avait sauvé Gibraltar et écarté de l'Afrique du Nord française une menace qui — Hitler ne cessait de le répéter — ne pouvait se réaliser qu'après la prise de Gibraltar et avec le consentement espagnol. Et ceci réduit à sa juste mesure l'argument de la ruée allemande certaine et sans désemparer sur l'Afrique du Nord à travers l'Espagne qui fut invoqué à Bordeaux en juin 1940.

Sur l'attitude réelle du Caudillo lors de Bordighera, sir Samuel Hoare a écrit : « Les renseignements qui me parvenaient (à Madrid) me conduisirent à penser que le général Franco était, à la vérité, du côté des Alliés, tout en se donnant l'apparence de rester neutre. Il rendit un grand service à notre cause en empêchant les Allemands d'attaquer Gibraltar. Comme la situation militaire des Alliés, au début de 1941, n'était pas très brillante, il fallait que Franco fût vraiment perspicace ou extrêmement chanceux. » Nous penchons pour la perspicacité.

C'est à Hitler lui-même que nous devons le mot de la fin, l'épilogue spectaculaire du drame, ou de la comédie, de Gibraltar. Transportons-nous auprès de lui et de tous les grands personnages nazis à Munich, le 9 novembre 1942. Les Alliés ont débarqué la veille, là où on ne les attendait pas. Grande excitation autour du Führer. A minuit, Ciano, Alfieri et Simoni (Lanza) sont introduits et se trouvent devant Hitler, Ribbentrop, Keitel et toute une suite de généraux et de chefs du Parti. « Le Führer gesticule... Des sous-ordres courent, hors d'haleine et en sueur... Tout le monde s'interpelle et s'agite... Puis un grand silence s'établit. Le Führer, sur qui convergent tous les regards, est devenu extraordinairement pensif. Von Hetzdorf touche le coude de Simoni : « Tu vas voir, chuchote-t-il à l'Italien, maintenant *c'est la décision !* » Le silence se prolonge. Hitler penche la tête et écarquille les yeux. On a l'impression d'assister à une séance de spiritisme... Soudain, le Führer se redresse, se frappe la cuisse de la main et s'écrie :

« Et dire que rien de tout cela ne serait arrivé si l'Espagne nous avait laissés attaquer Gibraltar ! J'avais tout préparé. Tout aurait été fini en quinze jours. L'Espagne a commis un « Unsinn » (acte insensé) [1] ! ».

L'insensé n'était pas celui que Hitler pensait !

A. GOUTARD.

1. Récit de Léonard Simoni (*Berlin. Ambassade d'Italie*).

SOURCES (dans l'ordre des citations). — Charles Roux, *Cinq mois tragiques aux* Affaires étrangères (p. 21, 38, 39, 18, 247) ; Samuel Hoare, *Ambassadeur en mission spéciale* (p. 37, 134, 48, 133, 138, 46, 97) ; Mirandet, *L'Espagne de Franco* (p. 60, 9, 47) ; Brasillach, *Notre avant-guerre* (p. 342) ; Georges Bonnet, *La défense de la paix* (p. 260) ; Serrano Suñer, *Entre les Pyrénées et Gibraltar* (p .131, 178, 137, 150, 161, 207) ; Documents on German Foreign Policy, tomes I (nos 622, 638), II (nos 641, 659), III (nos 714, 766), VIII (no 524), IX (nos 330, 285, 423) ; Simoni, *Berlin, ambassade d'Italie* (p. 166, 209, 332, 333) ; *Journal de Halder* (1940 : 22-7, 15-10, 4-11, 9-12) ; Greiner, *Die oberste Wehrmachtführung* (p. 152, 154, 158, 159, 160, 170) ; Schmidt, *Sur la scène internationale* (p. 261, 264, 266, 273) ; Von Lossberg, *Im Wehrmachtführungsstab* (p. 97) ; *Nuremberg*, tomes IX (p. 370), XXXIV (p. 260 et 469) ; *Lettres secrètes Hitler-Mussolini* ; *Die Welt als Geschichte* (1955-I) ; Abshagen, *Le dossier Canaris* (p. 225) ; *Conférences navales du Führer* (p. 165) ; *Carnets secrets de Ciano ;* François Pietri, *Mes années d'Espagne* (p. 78).

BALZAC AU TRAVAIL

par ANTOINE ADAM

DURANT près d'un demi-siècle, il a été décidé que le mérite essentiel de Balzac avait été de peindre, avec l'exactitude d'un historien ou d'un sociologue, des existences médiocres, des passions communes, les plates péripéties de la vie quotidienne. On l'admirait d'avoir si bien chassé du roman le romanesque. Il est vrai que Baudelaire avait dit le contraire, dans des pages admirables, les plus fortes, les plus belles sans doute qu'ait inspirées l'auteur de la *Comédie humaine*. La grandeur de Balzac, avait-il affirmé, était d'être « visionnaire, et visionnaire passionné » ; ses fictions étaient « aussi colorées que ses rêves » ; ses héros étaient plus âpres à la vie, plus actifs et plus rusés dans la lutte, plus goulus dans la jouissance, plus angéliques dans le dévouement, que les personnages de la banale comédie qui se joue, chaque jour, sous nos yeux. Mais Baudelaire n'était pas entendu.

Nous savons aujourd'hui qu'il avait raison [1]. Nous savons que si Balzac peut être considéré comme l'un de nos plus grands écrivains, c'est pour avoir créé un univers de passion, de violence et d'héroïsme, un monde où le dévouement paternel s'appelle Goriot, où le journalisme offre le visage de Finot, où la banque a nom Nucingen et la police Corentin, où le crime et la révolte s'incarnent en Vautrin. Si bien que la *Comédie humaine* est beaucoup mieux qu'une chronique des premières décades du XIXe siècle, beaucoup mieux que ces « tableaux de mœurs » auxquels le romancier lui-même semblait limiter parfois ses ambitions. C'est par l'intensité de ses drames, par l'excès des passions qu'ils déchaînent, par la frénésie de ces haines et de ces amours, de ces cupidités et de ces ambitions, qu'elle nous atteint encore si fortement aujourd'hui.

1. On a utilisé, pour écrire la présente étude, un certain nombre de mémoires encore inédits, composés par un groupe d'étudiants et d'étudiantes de la Sorbonne, et en particulier ceux de M. Husson sur *Les Employés*, de Mlle Moreau sur *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, de Mme Romian sur *Le Monde du théâtre dans la Comédie humaine*, de Mlle Roquefort sur *Balzac et la peinture*. Ces recherches ont abouti à des résultats en partie nouveaux, que l'on a cru intéressant de présenter aux lecteurs de la *Revue de Paris*. Il convient de reconnaître aux auteurs de ces travaux le mérite de leurs découvertes.

Mais l'univers balzacien n'aurait pas la solidité que nous admirons en lui s'il ne s'appuyait pas sur de puissantes assises, si le romancier n'avait eu sur son temps, sur la France de l'Empire, de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, un ensemble d'informations d'une extraordinaire richesse, et c'est de ce côté-là sans doute que les enquêtes des historiens ont, à l'heure présente, le plus de chances de faire des découvertes précieuses.

Non pas qu'en mettant au jour des rapports jusqu'ici inconnus entre la réalité historique et les romans de Balzac, leur beauté proprement littéraire s'en trouve « expliquée ». Il faudrait plaindre le lecteur de la *Comédie humaine* qui aurait besoin, pour en sentir la puissance, l'élan, la géniale profondeur, qu'un critique patenté lui en fournît « l'explication ». Mais par une recherche patiente de ces rapports, nous saisissons mieux les méthodes de travail de Balzac, nous le prenons, pour ainsi dire, sur le fait, au moment où son génie s'empare d'une matière brute, la transforme pour la fondre dans l'ensemble de sa création.

Ce qui apparaît d'abord, et qui peut nous surprendre, c'est que Balzac avait beaucoup lu, et qu'il n'abordait pas un sujet sans l'avoir au préalable étudié dans les livres. Lorsqu'il parle de la vie des courtisanes, il a sous les yeux l'ouvrage qu'un sociologue, Parent-Duchâtelet, venait de consacrer à ce sujet. Il en tire, d'une façon qui autorise les rapprochements les plus précis, tout ce qu'il met dans son roman sur la mobilité extrême des filles, sur leur ignorance, sur la mortalité qui les décime. Et parce que Parent-Duchâtelet avait noté, en quelques lignes brèves, que souvent les prostituées enfermées au Bon Pasteur sont incapables de supporter un trop brutal changement de vie et dépérissent rapidement, il écrit deux pages admirables sur la « nostalgie » d'Esther, où nous pouvons le mieux observer la transformation que le génie poétique est capable de faire subir aux matériaux sur lesquels il travaille.

Ce souci de sérieuse documentation, nous le constatons de la même manière quand, au lieu de parler du monde de la prostitution, Balzac aborde l'étude de la police ou de la pègre. Si, plutôt que de nous étendre en vagues et commodes généralités, nous voulons regarder de près et dans le détail les sources d'information du romancier, nous admirons l'étendue de ses lectures, et le parti qu'il réussit à en tirer. Pour bien parler de la police, il a lu les *Mémoires* de Fouché, les *Quinze Ans de haute Police* de Desmarest, les volumes de Peuchet et de Gisquet, la *Police dévoilée* de Froment. Quand il en vient à l'étude des bas-fonds, quand il fait parler des bandits et décrit les prisonniers de la Conciergerie, il consulte certains articles récemment parus, le livre de Vidocq sur *Les Voleurs*, ses *Vrais Mystères de Paris*, ses *Mémoires*. Et parce qu'il ne croit pas raisonnable de se fier aux récits de l'ancien chef de la Sûreté, il a soin de lire les *Mémoires d'un Forçat*

ou Vidocq dévoilé, que Raban et Marco Saint-Hilaire avaient opposés aux souvenirs de cet étonnant personnage.

Sur un point particulier il nous est possible d'observer de près ce travail de documentation par les livres auquel Balzac s'astreignait pour parler sérieusement d'un sujet. Pour faire parler aux gens de la pègre leur langage, il a fait comme Victor Hugo quand il écrivait *Le dernier Jour d'un Condamné*. Mais son enquête est plus étendue que celle du poète. Il a utilisé le *Dictionnaire d'Argot* paru en 1827, il a consulté celui que Vidocq avait joint à ses *Voleurs*, et tel mot dont les *Mémoires* de Vidocq ne peuvent rendre compte, nous découvrons que Balzac l'a remarqué dans l'ouvrage de Raban et Marco Saint-Hilaire. Ce qui ne veut certes pas dire qu'il évite toute erreur. Il est plaisant d'observer qu'il explique par l'invention de la guillotine l'expression d'*abbaye de monte-à-regret* que nous lisons déjà dans le *Jargon de l'Argot réformé* en 1628. Il confond les emplois de *ponte* et de *pante*, et dans plusieurs cas nous devinons qu'il a mal compris ou encore inexactement noté une information recueillie. Mais ces erreurs peu nombreuses ne suffisent pas à mettre en cause son souci de vérité et d'exactitude précise.

Voyons-le maintenant à l'époque où il compose *Les Employés*. Il vient de lire un mince volume de l'obscur Jacques-Gilbert Ymbert, *Les Mœurs administratives*, paru en 1825. Il l'a même si bien lu que certaines formules lui sont restées dans la mémoire. C'est ainsi qu'il nous explique que le secrétaire général, dans un ministère, est un peu « la femme de ménage du pouvoir ». Ne nous récrions pas sur l'originalité et la hardiesse triviale de cette formule. Balzac l'a trouvée, telle quelle, dans Ymbert. Elle l'a frappé. Il l'emploie sans avoir, soyons-en sûrs, le sentiment de dérober le bien d'autrui.

Cet art qu'il a de noter une expression curieuse, une idée intéressante, et de les reprendre à son compte, Balzac en a donné plus d'un exemple. En voici un, entre tant d'autres. Il a lu dans les *Mémoires* de Vidocq : « Au bagne de Brest, il ne faut que deux heures pour trouver une *gourgane* (c'est-à-dire un haricot) dans la soupe, tandis qu'il faut huit jours à Toulon. » Le style de l'ancien policier est, il est vrai, d'une fâcheuse platitude. Mais l'idée mérite d'être retenue. Et voici ce que la phrase devient, sous la plume de Balzac : « Mon fiston, reprit Fil-de-Soie, à Brest on est sûr de trouver des gourganes à la troisième cuillerée, en puisant au baquet ; à Toulon, vous n'en avez qu'à la cinquième ; et à Rochefort, on n'en attrape jamais, à moins d'être un ancien. »

Mais faut-il toujours parler de réminiscences ? Dans bien des cas, nous sommes obligés d'admettre que Balzac travaillait un livre sous les yeux, et qu'il se bornait à corriger des phrases dont il conservait la substance et le mouvement. Nous savons depuis longtemps qu'il avait emprunté plus d'un portrait aux pages où Théophile Gautier

avait exalté « les plus belles femmes de Paris », que Félicité des Touches devait, par exemple, à Mlle Georges son visage semblable « à quelque belle Isis des bas-reliefs éginétiques », son front plein, large, enflé aux tempes ; que le costume de Béatrix de Rochefide est, très exactement, celui de Jenny Colon, avec ses fraises godronnées, ses manches à crevés, sa grande robe aux plis « soutenus et puissants », que Mme du Guénic a la même chevelure que Jenny Colon encore, cette chevelure scintillante, semblable à des « filigranes d'or bruni», le même sourcil « pâle et velouté d'une extrême douceur ». Les balzaciens répugnent à admettre que ce soient là de vrais plagiats. Ils aiment mieux penser que le grand homme avait vivement admiré les descriptions de Gautier et qu'il en venait à écrire sans le vouloir « à la manière » de ce merveilleux styliste. Mais à voir ces ressemblances, précises, littérales, et qui se prolongent à travers des paragraphes entiers, comment ne pas voir que Balzac avait, en ces moments-là, les pages de Gautier sur sa table de travail ?

On pourrait penser d'abord que ces imitations, puisqu'il convient de leur donner leur véritable nom, apparaissent seulement dans un domaine spécial, celui de la beauté et de l'élégance féminines ; que Balzac s'y sent un peu mal à l'aise, et que, pour cette raison, il préfère, sans le dire, laisser la parole à son ami Gautier, le maître du portrait, l'artiste qui sait le mieux évoquer un visage de femme, l'harmonie d'une démarche, la perfection d'un beau corps. Mais voici qu'au cours de notre enquête, d'autres cas apparaissent où Balzac s'est, de la même façon, tenu tout près de telle ou telle page d'Henry Monnier, ou de Vidocq. Et cette fois il ne s'agit pas de quelque beauté célèbre, d'une Georges, d'une Falcon, d'une Jenny Colon, mais d'affreux forçats, ou de quelque secrétaire général de ministère.

Prenons le portrait de Fil-de-Soie, dans *La dernière Incarnation de Vautrin*, et dès la première phrase, le procédé éclate. « Ce bandit, écrit Balzac, était un gaillard de cinq pieds quatre pouces, dont tous les muscles produisaient des saillies singulières. » Ne nous demandons pas si Balzac est ici plutôt observateur, ou plutôt visionnaire. Il n'est ni l'un, ni l'autre, et se borne à répéter un portrait que Vidocq avait dessiné dans ses *Mémoires*, le portrait de Saint-Germain. « Ce bandit, disait Vidocq, était un homme de cinq pieds huit pouces, dont les muscles étaient vigoureusement tracés. » Il est infiniment curieux d'ailleurs, et fort instructif, d'observer le travail de style auquel se livre le romancier. Vidocq continuait : « Il avait une tête énorme, de petits yeux, un peu couverts, comme ceux des oiseaux de nuit. » Et parce que Balzac n'ignore pas que la beauté d'une phrase est d'abord dans la force expressive de son verbe, il corrige : « Il faisait flamboyer, écrit-il, sous une tête énorme de petits yeux... » Mêmes emprunts, même refonte, une page plus loin, dans le portrait du Biffon, qui est exactement celui de Boudin dans les *Mémoires de* Vidocq. Celui de

Théodore Calvi emprunte ses traits à une autre page de Vidocq, celle qui évoquait deux figures de bandits, Raoul et Court, les sourcils aigus du premier, les contractions de muscles de l'autre.

Mais l'exemple le plus curieux que nous pourrions donner de cette méthode, c'est probablement celui de Des Lupeaulx, le secrétaire général du ministère des Finances à l'époque de Villèle. Il est, dans le détail, inspiré de M. de Saint-Maur, chef de division dans les *Scènes de la Vie bureaucratique* d'Henry Monnier. S'il porte « une Titus poudrée », c'est à l'imitation de M. de Saint-Maur. S'il est « égoïste et vain », c'est que M. de Saint-Maur est « égoïste et vaniteux ». Il « dîne toute l'année en ville » parce que ce personnage d'Henry Monnier, « entre cinq ou six invitations journalières, avait à choisir la maison où se trouvait le meilleur dîner ».

*
* *

Balzac lisait donc, et lorsqu'il écrivait un roman, il ne se croyait pas obligé d'oublier ses lectures. Mais il savait aussi la chronique de son temps, il en recueillait avec soin les anecdotes, et, sans grand scrupule, il lui arrivait de les mettre dans ses romans. Il poussait, en cette matière, l'indiscrétion jusqu'au scandale. Il en a donné une preuve qui atteint l'extravagance, lorsqu'il a mis dans deux de ses romans le suicide de Duranton, cet homme du monde qui avait été l'amant de Mme de Girardin, s'était ruiné et finalement se brûla la cervelle après avoir, par une lettre à sa maîtresse, annoncé sa résolution d'en finir. Arsène Houssaye, Albéric Second, Eugène de Mirecourt et l'auteur du *Balzac mis à nu* ont raconté cette histoire. Il est vrai que dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes* le suicide de Lucien, la course folle de Mme de Sérisy, son désespoir à la vue du cadavre, s'insèrent dans une situation qui pouvait détourner l'attention des lecteurs. Mais ce que nous savons de l'affaire, par Mirecourt surtout, semble démontrer que, l'issue tragique mise à part, *Une Fille d'Eve* offre le récit exact d'un scandale dont la société parisienne n'avait pas perdu le souvenir.

Dans l'immense réserve que lui fournit sa mémoire, Balzac puise, au fur et à mesure de ses besoins, un mot, un geste, une scène, un visage. Va-t-il raconter les débuts d'un jeune critique dramatique? Il se souvient de l'article par où Jules Janin se rendit, d'un seul coup, célèbre, le compte rendu du *Nègre* d'Ozanneaux. Avec une verve admirable, il écrit un *à la manière de* Jules Janin, digne des *Pastiches* où Proust allait, soixante ans plus tard, exceller. Veut-il rapporter une visite du jeune Lucien chez l'éditeur à la mode? Ce Dauriat, qui ressemble si exactement au libraire Ladvocat, parle en regardant ses ongles « et sa main qu'il avait belle ». Et ce trait, qui semble lancé un peu au hasard, prend un sens singulier lorsqu'on sait qu'au dire

d'Alphonse Karr, les doigts de Ladvocat « pliaient sous une rivière de diamants », et qu'une pâte blanche « dont le secret a été perdu » relevait la blancheur de neige de ses ongles.

Les mots mêmes que prononcent les personnages de Balzac, il ne les a pas inventés. Quelque souvenir de lecture les lui fournit au besoin, ou plus souvent un propos colporté dans les salons ou les salles de rédaction. Écoutons Blondet. Il cite un des amants de l'actrice Laguerre, « nommé le premier commis de la Guerre à cause de sa liaison avec elle ». Ne mettons pas à l'actif, ou plus justement au passif de Balzac, cette médiocre plaisanterie. Elle est dans l'*Arnoldiana*, un recueil des mots de Sophie Arnould, qui avait paru en 1813. De même, dans *Un grand Homme de Province à Paris*, Dauriat s'indigne qu'on ose mener chez lui un faiseur de vers. « Les vers ruineront la librairie ! », s'écrie-t-il. C'est à peu près littéralement le propos que Victor Bohain tint à Alphonse Karr quand celui-ci se présenta aux bureaux du *Figaro*. « Surtout, pas de vers ! Quand j'ai acheté le *Figaro* à Saint-Alme, les vers s'y étaient mis, et ça avait vingt-huit abonnés ! » En quoi d'ailleurs Balzac ne fait rien que l'auteur d'*A la Recherche du Temps perdu* n'ait fait après lui. Nous savons aujourd'hui que les mots de la duchesse de Guermantes, il les devait à Mme Straus, à la comtesse Jean de Montebello, à Mme de Chevigné, au spirituel Arthur Baignères.

Il arrivait même à Balzac d'aller chercher dans de vieux souvenirs une figure qu'il avait remarquée. M. Pierre Castex, dans la si précieuse et importante édition qu'il a donnée de *la Vieille Fille*, nous a appris à quel point l'écrivain, pour faire le portrait du chevalier de Valois, s'est borné à consulter sa mémoire. Balzac ne prend même pas la peine d'imaginer un nom. Car le chevalier de Valois n'est pas un personnage inventé. Le romancier l'avait rencontré à Fougères en 1828. Il s'était lié d'amitié avec lui, et les deux hommes avaient eu de longues conversations où s'affrontaient les convictions légitimistes du vieillard et le jeune libéralisme de son nouvel ami. Le véritable chevalier de Valois était, dit-on, un petit homme maigre et sec, il avait une figure parcheminée et un nez en bec d'oiseau. Il n'est pas un seul de ces traits qui ne se retrouve dans le roman. L'autre chevalier de Valois, celui qui prétend à la main de Mlle Cormon, a « un corps grêle », son visage est marqué de « rides élégantes », il est affligé d'un « nez prodigieux ». Et si l'on se laissait entraîner à rêver, que n'imaginerait-on pas ? Car en 1828, le vrai chevalier de Valois épousait en justes noces Mlle Henriette-Reine de France. Il avait alors soixante-quatre ans.

En face du chevalier de Valois, Balzac dresse la figure d'un ancien fournisseur aux armées, un affairiste comme en font naître les périodes de troubles et de guerres, du Bousquier. Et cette fois il adopte une autre manière. Il invente un nom, ou, si l'on préfère, il choisit arbitrairement un nom, mais c'est pour le mettre sur un personnage qu'il n'a pas besoin d'imaginer, sur un homme qui fut fameux en son temps

et dont il a lu les *Mémoires*. Son du Bousquier est fait d'après Ouvrard. S'il nous le représente comme l'un des familiers de Barras jadis, au mieux avec Fouché, très bien avec Bernadotte, c'est parce qu'en écrivant *la Vieille Fille*, il a l'esprit tout plein de ce qu'il a lu ou qu'il a entendu raconter sur Ouvrard.

Il y a mieux. Telle phrase du roman n'a de sens que si du Bousquier est dessiné d'après Ouvrard. « M. de Fermon, écrit Balzac, laissa du Bousquier sans un sou ». Qui donc aurait été capable, parmi les lecteurs du roman, de deviner le sens de ces quelques mots, à moins d'être très précisément informé de la vie d'Ouvrard ? En 1806, en effet, Napoléon forma une commission chargée d'évaluer la somme dont une société plus ou moins fictive, derrière laquelle se dissimulait Ouvrard, pouvait être redevable au Trésor. Elle comptait parmi ses membres un conseiller d'Etat, futur directeur du Budget. Il s'appelait Defermon. La commission qu'il animait s'arrêta au chiffre fantastique de 171 800 000 francs, et sur les ordres de l'empereur elle poursuivit à boulets rouges le banquier trop ingénieux.

Tous ces petits « faits vrais », comme aurait dit Stendhal, nous donnent une juste idée de la façon dont Balzac construisait ses romans, et de cette confusion constante que volontairement il entretenait entre le réel et l'imaginaire, entre les données que lui fournissait sa mémoire, et le monde romanesque qu'il avait entrepris de créer. Car il créait vraiment, et c'était un univers nouveau que son génie faisait surgir à nos yeux. Mais il le créait à partir d'une matière riche, colorée, vivante, où se mêlaient les souvenirs vécus, les anecdotes recueillies, les traits remarqués au cours de vastes lectures.

*
* *

Il n'existe donc pas de *clef* des personnages de la *Comédie humaine*. Balzac, il est vrai, semble, pour un tout petit nombre de cas, nous autoriser à mettre un nom, et un seul, sur tel ou tel de ses héros. Il ne cache pas que Bixiou a été fait d'après Henry Monnier, et dans une lettre à Mme Hanska il déclare qu'il a *portraité* Gustave Planche dans Claude Vignon, George Sand dans Camille Maupin, du consentement de l'un et de l'autre. Mais ne nous laissons pas tromper par ces fausses confidences. Ces formules simplifient à l'excès une réalité plus complexe ? Le cas de Bixiou, celui de Claude Vignon vont nous en donner la preuve.

Que Bixiou soit, par quantité de détails, dessiné d'après Henry Monnier, nul moyen d'en douter. Mêmes manières distinguées, même souci d'élégance, et d'une élégance qui s'applique à ne pas attirer l'attention. Même carrière : Bixiou, comme Henry Monnier, a essayé de la peinture et fréquenté les ateliers. Même verve de la conversation, mêmes dons d'imitation, même fond de mélancolie.

Mais Bixiou présente un trait qui le distingue d'Henry Monnier, et ce trait va en s'accentuant avec le temps. Il est méchant. Ses plaisanteries sont de plus en plus amères. Dans les derniers romans où il figure encore, il n'est plus qu'un railleur déplaisant, et qui se venge d'une carrière ratée. Les critiques ont noté depuis longtemps, et pour s'en étonner, ce caractère du personnage. Il s'explique sans peine. C'est que Balzac, quand il met en scène Bixiou, pense de moins en moins à Henry Monnier, et de plus en plus à Laurent-Jan. Or, nous apprend la notice qui a été écrite sur celui-ci, Laurent-Jan « appartenait à ce genre que nous qualifions de rosse. Il n'épargnait, paraît-il, personne, chacun avait son tour. Aussi la plupart de ceux qui l'ont connu s'accordaient-ils à dire qu'il était quinteux et hargneux ». Il y a donc eu, pour un même personnage deux modèles successifs. Le passage de l'un à l'autre s'explique d'ailleurs sans peine. Laurent-Jan, comme Henry Monnier, était un diseur de bons mots, comme lui, il était dessinateur en même temps qu'homme de lettres. Il n'était qu'une sorte d'Henry Monnier, de talent inférieur et de caractère plus âcre. La contamination des deux modèles allait de soi. Nous allons en constater une autre, moins facile.

L'excellent ouvrage de M. Maurice Regard sur Gustave Planche ne nous laisse rien ignorer des rapports entre l'illustre critique de la *Revue des Deux-Mondes* et le Claude Vignon d'*Illusions perdues* et de *Béatrix*. Balzac pousse la ressemblance jusqu'à l'extrême détail. Si Claude Vignon, critique élégant, se sert, dans la conversation, de formules grossières et brutales, tirées de la physiologie, c'est que les propos familiers de Planche, au dire de ceux qui l'ont connu, sentaient fort la pharmacie paternelle. La beauté « raphaélesque » de Vignon à vingt ans, la ruine précoce de ses traits, le menton qui s'empâte, le teint plombé, c'est le portrait trop exact de Gustave Planche, et l'histoire de sa déchéance. L'étude morale de l'homme est d'une vérité aussi parfaite que sa description physique.

Mais lorsque nous retrouvons Claude Vignon dans *Les Comédiens sans le savoir*, en 1845, quel changement ! Il gagne maintenant 16 000 francs par an, il arbore avec fatuité la croix de la Légion d'honneur. Puis, dans la *Cousine Bette*, il rêve d'entrer au Conseil d'État. La *Femme auteur* marque le sommet de sa carrière. Il est maître des requêtes, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Ce serait trop peu de dire que ce nouveau Claude Vignon n'emprunte plus grand'chose à Gustave Planche. Avouons qu'il ne peut même plus s'accorder au premier Claude Vignon, à celui de *Béatrix* et d'*Illusions perdues*. Comment croire que l'homme de lettres sans volonté, sans ligne de conduite fermement tracée, livré à la boisson et à certaines débauches mystérieuses, soit devenu ce personnage officiel, décoré et confortablement prébendé ? L'incohérence est certaine,

elle est évidente, et l'art de Balzac ne réussit pas à la masquer.

Elle s'explique sans aucun doute par une raison très simple, et que M. Maurice Regard a bien vue. Balzac ne pense plus à Gustave Planche. Il met maintenant sous le nom de Claude Vignon un visage nouveau, le visage d'un de ces professeurs qui furent parmi les soutiens et les profiteurs de la monarchie de Juillet. Faut-il parler de Lherminier, comme le propose M. Regard? Ne faut-il pas penser plutôt à Désiré Nisard? Le premier de ces hommes était professeur au Collège de France, chevalier de la Légion d'honneur, maître des requêtes au Conseil d'État. Nisard, de son côté, avait reçu la digne récompense de ses diatribes contre le romantisme. Il était maître des requêtes, lui aussi ; professeur au Collège de France, lui aussi. Il était au surplus directeur au ministère de l'Instruction publique, il était député. Admirable désinvolture de Balzac ! Sous un même nom, il a mis deux hommes, deux types d'homme différents : le critique de la *Revue des Deux-Mondes*, esprit dogmatique, caractère faible, mais pauvre et pur, et le professeur qui s'est mis au service de la royauté bourgeoise. Il nous a demandé d'accepter, les yeux fermés, cette confusion. Il a failli nous l'imposer.

Or il se trouve que le cas de Claude Vignon n'est pas unique. Négligeons celui d'Esther, dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Nous savons peu de chose sur sa genèse. On devine qu'au début Balzac se l'est représentée sans avoir sur elle d'idée bien nette. Il ne la « voit » pas. Le monde des grisettes lui est en réalité peu familier. Or Esther est alors une simple grisette, et qui sort à peine de la classe des plus misérables prostituées. Elle est ignorante, elle est naïve et toute d'instinct. Mais à mesure que le roman se développe, le personnage d'Esther se transforme. Non pas, comme une certaine critique pourrait le croire, par un développement intérieur et logique. Mais par une sorte de rupture dans la pensée du romancier. Il oublie la première Esther. Il ne sait même plus qu'elle était blonde. Il lui donne maintenant l'admirable chevelure noire des *péris* orientales. Et ce qui est plus grave, cette fille dont il nous avait dit la simplicité naïve et ignorante, il en fait une femme célèbre par son esprit. Elle éblouit et amuse les millionnaires, les gens de lettres les plus exigeants, les gens du monde les plus blasés, et ses « mots » font le tour de Paris.

N'essayons pas d'expliquer cette métamorphose par les lois d'une psychologie profondément pensée. Lorsque plus tard Marcel Proust fera éclater, dans le développement de ses personnages, des modifications inattendues, il le fera pour illustrer une des lois fondamentales de l'esprit, l'hétérogénéité essentielle du *moi*, la présence en nous de forces obscures, venues du fond des âges par les voies de l'hérédité, et qui dorment en nous jusqu'au moment où, leur heure étant venue, elles apparaissent au grand jour, et nous constituent un *moi* nouveau, irréductible au *moi* ancien qui les avait longtemps étouffées. Qu'on

se souvienne de Robert de Saint-Loup, adorateur passionné de la femme, et qui, parvenu à un certain âge, révèle, contre toute attente, mais en vertu de mécanismes nécessaires, ce que le XVIIe siècle appelait « d'autres goûts ».

Rien de semblable dans la métamorphose d'Esther. Bien plus simplement, Balzac a maintenant dans l'esprit quelqu'une de ces grandes courtisanes dont Paris s'entretient alors, d'une Esther Guimont ou d'une Désirée Rondeau. On songe, en le lisant, à ces lignes que Roger de Beauvoir écrivait sur la seconde de ces deux femmes : « Il n'y eut jamais de plus amusante créature, et elle appartenait, comme la Guimont et quelques autres, assez rares pour qu'on les puisse compter, à la véritable école de l'esprit. » Qui sait même, qui sait si Balzac ne se souvenait pas, en écrivant les seconde et troisième parties de *Splendeurs et Misères*, d'une anecdote de la chronique parisienne touchant Désirée Rondeau ? Et n'est-il pas curieux que Banville ait écrit, à propos de cette fille, qu'elle préférait la misère du poète au sac d'écus d'un Mondor importun ? Dans la vie de la spirituelle, de l'éblouissante Désirée, il y avait eu un Lucien de Rubempré. Il y avait eu un Nucingen.

Une fois notre attention attirée sur ces modifications profondes que subissent certains personnages de la *Comédie humaine*, et l'explication très simple une fois trouvée, nous nous apercevons que bien des obscurités s'éclairent, dont il eût été d'abord difficile de rendre compte. Voyons l'histoire de Joseph Bridau. En ce peintre génial, il est de tradition de reconnaître Eugène Delacroix. Mais dans la seconde partie d'*Illusions perdues*, c'est-à-dire dans un roman écrit en 1839, pas un trait précis ne rappelle le grand peintre romantique. Il ressemblerait plutôt à deux personnages de la *Comédie humaine*, à Sommervieux et à Schinner, deux artistes dont Balzac avait esquissé les traits dans des romans antérieurs. Il est seulement plus passionné qu'eux, plus obsédé encore par la recherche d'une perfection impossible. Ils étaient doués tous deux d'une riche sensibilité. Il a, lui, une nature « trop impressionnable ». Il connaît tous les malheurs et toutes les félicités des organisations nerveuses, « chez lesquelles la perfection tourne en maladie ». Ils étaient facilement amoureux. L'amour « tue » Joseph Bridau. Il ne ravage pas seulement son cœur, mais son cerveau. Il dérange sa vie. Par la faute de ces passions mal maîtrisées, son œuvre ne correspond pas pleinement à son talent, et l'on y remarque d'étranges inégalités. Balzac mettait-il alors un visage connu sous le masque de Bridau ? Nous ne le savons pas. Mais à coup sûr, il ne peut s'agir de Delacroix.

Puis Joseph Bridau reparaît dans *Pierre Grassou*. Il fait dans l'atelier de ce peintre médiocre une entrée tumultueuse. « Il était à la tempête ; il avait les cheveux au vent ; il montra sa grande figure ravagée, jeta partout les éclairs de son regard, tourna autour de l'atelier. » Il

critique la toile de Grassou, la retouche en quelques coups de pinceau, et disparaît avec la même précipitation qu'il est entré.

Avec plus d'évidence encore que pour *Illusions perdues*, il est clair que ce Joseph Bridau ne peut pas être Delacroix. Mais cette fois un nom se propose à nous. Lisons en effet cette curieuse lettre d'Horace Vernet : « La rage de la peinture commence à me faire sentir son despotisme. Je suis allé voir chez S*** quelqu'un de ses tableaux. J'ai voulu lui donner des conseils ; sa palette était là : je n'ai pas pu y tenir, je m'en suis emparé, et j'ai barbouillé avec un bonheur que je ne puis te rendre. Tiens, je ne veux plus y penser, car au lieu d'écrire, je ferais un dessin. »

Comprenons bien que Balzac ne peut avoir eu connaissance de cette scène et s'en être inspiré lorsqu'il écrivait son roman. La lettre de Vernet date de 1842. Elle est donc légèrement postérieure à *Pierre Grassou*. Mais il est tout à fait naturel de penser que ce n'est pas l'unique fois que le peintre a obéi à cette impulsion et s'est jeté, pour ainsi dire, sur le tableau ébauché par un ami pour le corriger et y ajouter quelque touche neuve. Cette fougue, ce besoin de peindre, c'était, nous dit Victor Fournel en citant cette lettre, « un trait essentiel » de la nature de Vernet.

Revenons maintenant au Bridau d'*Illusions perdues*, et certains traits dont la signification nous avait échappé, nous nous apercevons qu'ils prennent un plus fort relief si nous admettons que Bridau est dessiné d'après Vernet. Même vie agitée par des flambées de passion, violentes et brèves. Même inégalité de l'œuvre. Et ceci enfin, qui devient d'une très curieuse et suggestive précision. Joseph Bridau, écrivait Balzac, « a le dessin de Rome et la couleur de Venise ». C'est là, très exactement, ce que Jal écrivait de Vernet dans un de ses *Salons* : « Il est entré dans les voies de la grande peinture : il a voulu faire de la couleur vénitienne et du style large. »

Mais voici qu'en 1842, Balzac publie *Les deux Frères*, qui deviendront plus tard *La Rabouilleuse*. Et cette fois l'image de Delacroix s'impose à nous. Même « capacité extraordinaire » de la tête, même étendue du front, même visage tourmenté, même chevelure abondante et désordonnée. Même silhouette enfin. Joseph Bridau est petit et maigre comme Delacroix. Les traits de son caractère sont, comme ceux de Delacroix, « la douceur des âmes nobles », le goût de la paix qui permet le travail, une passion exclusive de l'art.

Balzac, il est vrai, ne s'interdit pas d'attribuer à Bridau telle œuvre qui n'appartient pas à Delacroix. Il cite « ce magnifique tableau d'une jeune courtisane amenée par une vieille femme chez un sénateur vénitien », et cette toile était l'œuvre de Sigalon, un peintre que Balzac avait fort admiré dans sa jeunesse. En revanche, le romancier se permet de mettre dans *Les deux Frères* une situation qui rappelle un peu trop, qui rappelait certainement aux gens informés, l'existence d'Henri-

Charles, le frère d'Eugène Delacroix. Comme Philippe Bridau, indigne frère de Joseph, Henri-Charles avait fait une brillante carrière dans les armées impériales. Waterloo avait fait de lui un demi-solde. Dieu nous garde sans doute de prétendre que dans sa retraite il ait mené la même vie dissolue que Philippe Bridau. Mais enfin sa conduite donnait au moins quelques soucis à Eugène son frère. Une lettre de celui-ci, dans le volume récemment publié par M. Alfred Dupont, parle sans ambiguïté des détestables fréquentations de l'officier en retraite.

Joseph Bridau dans *La Rabouilleuse* donne à Balzac l'occasion de dire son admiration pour le grand peintre romantique, pour l'artiste qui ose rester solitaire, qui voit sans terreur se liguer contre lui « les classiques, l'Institut et les critiques ». Mais *la Comédie humaine* offre encore d'autres figures de peintres, et pour plusieurs d'entre eux nous pouvons avec une suffisante sûreté retrouver les méthodes de Balzac. Observons de près le personnage de Sommervieux, dans *La Maison du Chat qui pelote*, « Disciple de Girodet », nous dit Balzac quand il veut le définir. Mais ne serait-il pas, plus simplement, dessiné d'après Girodet même? Il est noble comme lui, il a eu comme lui le prix de Rome, il a fait comme lui un long séjour en Italie. Telle anecdote que nous lisons dans le roman se retrouve dans la vie de Girodet. Lorsque la duchesse de Carigliano se sépare avec mépris du portrait que Sommervieux a fait d'elle, le peintre a ce cri furieux : « Je la peindrai ! oui, je la représenterai sous les traits de Messaline sortant à la nuit du palais de Claude. » Or Girodet avait fait, en 1799, le portrait de Mlle Lange. Cette beauté fameuse ne fut pas satisfaite de l'œuvre, et refusa le tableau. Girodet s'en vengea, comme Sommervieux annonce qu'il va le faire. Il envoya au Salon le portrait de Mlle Lange en Danaé lapidée à coups de pièces d'or.

Dans la suite de la *Comédie humaine*, Balzac n'est pas revenu à Sommervieux. Il n'y ajoute aucun trait nouveau. Mais, chose curieuse, Henri de Sommervieux devient en 1842, dans la nouvelle édition de *la Maison du Chat qui pelote*, Théodore de Sommervieux. Faut-il croire à un caprice de Balzac? L'explication n'est pas vraisemblable. Mais il se trouve que le baron de Sommervieux apparaissait dans le roman comme un peintre de marines. Or, en 1842, le peintre de marines le plus en vogue était le baron Théodore Gudin. Que fallait-il davantage à Balzac pour qu'Henri de Sommervieux se vît baptisé, sur le tard, du prénom de Théodore? Il faut croire, au surplus, que ce procédé ne déplaisait pas au romancier, puisqu'il y a eu recours une autre fois encore. Son peintre Schinner s'appelle Jules en 1832. En 1839 il devient Hippolyte Schinner pour rappeler Hippolyte Flandrin. Pour cette raison très simple qu'après coup, et sept ans après avoir créé son personnage, Balzac s'est aperçu que son Schinner offrait quelques ressemblances avec Flandrin, ce peintre dont la jeunesse

avait été pauvre, et qui montrait, comme Schinner, de précieuses qualités de cœur, sincérité, tendresse, naïveté.

En 1845, un nouveau peintre fait son apparition dans la *Comédie humaine*, le Dubourdieu des *Comédiens sans le savoir*. Mais pourquoi ne pas lui donner sans plus tarder son vrai nom? Car les trois pages que Balzac lui consacre sont d'une exceptionnelle clarté, et les lecteurs devaient reconnaître le modèle. Balzac veut nous dire ce qu'il pense de Chenavard et de sa « peinture philosophique ». Curieuse rencontre en vérité. Baudelaire, bientôt après, a fait du peintre lyonnais une critique, modérée dans les termes, mais terrible par la condamnation sans appel à quoi elle aboutissait. Nous découvrons que Balzac l'avait devancé, qu'il avait fait déjà à la « peinture philosophique » les mêmes objections, et sans apporter à sa sévérité la modération de forme que Baudelaire a du moins gardée.

Le portrait même de Dubourdieu rappelle clairement Chenavard. « Petit homme à teint pâle, à l'œil bleu mélancolique », écrit Balzac. Au dire des contemporains, Chenavard était « élégant et poétique, presque langoureux et bellâtre », avec un teint « un peu blafard qui révèle la paresse du sang ». Ecoutons aussi un discours de Dubourdieu. Il vient de terminer la figure allégorique de l'Harmonie. Il a mis deux ans à la faire, mais son temps ne fut pas perdu. « Au premier coup d'œil qu'on y jette, on devine la destinée du Globe. » Si l'Harmonie tient un bâton pastoral à la main, c'est que le bâton pastoral est « le symbole de l'agrandissement des races utiles à l'homme ». Ses pieds reposent sur deux mains jointes qui embrassent le globe, en signe de la fraternité des races humaines. Et ce discours s'achève sur ce trait impayable : « J'ai d'ailleurs mis près d'elle un énorme chou frisé, qui selon notre maître (*c'est-à-dire* Fourier), est l'image de la concorde. » Cette fois, nous avons compris. Dubourdieu n'est pas simplement le portrait de Chenavard. Nous dirions plus exactement qu'il est le portrait-charge du peintre lyonnais. Et Balzac s'amuse.

Si de la société des peintres, nous passons à celle des comédiennes, nous observons la même méthode, la création d'un monde imaginaire à partir du monde réel, mais aussi la volonté de laisser subsister dans l'un toutes sortes de rappels de l'autre, un épisode, une figure, un nom.

Les lecteurs de Balzac n'ont pas oublié, dans *Une Fausse Maîtresse*, le personnage de Malaga. On sait depuis longtemps que ce nom avait été porté par une danseuse de corde, célèbre sous l'Empire et dans les premières années de la Restauration. La salle où elle donnait ses représentations portait le nom de *Théâtre de la Jeune Malaga*, sur le boulevard du Temple. Balzac se souvenait-il de l'avoir vue? Nous ne savons. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne se borne pas à lui emprunter son nom. Plaçons côte-à-côte *La Fausse Maîtresse* et le *Complément à la Troupe de Nicolet*, que Balzac, naturellement, n'a pu connaître, mais

dont le témoignage s'accorde curieusement avec le sien. Balzac loue la beauté de la chevelure noire, la santé vraiment insolente de l'artiste. Le *Complément* confirme que Malaga était une « brune prononcée », avec de beaux yeux noirs ; il observe qu'à seize ans déjà elle était un peu forte de taille. Balzac écrit : « Ses dents sont trente-deux perles d'un orient délicieux. » Et le *Complément* : « Elle avait des dents d'ivoire admirablement rangées. » Dirons-nous que tous ces traits sont d'une trop grande banalité pour être vraiment significatifs ? Est-il pourtant si banal qu'une danseuse de corde soit mélancolique ! Balzac écrit : « Je l'ai aperçue muette, silencieuse et j'ai cru deviner des pensées de mélancolie chez elle. » Et le *Complément* : « Elle avait une sorte de dignité... à laquelle on pouvait même reprocher d'être trop sérieuse et presque triste. »

Le cas de Mlle Malaga n'est pas unique. Celui de Florentine, dans *La Rabouilleuse* et *Un Début dans la Vie*, se révèle tout semblable. Car il existait une artiste de ce nom, et qui dansait à la Porte-Saint-Martin en qualité de premier sujet. Comme il avait fait pour Malaga, Balzac ne craint pas de pousser très loin les ressemblances. La carrière et les traits principaux de la physionomie de son personnage sont empruntés, sans correction importante, à la véritable Florentine. Lisons la *Grande Biographie dramatique*, parue en 1825. Mlle Florentine, née Dufour, vit, modeste et tranquille, avec sa mère. Elle a été élève de la fameuse école de Coulon. Elle a fait ses premiers débuts à la Porte-Saint-Martin, au mois de mars 1820, à peine âgée de dix-sept ans. On s'attend, à l'époque de la *Grande Biographie*, qu'elle soit un jour prochain appelée à l'Opéra. Et reportons-nous maintenant à *Un Début dans la Vie*. Agathe-Florentine Cabirolle vit avec sa mère dans une modeste aisance. Elle a suivi, comme l'autre, les cours de Coulon. Elle a dansé son premier ballet vers 1820, quand elle ne comptait encore que seize printemps. On attend pour elle la consécration prochaine d'un engagement à l'Opéra. Elle y entrera en 1823. Après quoi il serait imprudent de soutenir que Balzac a donné à sa Florentine le caractère moral de l'artiste du même nom. Pourquoi serait-il prisonnier d'une exactitude historique qui ne lui importe en aucune manière ? Mais il a demandé aux détails de cette carrière d'artiste les éléments concrets sur lesquels il a construit son personnage.

Qui croira que Balzac n'ait pas prévu que cette pénétration du réel et de l'imaginaire serait sentie par ses lecteurs ? Qui croira qu'en mettant sur une figure de bandit devenu mouchard le nom de Bibi-Lupin, il n'ait pas voulu nous faire penser à l'estimable Coco-Latour, le rival de Vidocq ? Qu'en appelant une actrice Jenny Vertpré, il n'ait pas eu l'intention précise de rappeler une comédienne que ses contemporains avaient beaucoup admirée, la belle Fanny Beaupré ? Nous avons vu qu'en racontant le suicide de Lucien, et plus encore la tentative avortée de Nathan, Balzac avait livré à la curiosité publique le récit à peine

arrangé d'une mort récente et tragique. Mais il avait fait mieux, ou pis. Il avait eu soin de faire apparaître auprès de Nathan, deux femmes éplorées, deux sœurs, l'une blonde, l'autre brune, et l'on se demande par quel miracle les contemporains auraient pu ne pas reconnaître, aux côtés de Mme de Girardin, sa sœur Mme O'Donnell. Le même miracle sans doute qui les aurait empêchés de s'apercevoir que cette Félicité des Touches qui « va du poète au musicien » rappelle d'un peu trop près George Sand, maîtresse de Chopin après l'avoir été de Musset. Mais Balzac s'amusait de ces allusions, et lorsqu'on les lui reprochait, il avait une défense toute prête : « Les gens que je mets dans mes romans, disait-il, ne s'y reconnaissent jamais. »

*
* *

Est-il besoin de dire qu'en faisant apparaître, dans les romans de Balzac, la présence d'une foule de traits empruntés à la réalité la plus quotidienne et la plus immédiate, en montrant qu'il y avait là, de la part du romancier, un procédé très conscient et volontaire, on ne prétend nullement avoir atteint l'essentiel de sa démarche ? Ce n'en est là au contraire que l'aspect le plus apparent et par conséquent le plus superficiel. Mais il fallait le faire. Il le fallait parce qu'un génie comme Balzac, si puissamment enfoncé dans le sensible, si profondément possédé par cette « extase de la vie » dont parle Baudelaire, s'élève par degrés de l'univers des apparences à la « région des Causes », et qu'à négliger une des étapes de l'itinéraire qu'il parcourt, on se condamne à ne plus comprendre exactement son œuvre, à en méconnaître le sens, à en modifier et donc à en gâter l'équilibre. Il est beau de voir notre critique métaphysicienne n'avouer plus, dans l'œuvre entière de Balzac, que les exaltations swedenborgiennes de *Séraphita*. C'est en partant de son expérience la plus concrète, de ce qu'il avait éprouvé en lui-même, de ce qu'il avait vu, de ce que lui avaient appris ses lectures, que Balzac s'est élevé à des vues générales sur la société, sur l'homme, sur l'univers et ses lois. Balzac au travail n'est pas un mystique qui se penche sur soi-même, il n'est pas un philosophe qui s'applique à réduire le réel à quelque axiome éternel suspendu dans le vide. Il est le poète qui a su voir le monde, qui a surpris les secrets merveilleux de la vie, et qui nous les restitue, plus colorés, plus intenses encore et plus réels, par l'acte créateur de son génie.

ANTOINE ADAM

IMAGES DU KENYA

par Agnès Chabrier

PAR le hublot du Superconstellation, en vol vers La Réunion et Maurice, j'avais pu, quelques semaines auparavant, admirer le volcan éteint du Kilimandjaro, trône de blancheur au-dessus des nuages. Au retour, une nuit sans lune nous cache la partie du Kenya que nous survolons. A Maurice, à Madagascar, de nombreux Indiens ont pris place à bord. La plupart d'entre eux, chargés de baluchons et d'enfants, quittent l'avion à Nairobi. En pénétrant dans les bâtiments de l'aéroport — l'un des plus modernes et des plus luxueux d'Afrique — j'affronte d'autres Indiens sous le strict uniforme britannique des douaniers et employés de l'immigration.

Le Kenya vivoterait des produits de son agriculture et de son élevage si l'industrie du tourisme ne lui assurait d'importantes ressources. Alertée par la réception du *Norfolk Hotel,* une agence de voyages a dépêché à ma rencontre, malgré l'heure tardive, une Aronde conduite par un chauffeur italien. C'est un homme aux yeux clairs, calme, et qui semble revenu de tout. Il parle français.

Dix milles séparent l'aéroport du centre de Nairobi.

— Sur cette route, dit mon compagnon, on est souvent arrêté par des troupeaux de zèbres, de kongonis, d'impalas ou même de girafes.

— Et d'éléphants, de rhinocéros ?

— Pour rencontrer ces bêtes-là, il faut aller plus loin, à Amboseli, à Nyeri, par exemple.

Aux portes mêmes de la capitale s'étend une réserve assez importante. Les lions s'y laissent photographier avec une coquetterie blasée et les

tribus de babouins sautent sur le capot des voitures et entendent goûter en compagnie des humains aux joies de la civilisation.

On m'apprendra bien autre chose : que les aviateurs, au moment de l'atterrissage, doivent se méfier des bêtes sauvages qui occupent les pistes ; les babouins envahissent parfois les maisons aux environs de Nairobi et le léopard, friand de chair canine, vient chercher le chien favori jusque dans la demeure de son maître. De la nature elle-même, on ne sent pas l'hostilité. Le travail exemplaire des Britanniques en a souvent eu raison. L'épopée des pionniers qui défrichèrent l'Est Africain ne date que du début de ce siècle. (Faut-il rappeler qu'entre le moment où les Espagnols de Christophe Colomb débarquèrent sur les rivages américains et l'arrivée des premiers Européens dans cette partie de l'Afrique, quatre cents ans s'écoulèrent ?) Depuis 1895, le gouvernement britannique a sous sa tutelle ces vastes territoires que traverse l'équateur et que dominent les neiges éternelles des monts Kenya et Kilimandjaro. Ils appartenaient autrefois au sultan de Zanzibar. Outre quelques aventuriers en quête d'ivoire et une poignée de missionnaires allemands, seules les tribus nomades des Massaïs et les expéditions arabes de trafiquants d'esclaves avaient jusque-là pénétré ce pays vierge. Dans leurs efforts pour mettre fin à l'esclavage, les Anglais construisirent un chemin de fer qui relia dorénavant Mombasa, port de l'océan Indien, à Port-Florence sur le Victoria-Nianza et favorisèrent la colonisation en concédant des domaines de trente à cinquante mille hectares aux hommes assez courageux pour entreprendre leur mise en valeur. Deux générations de « white settlers » menèrent alors un combat acharné contre la pauvreté d'un sol que menacent également la sécheresse et les pluies, contre les sauterelles qui dévastent les récoltes et les tiques génératrices de maladies, contre l'attaque des fauves et la fatigue de l'altitude. Au terme d'une lutte et d'un labeur sans répit, ils transformèrent des terres hostiles en une colonie de peuplement et s'efforcèrent d'associer les indigènes à leur progrès. C'est au Kenya, pourtant, qu'éclata la révolte des Mau-Mau.

NAIROBI.

Nous voici dans Nairobi. Nous nous arrêtons devant le *Norfolk*. Cet hôtel, le plus ancien de la colonie, jouit d'une solide réputation. « L'équivalent en Afrique des vieilles auberges d'Angleterre », dit le prospectus. Devant la façade de style Tudor, l'Italien gare la voiture ; il appelle deux Noirs qui somnolent dans le vestibule. Vêtus d'une longue robe blanche ceinturée de rouge, pieds nus, coiffés d'une chéchia, ils viennent débarquer mes valises.

Je suis réveillée par le chant des oiseaux, le bavardage indolent des boys, les ordres et les sèches réprimandes de la gouvernante ; je sonne

pour qu'on m'apporte le petit déjeuner. Une heure plus tard, je l'attendrai encore.

J'ai eu tort d'arriver ici un vendredi soir. La semaine anglaise y est religieusement respectée. Le samedi après-midi, les magasins sont fermés et les rues vides ; le dimanche, Nairobi paraît plus désert encore. Je vais à la découverte.

D'abord simple point d'eau, ce lieu s'appela ensuite Martin's Camp, du nom de l'aventurier qui s'y installa. Terminée en 1904, la ligne de chemin de fer qui traversait le campement lui apporta une certaine prospérité. L'agglomération reprit son premier nom qui en massaï veut dire « froid ». A deux degrés et demi de l'équateur, Nairobi située à 1 700 mètres d'altitude, jouit cependant d'une température agréable. Aujourd'hui, centre de plus de 200 000 habitants, malgré un Parlement plein d'élégance et quelques artères bien tracées, la ville qui n'a ni charme ni grandeur ne ressemble pas à une capitale. D'imposantes constructions modernes aux allures de gratte-ciel dominent terrains vagues et chaussées défoncées ; derrière les arbres et les fleurs des jardins ou les entassements désordonnés des bazars indiens, la métropole s'étire en de nouveaux quartiers et absorbe la campagne de la périphérie.

Signe des temps ou image de l'avenir ? A la banque où je change contre les shillings locaux des travellers-chèques, pas un employé blanc. Derrière le grillage des caisses et le bois des comptoirs, des Indiens travaillent mais les garçons d'ascenseur, le balayeur nonchalant et le boy qui apporte un plateau chargé de tasses de thé sont africains. De rouges crachats au bétel souillent l'entrée et le seuil de la banque.

Il y a foule sur la terrasse du *Norfolk*. Le samedi, planteurs et fermiers viennent en ville pour assister à un match ou se distraire à quelque réunion mondaine. Les M. — lui, Anglais, elle, Mauricienne — m'y ont donné rendez-vous. Malou M. m'aperçoit et me fait signe. En me glissant entre les parasols, je rejoins leur table. Paul M. appelle le boy.

— Pendant la guerre des Mau-Mau, la direction du *Norfolk* a dû se débarrasser de ses employés kikouyous. Tous les Kikouyous n'étaient pas

des Mau-Mau mais tous les Mau-Mau appartenaient à cette tribu, la plus nombreuse du Kenya.

Les M. habitent les Ngong Hills ; la capitale en pleine expansion a absorbé ce district. L'auteur de *Out of Africa* et de *Seven Gothic Tales*, Isak Dinesen, y exploitait seule une plantation de café de trois mille hectares. Elle était connue de ses voisins sous son nom danois de Karen Blixen ; à cause d'elle et de la propriété qu'en 1931 elle fut obligée de vendre, ce faubourg de Nairobi s'appelle dorénavant « Karen ». Dans *Out of Africa*, elle parle des lions qu'elle rencontrait fréquemment au cours de ses promenades à cheval.

Mes compagnons déjeunent au *Norfolk*. A peine avons-nous franchi le seuil du restaurant que le maître d'hôtel indien — un chrétien portugais de Goa — se précipite vers nous, relayé aussitôt par le maître d'hôtel européen, un Allemand blond et de petite taille.

— Avant la guerre des Mau-Mau, dit Malou M. en français, l'Indien propriétaire d'un hôtel ne s'y montrait pas. Sa clientèle blanche aurait fui.

Vainqueurs — et de quelle impitoyable façon ! — les Anglais ont jeté du lest et accordé plus qu'on ne leur demandait. Au *Norfolk* même, on ne s'étonne pas de dîner auprès d'Indiens ou de Noirs. Nous allons nous servir au buffet. Dans tous les restaurants de l'Afrique orientale anglaise, à l'heure du déjeuner, des plats froids disposés sur une table évoquent les buffets de mariage.

Le café bu — sous la véranda, selon un inébranlable usage — les M. proposent de me conduire au *Muthaiga Club*. Au seuil du *Norfolk*, la chaleur du soleil surprend. Des groupes de Noirs passent le long de l'avenue. Les hommes, à l'élégance tapageuse, s'avancent d'un air nonchalant en donnant le bout des doigts à de jeunes personnes en robes claires et bérets blancs. Des Kikouyous, très noirs, petits de taille, les oreilles longues et découpées, escortent une imposante négresse drapée dans des flots de cotonnade. Nous traversons Nairobi ensoleillée et déserte. Des maisons dont la peinture rose s'écaille bordent les terrains vagues où jouent des enfants indiens.

— 200 000 Indiens me dit M. vivent au Kenya, dont 70 000 à Nairobi. C'est peu, mais cette minorité possède la richesse du pays. Bien rare les Blancs qui ne sont pas leurs débiteurs. Les Indiens sont les maîtres de demain. Les Noirs auront de bonnes raisons de regretter les Britanniques quand les Tom M'Boya, les docteurs Kiano et autres « nationalistes » auront réussi à les chasser d'un pays qu'ils ont créé de rien.

Les mosquées aux coupoles peintes de tons pastels des Ismaéliens et les temples bariolés aux sculptures grossières des Hindous rompent la monotonie des rues lépreuses. Une marchandise de toute provenance s'entasse dans les bazars aux devantures sordides. En dehors de la ville, les bâtiments du *Muthaiga Club* de style « hollandais colonial » sont entourés d'un parc vaste et bien ordonné. Mes compagnons saluent des

groupes joyeux, femmes sans âge au teint brique, hommes en short et chemise à manches courtes, au visage barré de grandes moustaches blondes. Ils arrivent de leurs fermes d'élevage, de leurs plantations de café ou de sisal et se retrouvent entre eux avec satisfaction. Ce club est celui des « white settlers » qui ont fait le Kenya.

AMBOSELI.

Le lendemain à 8 heures, le chauffeur italien, Tony, vient me chercher au volant de l'Aronde. En compagnie d'un journaliste américain, nous partons pour Amboseli. Après avoir laissé derrière nous les chantiers de Nairobi, ses gratte-ciel en construction et ses avenues fleuries de liane-aurore, de bougainvillées et d'hibiscus, nous traversons un vaste plateau desséché. Des deux côtés, les antilopes — gracieux impalas, couleur de feuille morte, exquises Thomson gazelles et Grant gazelles, à peine moins délicates — s'écartent de la route. Aux troupeaux d'antilopes se mêlent zèbres, kongonis et wildebeestes. Des autruches se pavanent. Camouflés par la nature, les animaux sauvages se dissimulent dans l'herbe beige. Sous la lumière blanche qui filtre entre les nuages, je me crois au cœur d'une Afrique encore inviolée.

A l'embranchement d'Athis River, nous franchissons un pont. Ici se termine la bonne route ; non asphaltée, elle se prolonge jusqu'à Mombasa sur la côte.

— Cette route comme beaucoup d'autres a été construite par les prisonniers italiens pendant la dernière guerre, dit Tony.

Bientôt, gazelles et zèbres disparaissent. La brousse étend à l'infini ses arbres aux branches malingres. De la même couleur que la terre, des cases indigènes s'arrondissent en un village. Nous longeons les miradors et les fils de fer barbelés d'un camp de concentration. Accroupie sur le seuil d'un bâtiment en béton, une négresse, tête ceinte d'un mouchoir rouge, allaite son enfant. L'Américain qui veut prendre une photographie fait arrêter la voiture. Tony me parle de la révolte mau-mau.

— Entre 1952 et la fin 1956, 11 503 terroristes ont été tués, 2 585 faits prisonniers au combat, 26 625 arrêtés. Du côté des forces de l'ordre : 167 tués, 1 582 blessés. Ce sont les chiffres officiels.

Le journaliste s'étonne :

— Et combien de civils britanniques tués ?

— Une trentaine. La sauvagerie, la cruauté de ces assassinats les ont rendus particulièrement odieux.

— Mais pourquoi ? A cause de leur misère ? Parce qu'ils réclamaient des terres ? Parce qu'ils considèrent les Blancs commes des maîtres étrangers, des intrus et qu'ils aspiraient à la liberté ?

— La liberté ? Jomo Kenyatta leur chef, un intellectuel qui avait séjourné à Moscou et étudié à Londres, avait exposé dans sa thèse de doc-

torat leurs réclamations : le droit à la polygamie et au rapt des femmes autant qu'à la sorcellerie et à la magie, le refus de la civilisation occidentale, la persistance des coutumes qui imposent le travail au faible pour entretenir l'oisiveté du fort et le retour sans condition à la sauvagerie primitive. Ici la plupart des Africains ont la nostalgie d'un mythique âge d'or dont l'arrivée des Blancs les aurait privés. En fait, ils aspirent à revenir à leur propre forme de civilisation, dût-elle les rejeter trois mille ans en arrière.

Nous croisons des camions ; je me hâte de relever la vitre. La poussière craque entre les dents et aveugle. Au haut d'une côte j'aperçois, fauve dans la poussière fauve, un poteau indicateur. Je reconnais mon erreur : entièrement nu sous la couverture brune nouée à l'épaule, sagaie à la main, dans toute sa splendeur barbare, un Massaï marche à notre rencontre. A Rajiado, des Massaïs, hommes et femmes, également nus, également beaux sous la couverture flottante, tête rasée encadrée par les larges cercles qui déforment leurs oreilles, admirent la marchandise que déballe un Indien.

La chaleur est moins accablante que la lumière. Rien dans le déroulement monotone de la brousse — arbres sans feuilles et terre gonflée de termitières — limitée par une chaîne de montagnes, ne retient l'attention. Je crois surprendre des antilopes sous les branches grêles où les moineaux-tisserands ont accroché les boules de leurs nids : ce sont les ânes et les bœufs que garde un enfant massaï formé très jeune à son métier de pâtre.

L'hôtel de Namanga est le seul du parcours. Nous y déjeunons et nous faisons des provisions : il n'y a pas de restaurant au camp d'Amboseli. Pendant le déjeuner, je m'approche de la desserte pour garnir mon assiette au « cold buffet » rituel. Une mousseline protège les plats. De l'autre côté, un Noir, un chauffeur sans doute, est en train de se servir à ma hauteur. Ses gestes semblent copier les miens. Relique des anciens usages, une cloison marque la séparation, peu stricte d'ailleurs, entre la salle à manger des Blancs et celle des gens de couleur.

Nous repartons. A la sortie du petit village de Namanga, un poteau indicateur marque la direction de la réserve. Des Massaïs de haute taille aux cheveux couleur de terre attendent les touristes. Armé de son Zeiss-Ikon, notre compagnon américain descend de voiture. Le chauffeur hausse les épaules :

— Les Américains ont pris l'habitude de donner un shilling à l'indigène qu'ils photographient. Jusque-là si fiers, les Massaïs à présent réclament leur dû : un shilling et deux pour la photo d'un chef. Mais tous prétendent être des chefs.

Nous arrivons au parc d'Amboseli : le territoire appartient aux Massaïs. En contrebas du chemin, de loin en loin, on distingue leurs villages confondus avec le sol. Des adolescents, le haut du bras serré dans un bracelet, bâton à la main, paupières et lèvres gonflées d'un fourmillement de mouches, se tiennent sur le côté du sentier. Ils nous crient des

« s'loba » aigus et réclament des cents. Possédé par la manie de la photographie, l'Américain descend de la voiture ; les jeunes garçons aussitôt se précipitent vers nous. Ils apportent des nuées de mouches qui envahissent l'intérieur de l'Aronde ; ils sont sales et répandent une odeur nauséabonde. Nous repartons. Des girafes se sont avancées très près de la route. Leur grâce me surprend. L'une d'elles nous regarde, un rameau épineux entre les babines. Avec ses yeux de velours, cernés de noir, elle évoque une danseuse, la rose entre les dents. Il devient possible d'accélérer. Nous roulons sur le fond asséché du lac Amboseli. A droite, les brumes qui se déchirent autour des montagnes révèlent les couleurs de leurs versants.

— Le Kilimandjaro !

Au-dessus d'une ceinture de nuages floconneux, les neiges imprévisibles de la plus haute montagne africaine dominent le vaste plateau. Le sommet évasé d'un blanc admirable se détache à l'horizon ; à ses pieds, le paysage est vide et pur.

— Son nom veut dire « montagne des diables froids », dit l'Italien.

De nouveau, la piste traverse la brousse. Nous apercevons des toits et les panneaux indicateurs annoncent Amboseli quand un éléphant s'engage dans le chemin. Superbe et lent, il passe à cinq mètres de nous. Deux autres le suivent. Il émane de leur gigantesque présence, cette sorte d'aimable tranquillité que donne la puissance. Le camp d'Ol Tukai offre un gîte aux amateurs de safari. Des huttes individuelles — les bandas — sont groupées dans l'enclos. Le prix d'une nuit est de 40 shillings. Des rangers indigènes, en short kaki, veste militaire et képi à couvre-nuque, flânent au bord du jardin que défend une clôture. Des étourneaux multicolores voltigent autour d'eux.

A cinq heures précises, nous nous mettons en route. Le ranger dont nous nous sommes assuré les services — un jeune Noir aux oreilles découpées — s'assied auprès du chauffeur. Ils s'entretiennent en ki-swahili. Le sol d'Amboseli est fait de poussière de lave rejetée par quelque préhistorique éruption du Kilimandjaro. Aux troupeaux de gazelles se mêlent zèbres et wildebeestes. Plus loin galopent des élans. Les autruches qui aiment la terre sèche tournent vers nous leur tête menue à l'expression imbécile avant de s'enfuir — le mâle, noir, la femelle, grise — en un trot ridicule qui secoue leur énorme arrière-train. Des oiseaux-secrétaires s'éloignent, importants et pressés. Nous longeons des marais bordés de roseaux ; une herbe fraîche les coupe d'un rayon émeraude.

— L'eau attire les bêtes. C'est pourquoi la direction du parc a créé ces étangs artificiels. Outardes, cigognes, aigrettes, francolins, canards de toute espèce les habitent.

Des jacanas marchent délicatement sur les feuilles épaisses des nénuphars. La savane peu boisée où nous nous engageons ensuite est plantée d'arbres blancs au tronc dénudé ; semblables à des épouvantails, ils tendent leurs bras pathétiques.

— Comment ont-ils été ravagés ? Par le feu ou par la foudre ?

— Ni par l'un ni par l'autre. Les éléphants les ont détruits.

Le ranger agite le doigt. Penché par la portière, il désigne des tas d'excréments : « Simba ». Les lions sont passés par là. Devant nous, l'envol majestueux du Kilimandjaro domine la brousse. Dans une clairière, quatre lionnes allongées en clignant leurs yeux d'or nous surveillent avec intérêt.

— Des rhinocéros. Je veux voir des rhinocéros, dit l'Américain.

Par les mêmes procédés mystérieux, le ranger nous mène vers les rhinocéros. Ces survivants de la préhistoire, combatifs, redoutables, portent les traces de nombreuses batailles. Inquiété par notre approche, un mâle aux multiples cicatrices repousse sa compagne et son petit et leur sert de rempart. Le journaliste souhaite photographier des éléphants. De nombreux détours nous amènent vers deux pachydermes. Ce sont des amoureux. Le mâle lance sa trompe au haut d'un arbre pour détacher le rameau le plus tendre et le plus vert qu'il offre à la femelle.

Une Aronde, à quelque distance, nous croise. Les voitures françaises sont populaires au Kenya. Le jour baisse. Sous la lumière admirable, le Kilimandjaro tend au-dessus de l'herbe rose et de la brousse amarante son émouvante blancheur. Quand nous franchissons les grilles d'Ol Tukai, dans un foyer de briques, un grand feu brûle au milieu d'une pelouse. La nuit est tombée.

Le lendemain, à six heures, des nuages voilent le Kilimandjaro. L'aurore ranime l'enchantement du couchant. Notre randonnée à la découverte matinale des seigneurs de la brousse est fructueuse. L'Américain photographie sous tous leurs angles huit rhinocéros, un lion mâle qui digère une proie trop plantureuse, quarante éléphants que le Zeiss-Ikon indispose et qui nous font battre en retraite, des babouins, des élans, des girafes, des water-bucks et des antilopes en grand nombre. Auprès des mares où se reposent les oiseaux-migrateurs, les arbustes ploient sous les gros marabouts. Des vautours gris, des vautours blancs tournoient dans le ciel clair à la recherche de nourriture.

Nous prenons le chemin du retour. Je suis assise à côté du chauffeur. Quand nous atteignons le lac Amboseli, Tony appuie avec satisfaction sur l'accélérateur. En même temps, une exclamation émerveillée nous échappe : à quelque distance s'étend un grandiose paysage marin. Les falaises qui descendent dans la mer enserrent une large baie aux eaux bleues. A une cinquantaine de mètres de la voiture, les vagues roulent et viennent mourir. Je crains d'entrer dans cette mer dont les flots se précipitent à l'assaut d'un rivage fantôme. Des animaux — des zèbres ou peut-être des ânes — marchent lentement au bord de l'eau qui renvoie leur reflet.

— Et il n'y a pas d'eau, dit l'Italien. La mer est loin. C'est un mirage.

ELMENTEITA.

A neuf heures du matin, deux jours plus tard, je quitte Nairobi pour me rendre à Elmenteita. Lord et lady H. m'ont invitée dans leur propriété des Highlands. L'agence italienne m'a fourni une voiture ; le chauffeur noir me ramènera à la fin de mon séjour. A bonne allure, nous partons pour Nakuru. De puissantes voitures aux sept ou huit occupants indiens nous doublent. Dans chaque bourg, le garage, le bazar, le restaurant sont tenus par des Indiens. Des prisonniers de guerre italiens ont construit l'excellente route qui traverse villages et concessions kikouyous. La révolte des Mau-Mau n'est plus qu'un mauvais souvenir ; tout ici donne une impression d'ordre et de prospérité. Les rondavels [1] sont posés à égale distance, en lignes régulières, sur les quatre côtés d'un carré. Un fossé sépare le village de la route. Bêtes de somme plus chargées qu'ânes en pays arabe, des femmes kikouyous, le front sillonné par la courroie qui retient sur leur dos un fardeau énorme souvent couronné d'un enfant, couvrent de longues distances. Cette occupation à plein temps ne leur suffit pas : beaucoup tricotent en marchant. Si les Kikouyous sont par tradition agriculteurs, leurs épouses achetées un bon prix cultivent les champs et travaillent à leur place. Les Mau-Mau eurent l'audace d'associer les femmes à leur mouvement. Elles aussi, dans les cérémonies magiques où l'érotisme se mêlait au cannibalisme, prêtèrent les serments qui faisaient de l'initié un instrument soumis.

La richesse des réserves me surprend autant que l'étendue des villages et le grand nombre des habitations. Ici comme ailleurs une inquiétante poussée démographique a résulté de l'hygiène et des soins médicaux imposés par les Blancs. Les Britanniques luttèrent en vain pour accroître le rendement des vastes réserves qu'ils avaient concédées aux Kikouyous. Fidèles à leurs méthodes archaïques, indolents par nature, ceux-ci après avoir ruiné leurs propres terres, se mirent à envier les riches propriétés que les colons blancs avaient mises en valeur. Ce fut l'un des prétextes de la révolte mau-mau. La rébellion écrasée, les Anglais donnèrent aux vaincus quatre fois plus de terre qu'ils n'en possédaient eux-mêmes avec toutes les facilités d'exploitation. Près de mille villages modernes furent fondés. Le Kikouyou planteur de café tire d'importants bénéfices de ses récoltes, mais bénéfices signifient taxes et impôts. Il se plaint. Pour lui, une terre plus grande signifie plus de travail.

La procession des fourmis humaines, des deux côtés de la route, remue une poussière fauve. Camions, land-rovers, voitures particulières roulent à vive allure. Au coin d'un bois de sapins, des Noirs tendent aux automobilistes des légumes, des champignons, un lapin vivant. Des panneaux recommandent de ne rien acheter à ces marchands à la sauvette. La route asphaltée commence à monter. Quelques centaines de mètres plus loin, elle épouse la courbe du promontoire qui domine la Rift Valley. Cette

1. Huttes.

prodigieuse cassure volcanique s'étend sur trente-cinq milles de large. Je fais arrêter la voiture pour contempler le paysage que limite une chaîne de montagnes aux flancs dorés et aux profondes ombres violettes. Leurs lignes, les formes encore visibles de leurs cratères trahissent d'anciens volcans. Entre la cassure qui coupe le Kenya en deux et la barrière de montagnes, la vallée déroule ses terres fertiles. Le ciel s'est assombri. Des euphorbes poussent dans les prés déserts. A gauche, des villages kikouyous quadrillent le faîte aplati des montagnes.

Un Domaine.

Le paysage a changé de caractère et le jour de couleur. Chaque champ est clos. Sous les nuages bas, le plateau que domine le volcan éteint du Longonot évoque l'Ecosse. A l'angle des prairies couvertes d'herbe jaune, les poteaux indicateurs portent, au lieu du nom des localités, ceux des propriétaires ou du domaine. Il fait froid. La pluie tombe sur le lac Naivasha. Des troupeaux de vaches noires et blanches broutent derrière les clôtures. Après les petites villes de Naivasha et de Gilgil, un chemin de terre débouche de la route et descend vers un lac étroit. Malgré la pluie, des rayons de soleil couvrent de flaques lumineuses le flanc des monts lointains. La maison blanche juchée au sommet d'une colline au cœur d'une vaste propriété est celle de lord Delamere.

Nous franchissons la barrière à claire-voie qui porte le nom de lord et lady H. Tracé entre les pâturages boueux, le chemin détrempé monte une pente assez raide. Des troupeaux d'impalas s'enfuient. Des vaches avec leur jeune veau sont parquées dans un corral. A travers les buissons perce le vert brillant d'une pelouse.

Cachés sous la liane-aurore et les bougainvillées violettes, deux bâtiments en pierre de taille couverts de bardeaux sont reliés par une pergola fleurie. A peine la voiture s'est-elle arrêtée qu'un Massaï haut de six pieds trois pouces, vêtu d'une longue robe écarlate, ceinturé d'écarlate et coiffé d'un tarbouch, vient à ma rencontre. Il ouvre un parapluie qu'il tient au-dessus de ma tête. De grandes dalles inégales conduisent à la pergola. Nénuphars jaunes et lotus fleurissent la surface des bassins de céramique. La brume et la pluie bouchent la vue. Le serviteur massaï me laisse au seuil d'un salon de belles dimensions. Des portraits de famille pendent aux murs tapissés de soie. Des divans recouverts de velours vieil or se font face au coin d'une cheminée en pierre où brûle un feu de bois. Deux grands chiens — sortes de dogues — sont couchés aux pieds de leur maîtresse. Lady H. se lève pour m'accueillir. Elle est vêtue de tweed. J'ai le sentiment d'être à Kelso, Jedburgh, Inverness, Arnasheen, dans quelque coin de l'Ecosse mais non pas au cœur de l'Afrique, à quarante kilomètres de l'équateur. Lady H. vit ici depuis une trentaine d'années. C'est une femme encore jeune, élégante et alerte et qui prend une part active à l'exploitation de la propriété.

Je lui exprime mon admiration pour la beauté de sa demeure.

— Mon mari a bâti les murs de la maison, dit-elle. Nous avons la chance de posséder une carrière. J'ai ramené ces meubles et ces soies d'Angleterre et de France. Je suis les ventes avec passion. Si l'on me parle d'un tapis, je n'hésite pas à faire le voyage de Zanzibar pour l'acheter.

Son regard sévère interroge la jeune Noire qui attend près de la porte. De haute taille, elle a les dents très blanches et la peau d'un grain fin. Un tatouage autour des orbites accentue la langueur des yeux. La longue robe écarlate ceinturée à la taille accuse ses formes. Un fichu rouge cache son crâne rasé. Elle a la grâce d'une gazelle. Lady H. me dit en français :

— Elle comprend un peu l'anglais. Elle s'occupera de vous. Son père est massaï, sa mère, kikouyou. Ces deux tribus se détestent mais les femmes massaï ont peu d'enfants. Les maladies vénériennes ont épuisé la race. Les Massaïs, ennemis jurés des Kikouyous, achètent leurs filles quand elles ont onze ou douze ans. Parmi toutes les tribus de l'Est africain, ce sont les compagnes les plus prisées. Les Noirs leur reconnaissent de grands talents amoureux.

Les malheureuses bêtes de somme que l'on voit le long des routes sont donc aussi bêtes de luxe.

— Les Massaïs se sentent d'une origine supérieure : ils prétendent descendre des anciens Egyptiens. La susceptibilité des hommes de couleur est vive ; ceux-ci ne se considèrent pas comme des Noirs. Ils sont fiers et refusent d'être domestiques. Ceux qui travaillent chez moi occupent à leur avis un rang à part, assez comparable à celui de vassal dans la maison d'un seigneur au Moyen Age.

En entrant, Lord H. apporte avec lui une odeur de tweed mouillé, une bonne odeur des Highlands d'Ecosse. « Les flamants sont revenus. J'arrivais à Nakuru quand je les ai vus passer : le ciel était rose. On n'entendait plus que le bruit de leurs ailes. — Sont-ils nombreux ? — Plusieurs centaines de milliers, un million peut-être. Demain matin, nous vous conduirons au bord du lac Nakuru. Il fera beau comme il faisait beau ce matin. A midi, le temps se gâte. La pluie presque quotidienne est la bénédiction de nos jardins et de nos pâturages. »

Mes hôtes me parlent des flamants roses dont on connaît mal les habitudes et les mœurs. Dans les eaux peu profondes du lac Nakuru, ces échassiers trouvent les herbes, la soude et le sel dont il ont besoin. Ils préfèrent cet endroit à tout autre.

Un serviteur ouvre à deux battants les portes de la salle à manger. Trois domestiques en robe écarlate — des Massaïs à l'imposante stature — debout derrière nos chaises veillent au service. Le repas est bon. Nous prenons le café au salon. Profitant d'une éclaircie, Lord H. me propose une promenade.

La voiture s'enlise plusieurs fois. Pour la tirer de la boue, Lord H.

paie de sa personne. En s'essuyant les mains, il reprend place au volant :

— Construire une route au travers de la propriété ne serait pas un luxe. Je recule devant la dépense.

Devant la dépense mais non pas devant les risques de la campagne menée par les « nationalistes » exaltés comme Tom M'Boya. Personne, ici, ne montre d'anxiété. Le Kenyan est britannique jusqu'à la moelle des os. Habitué à taire ses soucis, entraîné à « l'understatement » et à l'optimisme, il refuse d'évoquer les déplaisantes circonstances politiques qui pourraient entraîner sa ruine.

— Quelle est l'étendue de votre propriété ?

— Quinze mille hectares. La surface de l'île de Jersey.

Les H. me diront pourtant que la valeur de leur beau domaine est fictive. Si le Kenya obtient son indépendance (les leaders africains ne réclament-ils pas, au nom d'une « undiluated democracy », le suffrage universel, « un homme-un vote », c'est-à-dire l'exclusion des Blancs ?) les terres ne trouveront d'acquéreur qu'à vil prix.

— Nous employons cent cinquante travailleurs. Dans ce nombre on ne compte ni les femmes ni les enfants en bas âge.

— Et combien avez-vous de têtes de bétail ?

— Une dizaine de mille.

— Votre main-d'œuvre est-elle suffisante ?

— A n'en pas douter. D'antiques traditions pastorales donnent aux Massaïs une grande compétence. Ma femme et moi partageons avec notre gérant écossais la tâche la plus lourde : surveiller les hommes et le cheptel, les puits, le bain désinfectant où les dix mille têtes de bétail doivent être plongées chaque semaine, l'exploitation de la carrière, la bonne marche du groupe électrogène, contrôler le travail des bergers, désigner les bœufs pour la vente et prévoir les croisements. Panthères et pythons font de constants dégâts. En se frottant aux troupeaux, les zèbres les infectent de tiques, porteuses de germes mortels. L'Afrique guette les intrus que nous sommes ; à la moindre défaillance, le continent noir nous écrase, l'œuvre est abolie.

Vêtus d'une couverture rousse et armés d'un bâton, les jeunes Massaïs gardent le bétail sous la surveillance de leurs aînés ; pieds nus, anneaux aux oreilles, ceux-ci se couvrent souvent d'une vieille capote militaire. En de nombreux endroits, les clôtures ont été arrachées. C'est le travail des zèbres. Au lieu de sauter par-dessus l'obstacle comme le font les gazelles, ils le détruisent. Ils sont vigoureux, paresseux et gourmands.

Une pluie fine tombe à nouveau. Le vent rabat vers nous la fumée odorante qui s'échappe des fours à charbon de bois. Après avoir traversé des hectares d'arbres à fièvre et jeté un regard aux Grant gazelles qui s'enfuient sous les euphorbes vénéneux, nous nous arrêtons auprès des corrals. Herefords mélangés avec des brahmas, jerseys croisés avec des vaches indigènes, durhams bien moins gras qu'en Angleterre, sont comptés et triés sous nos yeux. Deux bœufs s'échappent. Pour les rattra-

per, le Massaï se contente de jeter un bâton qui les devance dans leur course. Le geste et le bâton ont un pouvoir magique. Les bœufs rebroussent chemin et rejoignent le troupeau. De jeunes garçons non encore circoncis inclinent devant nous leur tête crépue à la chevelure couleur de terre ; en matière de salut, nous posons les doigts sur les toisons laineuses avant de serrer la main des hommes.

— Ils n'ont pas le droit de mener paître leur bétail sur les terres des Blancs. Les avez-vous vus saigner une bête ? Du sang, ils font une sorte de fromage en le mélangeant au lait et à l'urine des vaches. Les animaux ne souffrent pas de ce traitement.

Nous nous habillons pour dîner. Des bougies dans les candélabres d'argent éclairent la table élégante. Au salon, des bûches se consument dans la cheminée de pierre. La nuit ramène avec les coassements des crapauds et le crissement des cigales une invasion de moustiques. Lady H. est impassible. Si elle n'échappe pas à leurs piqûres, elle dédaigne d'en souffrir.

— Grâce à l'altitude — deux mille mètres — nous ignorons la malaria. Par contre, les habitants des Highlands risquent la pneumonie.

— Y a-t-il des serpents sur vos terres ?

— Des légions : pythons, cobras, mambas noirs, aspics et serpents à sonnette. Ne laissez pas vos fenêtres ouvertes.

Le soleil me réveille. A l'infini, les prés étincellent. Deux heures plus tard, Lord H. me conduit au bord du lac Nakuru. Ses eaux mortes sont cachées par des rangées de flamants. Certains, les jeunes, sont gris et beige ; d'autres, les adolescents, ont un plumage rose mauve. Les adultes forment la dernière barrière. Ils font un bruit étrange semblable au fracas des torrents. Sans parler, nous nous avançons. Effrayés par notre présence, les flamants s'agitent en criant. L'un d'entre eux se met à courir, ailes déployées, cou tendu, jusqu'au moment où ayant acquis assez de vitesse, il décolle, dardé en flèche, comme un avion qui prend de la hauteur et rentre son train d'atterrissage. Chaque rangée et chaque oiseau de chaque rangée à tour de rôle s'envolent. Conduits par les aînés au plumage de feu, ils décrivent dans le ciel au-dessus du lac une longue arabesque. Bientôt, il ne reste plus à la surface de l'eau que quelques oiseaux malades.

Nous nous éloignons du lac Nakuru. Un jeune Massaï sort d'un bois et multiplie les signes et les « s'loba ». Lord H. arrête la voiture, échange quelques mots avec le garçon et se retourne vers moi : « Des hommes ont amené dans la cour des cuisines le python long de six mètres qu'ils viennent de tuer. » Noir et taché de jaune, tel un tuyau de caoutchouc crevé en plusieurs endroits, le serpent est encore agité de soubresauts.

— Il arrive à nos Massaïs de voir au loin une antilope immobile. Ils s'approchent, intrigués, et s'aperçoivent alors qu'un python l'a en partie

avalée. Le serpent attend d'avoir retrouvé ses forces pour sectionner le cou.

— Alors que les Kikouyous vaincus jouissent, grâce à la générosité de leurs vainqueurs, d'une prospérité nouvelle, les Massaïs, restés fidèles aux Britanniques, n'ont, m'a-t-on dit, reçu aucune récompense. Est-ce exact ?

— Tout à fait exact. Leur tour viendra. Peu de Blancs apprécient et comprennent le caractère des Kikouyous. Nous aimons tous les Massaïs.

THIKA.

Pour en apprendre davantage, j'interroge L., un Français qui dirige à Thika, à trente milles au nord de Nairobi, une plantation de café, de sisal et d'ananas. J'admire le bon goût et la simplicité de la maison qu'il s'est bâtie. La vue qu'on a de ses fenêtres sur le plateau fauve et nu de Thika ne ressemble en rien aux magnifiques paysages des Highlands. Nous visitons la plantation de sisal et l'usine ; on extrait des feuilles d'agave une fibre plus solide que le chanvre. Une voie privée rejoint le chemin de fer qui emporte vers Nairobi et Mombasa les produits de la propriété. Dans l'entrepôt, au milieu des balles de sisal, un Noir aux cheveux blancs aiguise son panga. L. lui jette un regard :

— Nous n'aimions pas les voir aiguiser leur coupe-coupe pendant la révolte des Mau-Mau. Je vais vous montrer un spectacle plus agréable.

En voiture, nous passons entre les rangées d'agaves. Durs bouquets de lances, les unes étalent leurs larges lames ; les autres qui dressent haut leur hampe desséchée serviront d'engrais.

— Nos ananas ne valent pas grand-chose, me dit-il. De qualité médiocre, on les vend quelques cents à Nairobi. Par contre, la récolte du café promet d'être excellente si les pluies ne tardent pas.

Des Noirs taillent les caféiers. Certains arbustes ont plusieurs troncs ; d'autres traînent sur le sol fertile des branches alourdies par le poids des baies rouges.

— Un missionnaire français eut le premier l'idée de planter du café au Kenya. Le café est devenu la principale richesse du pays. Au bout de trois ans, le caféier commence à produire ; il réclame de l'humidité et une altitude qui ne dépasse pas mille à douze cents mètres. Il craint le froid nocturne et ne connaît pas de saison. Les baies d'un arbuste sont mûres alors que celles d'un arbuste voisin devront attendre deux mois avant d'être cueillies.

Un gérant, un jeune Anglais, installé au Kenya depuis trois ans, préside au lavage et au tamisage des grains de café. En français, je demande à L. :

— La différence de traitement et les conditions de logement et de travail lui assurent-elles ici une existence plus facile qu'en Angleterre ?

— Nous payons encore les dépenses de l'état d'urgence. Le Kenya est

le pays le plus imposé d'Afrique. La vie y est chère et les salaires relativement bas.

Nous rentrons à la nuit tombée. Aucun arbre ne protège la maison entourée d'un jardin où nulle fleur ne pousse. Le rouge éclat du soleil disparu se fond en brumes mauves et vertes. La tristesse d'un continent épuisé, sans histoire ni culture, m'oppresse. Nous causons au coin du feu. L. parle de la révolte des Mau-Mau. Les Blancs qui habitaient à grande distance les uns des autres n'éteignaient pas leurs lumières. D'un endroit élevé, à tour de rôle, les hommes, la nuit, faisaient le guet. Une ferme plongée dans l'obscurité, c'était le signe d'une attaque mau-mau. Il fallait alors prévenir la police et courir au secours des assiégés. A vivre au milieu de ces « super-Britanniques » que sont les Kenyans, L. a acquis la même retenue. Que pense-t-il de l'avenir du Kenya ? Espère-t-il y rester ? Ses réponses ne m'éclairent pas.

Faute de pouvoir aller à Zanzibar — je n'avais pas de place dans l'avion — je pars pour Nanyuki, au pied du mont Kenya. L'équateur traverse cette petite ville. Un sentier bordé de mimosas odorants conduit au *Mawingo Hotel*. De magnifiques jardins entourent les bâtiments fleuris qui font face au mont Kenya enveloppé de nuages. Bauhinias, magnolias, lanternes chinoises décorent un patio qu'embaument, la nuit venue, le chèvrefeuille japonais et le datura. Sous le chaud soleil, des roses croissent à profusion dans un enclos aux murs de briques et aux grilles anciennes. Iris et œillets encadrent les bassins de céramique. La pente des pelouses mène à un bois touffu où plantes, palmes et lianes équatoriales étouffent le cours bouillonnant d'un ruisseau. J'envie à Henry de Monfreid le long séjour qu'il a fait ici. Ce domaine appartenait alors à un Français.

A six heures, le lendemain matin, un boy m'apporte la « early cup of tea ». La présence du mont Kenya a envahi la chambre. Ce pic solitaire dresse à près de 18 000 pieds dans l'azur éclatant ses pointes inégales aux neiges éternelles. En 1849, le premier Européen le contempla. C'était un missionnaire allemand du nom de Krapf. J'évoque l'aventure de Felice Benuzzi, cet officier italien, prisonnier de guerre, à qui la tentation vint — pour échapper à l'ennui mortel de la captivité — de faire l'ascension du mont Kenya. Sans guide ni équipement, il mit son projet à exécution. Jusqu'à la ligne des glaciers, les flancs de la montagne sont couverts d'une végétation étrange, lobelias géants et bruyères de la hauteur d'un homme.

Tandis qu'à neuf heures, le pic disparaît sous les nuages, on me fait un récit effrayant. Les Mau-Mau s'emparèrent de deux Anglais, ardents défenseurs et amis éprouvés des Noirs, et les emmenèrent sur la montagne. Ils les massacrèrent après les avoir sauvagement torturés. Le mont Kenya, lieu sacré, exigeait un sacrifice humain, un sacrifice de qualité. Seules la souffrance et l'immolation des meilleurs pouvaient le satisfaire.

C'est à vingt kilomètres de Nyeri, au *Treetops* (juché dans les arbres

ce petit hôtel permet d'observer de près les bêtes sauvages) que la princesse Elizabeth, en février 1952, apprit la mort de son père et son accession au trône.

En revenant de Nyeri, le jour même de mon départ pour l'Europe, une panne m'oblige à attendre à Thika que Tony vienne me tirer d'embarras. Je m'assieds sur la terrasse du vieil hôtel *Blue-Posts*. Des oiseaux aux vives couleurs s'envolent des buissons d'hibiscus et de bougainvillées. Les chutes d'eau de la rivière Chania bornent le jardin. Tony arrivera à temps pour me conduire sans encombre à l'aéroport de Nairobi.

En janvier 1960, l'avenir politique du Kenya a été discuté à Londres au cours d'une conférence. Le 26 janvier 1960, les délégués africains avaient soulevé une condition préliminaire : ceux qui accepteraient de devenir citoyens du nouvel Etat, en renonçant du même coup à toute allégeance étrangère, seraient seuls autorisés à prendre part à la vie politique du Kenya. Cette condition fut admise. Elle signifiait que les 65 000 ressortissants britanniques renonceraient à leur passeport anglais ou seraient traités en étrangers. Les 200 000 ressortissants de souche indienne avaient d'ores et déjà accepté le principe de la « charte du citoyen ». Le 22 février suivant, la Grande-Bretagne reconnut au Kenya le droit à l'indépendance. Elle renonça du même coup à demander aux Africains de garantir explicitement les intérêts de ses ressortissants.

AGNÈS CHABRIER

CHRONIQUE DES LIVRES

LES SECRETS DU STYLE

par René GEORGIN *(E.S.F.)*

René Georgin est un excellent analyste du style. Il faut lire ce livre qui incite à de longues méditations sur les verbes, conjonctions, figures, rythmes et « sonorités ». Que de secrets, de nuances, d'intentions, de repentirs dans le seul emploi du subjonctif ! Un exemple parmi cent : il rend sensible le décalage entre la probabilité et l'hypothèse : « Je suppose qu'il *a* manqué son train. » Et « Supposons qu'il *ait* manqué son train. » Quand on a pesé les deux phrases on s'accorde à soi-même — au soi qui n'eût pas hésité à choisir cet *a* ou cet *ait* — un brevet d'inconsciente subtilité. Une fois de plus l'instinct a primé le raisonnement. Mais pour les étrangers que de problèmes ! Livre utile et divertissant. On recommande de s'arrêter à la liste *des mots prétentieux : ambiance, s'avérer, constituer, préalable* (pris comme substantif), *sous le signe de*, etc. Une liste qu'on devrait afficher dans beaucoup de salles de rédaction.

M. T.

(Suite de la chronique des livres page 130.)

L'EUROPE ET L'ANGLETERRE

par Roger Nathan

L'Angleterre fait-elle partie de l'Europe? A cette question le Huron de Voltaire, s'il avait une carte sous les yeux, répondrait sans hésiter « oui ». Il serait donc bien étonné d'apprendre que, depuis quelques semaines, les journalistes se demandent si l'Angleterre va ou non se rapprocher du « Marché commun européen ». Il le serait également d'être avisé par la presse britannique que si M. MacMillan fait procéder aux études et même aux contacts préliminaires à une décision éventuellement positive, c'est parce que le Président des États-Unis de l'Amérique du Nord lui a fait savoir qu'il attachait le plus vif et le plus grand intérêt à la conclusion d'un accord entre le Royaume-Uni et la Communauté économique européenne.

La situation ne peut que surprendre ceux qui la jugent sur le plan du sens commun. En fait elle résulte au moins autant de l'opposition entre des états d'esprit que de la divergence des intérêts. L'Europe des Six se présente comme une construction volontairement entreprise pour abriter dans un cadre commun d'apparence linéaire sinon rigide des pays entre lesquels la contiguïté géographique avait déjà établi des liens puissants. Les Anglais sentent que l'espace politique et économique dans lequel ils se trouvent — et duquel dépend dans une assez large mesure leur vie quotidienne — dépasse et de beaucoup la superficie limitée par les frontières périphériques de la Communauté européenne. Ils croient que la conjonction des effets de la conquête de l'espace qui a rendu immédiatement solidaires les parties les plus éloignées de la terre et ceux des mécanismes mis patiemment au point dans la seconde moitié du XIXe siècle (réseau d'accords commerciaux fondés sur le jeu de la clause de la nation la plus favorisée, progrès économiques réglés selon les principes de la foi dans la vertu de la discipline monétaire, foi dont la Cité de Londres était le docteur reconnu et disposant pour la faire régner de la force que donne le pouvoir de dispenser les crédits) ont créé un monde d'où on ne s'évade pas par des décisions unilatérales qu'ils jugent plus cohérentes du point de vue du discours que de celui de l'action.

La guerre de 1914-1918 a commencé à détruire le monde qui s'était édifié pendant le XIXe siècle. La rupture de la solidarité monétaire entre alliés a continué ce travail de désagrégation. La City a dû abandonner la position de « régente terrienne » qu'elle occupait dans le domaine monétaire et financier au profit de New York qui

n'a pas su l'occuper. L'étalon d'or a fait place à *l'étalon de change or*[1] et les manipulations auxquelles la pratique de celui-ci ont donné lieu ont été une des causes les plus efficientes de la grande dépression mondiale ouverte par la crise de la Bourse de New York en 1929. L'avènement du nazisme, accompagné de celui des contrôles de change à caractère offensif, a fortement contribué à disloquer ce qui restait du système. Celui-ci a reçu le coup de grâce — pour une période donnée, s'entend — quand le président Roosevelt a avisé en 1933 la conférence économique de Londres que le gouvernement américain ne serait, en matière monétaire, guidé que par le souci exclusif de ranimer l'économie américaine. Dès lors il paraissait ne plus rester à chaque pays qu'à organiser sa propre défense économique à partir des lignes protectrices qu'il avait déjà commencé à organiser. Les prohibitions d'importations abandonnées depuis 1860 réapparurent sous forme de restrictions quantitatives (contingents). Les tarifs douaniers furent rehaussés. Les manipulations de change réservées jusque-là aux pays dont l'infrastructure politique et économique était particulièrement faible, devinrent générales. A tout le mieux, les Etats qui se regardaient comme les métropoles d'empires plus ou moins vastes, organisèrent-ils chacun entre eux et les territoires d'Outre-Mer auxquels ils étaient liés d'une manière ou d'une autre, un système propre à assurer, à l'intérieur de ces zones, des facilités aux échanges de marchandises et à leur règlement.

Toujours est-il qu'à l'abri de ces barrières, l'inflation fut dans chaque pays plus ou moins efficacement protégée. La volonté de défendre tel ou tel niveau monétaire ou la main-d'œuvre nationale, celle de ne pas laisser démanteler les entreprises dont l'activité importait à la défense nationale servirent de couverture un peu partout à la protection d'industries qui se survivaient, à la création d'entreprises artificielles et, dans chaque pays, à l'établissement d'un régime de prix qui évoluait, sans référence d'aucune sorte aux prix qui se pratiquaient ailleurs. Dans une économie qui se disait nationale, les « droits acquis » purent se faire passer pour les droits tout court. L'économie mondiale subissant une éclipse prolongée, les échanges internationaux se contractèrent et les bénéfices qui résultaient de la division du travail disparurent.

De cet état vraiment catastrophique et de ses causes, les Etats qui à partir de 1942 s'étaient alliés pour lutter contre les agressions hitlériennes eurent vraiment conscience. En 1939 le monde était cassé et les pratiques mises en œuvre par les uns ou par les autres pour essayer de 1930 à 1939 de se protéger contre les effets d'une crise effectivement mondiale n'avaient réussi qu'à prolonger celle-ci au détriment de chacune des nations intéressées à sa résorption. Des études

1. Dans ce système, on substitue des devises fortes à l'or dans la constitution des caisses d'émission.

auxquelles les alliés firent procéder dès 1942, naquirent des institutions telles que le fonds monétaire international ou la Banque Internationale de Reconstruction, des accords tels que celui de Bretton-Wood, l'O.N.U. et sa section économique, plus tard le G.A.T.T. (General Agreement on Trade and Tariffs), ce dernier devant avoir pour mission de rétablir les échanges dans un cadre mondial et sur la base de la non-discrimination entre les marchandises quelle que fût leur origine. On put penser alors que les États-Unis se faisant les champions de l'univers, celui-ci allait enfin imposer sa réalité. En fait, et quelles qu'aient été la bonne volonté et la compétence de ceux qui ont dirigé ces institutions, la coupure du monde qui résultait de l'opposition entre les U.S.A. et l'U.R.S.S. et également l'importance des inégalités de situation dont beaucoup étaient la conséquence des politiques divergentes suivies par les Etats depuis 1930, condamnèrent ces institutions à un rôle théorique plus que réellement actif.

Il est alors apparu que si le retour à une économie mondiale était bien l'objectif qu'on devait se proposer d'atteindre, il serait nécessaire pour atteindre ce but de passer par des étapes et que l'on ne pourrait faire des progrès qu'à la condition de rapprocher d'abord les unes des autres les économies voisines et ayant plus ou moins subi les mêmes catastrophes. La constitution d'ensembles régionaux commença à paraître opportune. C'est ainsi que dans le texte qui devait devenir le General Agreement on Trade and Tariffs (G.A.T.T.), lequel, rappelons-le avait pour objet de faire triompher dans la pratique le principe de la non-discrimination, furent incorporées des dispositions qui reconnaissaient la légitimité aussi bien des préférences que s'étaient consenties les États faisant partie et du Commonwealth et de la Zone Franc, que de celles qui résulteraient de l'établissement éventuel et de zones de libre échange et d'unions douanières.

Mais ces dispositions fussent restées lettre morte sans l'état d'extrême pénurie dont en 1947 souffrirent en commun toutes les nations européennes. Elles avaient épuisé les premières ressources que les États-Unis leur avaient apportées sous des formes diverses et toutes, elles manquaient aussi bien de vivres et de matières premières que de la seule devise qui leur eût permis de s'en procurer, le dollar. Les populations paraissaient condamnées au chômage et, dans des délais plus longs, à la mort par inanition. C'est alors que le général Marshall, secrétaire d'État des États-Unis, fit savoir que son Gouvernement se proposait d'apporter aux pays européens le large concours dont ils avaient besoin non seulement immédiatement mais à terme assez long pour qu'ils pussent mener à bien le relèvement de leurs économies. Et il ajoutait que si ce concours était assurément indispensable, il ne servirait que peu si les peuples d'Europe n'étaient pas eux-mêmes disposés à faire l'effort de redressement qui leur incombait et s'ils ne se débarrassaient pas de ce « stupide compartimentage »

qui, par les obstacles qu'il mettait aux échanges, « les étouffait » littéralement. De ce discours fameux naquirent le plan Marshall et l'Organisation européenne de coopération économique (O.E.C.E.) créée pour le mettre en œuvre. Et ce fut en quelque sorte le lever de rideau sur une des perspectives au bout desquelles pouvait apparaître une des Europes possibles.

Dès que les Européens, grâce au concours américain, purent retrouver l'espoir et récupérer ainsi une relative liberté d'esprit, ils constatèrent que la seconde guerre mondiale et ses suites avaient considérablement empiré leur situation. En 1919 ils avaient perdu la puissance monétaire. Et voilà que les nouvelles formes de production annulaient la supériorité qu'ils tenaient de leurs mines de charbon situées au centre des régions industrielles et non loin de la mer. Désormais, ils dépendaient des producteurs de ce pétrole dont l'Europe n'est que chichement dotée. Sans la suprématie monétaire et en état d'infériorité relative dans le domaine de l'énergie, l'Europe était-elle condamnée à n'occuper dans le monde que la place que lui assignaient sa minuscule superficie et le nombre relativement faible de ses habitants? Pour faire face à ce risque, il apparaissait nécessaire qu'elle reconstruisît ses industries non pas à l'échelle étroitement nationale, mais à l'échelle mondiale pour bénéficier des avantages que seule procure, dit-on, la production de masse. Elle pourrait s'assurer ainsi les moyens de réunir par l'exportation, les ressources indispensables pour nourrir des populations qui, si elles ne représentent qu'un peu plus du dixième du total des hommes vivant sur la terre, sont concentrées sur un espace trop exigu pour pouvoir leur donner leur subsistance. Mais qui dit exportations, dit aussi marché intérieur, car il n'est d'exportations possibles que pour les producteurs qui s'appuient sur leur propre marché et si celui-ci a des dimensions suffisantes. Et voilà le second point de départ pour une construction européenne.

Les Européens prirent en même temps conscience de la fragilité des liens qui les unissaient aux territoires d'Outre-Mer dépendant d'eux à un titre ou à un autre. Les populations indigènes étaient travaillées tout à la fois par les idées d'indépendance et par le besoin d'une augmentation accélérée de leur niveau de vie. L'U.R.S.S. et l'Amérique, en désaccord sur tous les autres points, estimaient l'une et l'autre devoir les soutenir, ne fût-ce que parce qu'aucun des deux Grands ne voulait paraître laisser à l'autre le privilège de comprendre les aspirations des peuples jeunes. Cette compréhension semblant devoir être la préface de relations confiantes et amicales. Et pourtant, les Européens savaient qu'ils devaient s'efforcer de ne pas se laisser évincer, à la fois parce qu'ils avaient l'expérience des actions à mener dans le Tiers-Monde et parce qu'ils ne pouvaient imaginer que l'Europe fût réduite à son seul espace géographique. Mais l'aide aux pays

sous-développés exige une masse de capitaux de plus en plus considérable qu'aucune nation européenne n'est capable, seule, de réunir. La coopération de tous à l'œuvre à accomplir est apparue comme une nécessité. Tel fut, tel est encore, le troisième point autour duquel les volontés de faire l'Europe semblaient pouvoir être groupées.

Mais pour pouvoir espérer être riche un jour plus ou moins lointain, pour pouvoir garder ses connexions avec le reste du monde, il faut d'abord continuer à exister. Du fait des menaces qui résultaient, de l'opposition continue et âpre à laquelle s'adonnaient l'un contre l'autre les deux Grands, quelle chance pouvaient avoir les pauvres petits pays européens de garder leur indépendance propre, c'est-à-dire de conserver leur culture et leur mode de vie, s'ils restaient divisés. Seule une union étroite prenant éventuellement la forme d'une confédération pouvait les sauver. L'exemple de la Suisse où s'est perpétué l'usage de trois langues considérées toutes trois comme nationales et où les Cantons ont gardé une certaine autonomie, était alors souvent proposé. D'où l'idée que la coopération économique ne suffirait pas à tout, que l'intégration économique, pour nécessaire qu'elle fût, n'était qu'un point de départ et que l'objectif à viser était une union effective orientée par une volonté politique commune.

Telles étaient les conceptions plus ou moins précises qui ont animé entre 1946 et 1950 le mouvement vers les idéaux européens. Certes, elles subsistent encore — mais, nous semble-t-il, moins agissantes qu'il y a dix ou douze ans. A quelles réalisations ont-elles donné lieu et comment l'Angleterre s'est-elle située par rapport à elles? Voilà ce que nous voudrions maintenant préciser.

***

Depuis douze ans, les efforts faits pour donner naissance et vie à l'Europe se sont développés sur deux plans distincts :

1° L'Organisation Européenne de Coopération Économique (que nous ne désignerons plus que par ses initiales : O.E.C.E.) a mené à bien une tâche vraiment capitale. Créée en principe pour répartir entre les dix-sept pays européens qui avaient accepté le concours américain proposé par le général Marshall, les ressources mises à sa disposition par l'Administration des U.S.A., elle s'employa à mettre en œuvre, avec succès, le second volet du diptyque dessiné par le secrétaire d'État : abolir le « compartimentage douanier » de l'Europe. A cet effet, elle réussit à obtenir l'adhésion de tous les gouvernements à un code précis de la libération des échanges et à faire abolir la plupart des restrictions quantitatives en ce qui concernait du moins les marchandises industrielles et les transactions entre pays européens. De la sorte, un des deux principaux obstacles à la renaissance d'une Europe et à l'économie de marché disparut.

La seconde question était celle du bilatéralisme plus ou moins strict des relations économiques entre pays européens, issu de l'affreuse pratique des clearings qui condamnaient à rechercher un équilibre des échanges entre deux pays en se réglant sur le niveau déterminé par le courant le plus faible. Grâce aux fonds donnés ou prêtés par les U.S.A., l'O.E.C.E. put créer dans son sein l'Union Européenne des Paiements qui, par le double effet des compensations des soldes, les uns créditeurs, les autres débiteurs, résultant des transactions d'un pays donné avec tous les autres pays européens, et de crédits en principe à court terme, rétablit le multilatéralisme des règlements. Ainsi était mis en place le tremplin financier indispensable à l'expansion des échanges internationaux.

Les conditions du retour à l'économie de marché avaient donc été réunies par l'O.E.C.E. L'action de cet organisme s'était tenue dans le cadre économique et monétaire. Elle n'avait, en aucun cas, empiété sur le politique. Elle n'avait exercé aucune pression sur quelque gouvernement que ce fût. Les dix-sept États européens, qu'ils fussent grands ou petits, qu'ils eussent plus ou moins progressé dans leur reconstruction, étaient soumis aux mêmes obligations et bénéficiaient des mêmes avantages. Si l'un d'entre eux, comme ce fut par deux fois le cas de la France, croyait devoir rapporter les décisions qu'il avait prises pour rétablir une certaine liberté des transactions, conformément au code édicté par l'O.E.C.E., il n'en participait pas moins aux facilités ouvertes aux importations par tous les autres membres.

De même, à l'intérieur de l'Union Européenne des Paiements, toutes les monnaies nationales étaient traitées sur un pied de parfaite égalité, reprises en compte sur la base de leur contre-valeur légale en dollars, qu'elles fussent relativement fortes ou fragiles et que leur marché régulier fût doublé ou non par un marché dit parallèle — sans doute parce que ses cours s'écartaient sensiblement de ceux du marché officiel !

Au total, l'O.E.C.E. s'était montrée respectueuse tant des pouvoirs nationaux que de la susceptibilité de chaque État et n'en avait pas moins accompli une grande œuvre européenne. A cette œuvre, le Royaume-Uni s'était étroitement associé. Il avait même contribué au succès de l'Union Européenne de Paiement, en faisant entrer les règlements à effectuer entre les dix-sept États européens et certains pays d'outre-mer de la zone Sterling, grands fournisseurs de matières premières, dans le système des compensations intra-européennes. La part qui doit être attribuée à l'Angleterre dans la réussite de l'O.E.C.E. est donc considérable. C'est que, si celle-ci conduisait bien à une Europe, c'était à celle que, plus tard, on devait appeler l'Europe des Patries, c'est aussi qu'elle travaillait en liaison étroite avec les U.S.A. et le Canada et que son action comme son statut l'amenait à être ouverte sur le monde.

2° Le second plan sur lequel se situent les autres démarches faites en vue de donner à l'Europe une réalité est déterminé par la création de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (C.E.C.A.) et de la Communauté économique européenne (C.E.E.), cette dernière le plus souvent désignée sous le nom de « Marché Commun » qui ne retient qu'un de ses aspects.

Pour caractériser l'esprit qui anima les créateurs de ces institutions, nous ne saurions mieux faire que de citer quelques-unes des déclarations qu'ils ont faites eux-mêmes. Quand, en 1950, le président Schumann a « lancé » l'idée de la C.E.C.A., il s'est exprimé de la manière la plus claire : « L'établissement de cette unité puissante de production ouverte à tous les pays qui voudraient y participer... jettera les fondements de leur unification économique par la mise en commun des productions de base et l'institution d'une Haute Autorité nouvelle dont les décisions lieront la France et l'Allemagne ainsi que les pays qui y adhéreront... Ainsi seront réalisées les premières assises concrètes d'une Fédération européenne indispensable à la préservation de la paix. » On sait qu'ont retenu l'invitation du président Schumann, outre, naturellement, la France, l'Allemagne Fédérale, la Belgique, le Luxembourg, les Pays-Bas et l'Italie, soit six États. Ce sont les gouvernements de ces Six qui ont négocié le traité de Rome qui est l'acte de naissance de la C.E.E. Le communiqué final d'une des conférences préparatoires de ce traité (celle de Messine) affirme « qu'il faut poursuivre le développement d'une Europe unie par le développement d'institutions communes, la fusion des économies nationales, la création d'un marché commun, l'harmonisation progressive des politiques sociales, en vue d'arriver à une Fédération européenne ». Et M. Hallstein, président de la Commission de la C.E.E., a, en 1958, présenté celle-ci à l'Assemblée européenne de Strasbourg dans les termes suivants : « Nous n'entendons pas uniquement par la Communauté économique européenne la suppression des droits de douane et les restrictions quantitatives aux échanges entre les six pays membres. Nous n'entendons pas non plus simplement une union douanière dont le tarif extérieur serait uniforme. Ce dont il s'agit, c'est d'une harmonisation qui plonge profondément jusqu'aux racines de la politique économique des six pays, d'une coordination, voire d'une unification des éléments essentiels de la politique économique. »

*
* *

Il suffit de lire ces textes pour comprendre toute la distance qui sépare la ligne d'action suivie par l'O.E.C.E. de celle qui paraissait tracée par leurs fondateurs aux organismes communautaires des Six. On comprend pourquoi ceux-ci devaient prendre l'allure d'autorités

supranationales, même si la dose de supranationalité devait être sensiblement moins forte dans la C.E.E. que dans la C.E.C.A. Certes, dans les traités qui fixaient le statut de ces organismes aucun mot, aucune phrase ne donnait à entendre que leurs inspirateurs leur proposaient de se fermer sur eux-mêmes et de viser à établir une autarcie continentale, même relative. Au contraire, il était bien spécifié que les communautés restaient ouvertes à qui voudrait s'y rallier et elles étaient en droit situées dans le cadre des institutions internationales, à commencer par le G.A.T.T. Et pourtant dans une note établie par la Commission de la C.E.E. (qui est l'organe central pour ne pas dire exécutif de l'Administration Communautaire) et datée de mars 1958 (la Commission ayant pris ses fonctions le 1er janvier de la même année), on pouvait lire : « Le but du Marché Commun n'est pas de réduire les entraves au commerce international ou de créer un grand marché ; il est de bâtir en Europe occidentale une vaste unité économique douée d'un véritable dynamisme créateur. C'est pour ce motif et pas seulement pour protéger ses premiers pas que la communauté doit protéger son originalité et qu'elle ne peut pas accepter de se dissoudre dans un ensemble qui lui ferait perdre le bénéfice de l'intégration économique et politique actuellement entreprise. »

Voilà qui indique nettement les projets et les ambitions que l'on pouvait prêter à la C.E.E, à ses débuts.

Le Royaume-Uni fit savoir dès l'origine qu'il n'entrerait pas dans la C.E.C.A. Il devait, dans la suite, s'établir entre lui et elle une association qui n'a guère servi qu'à informer mutuellement les deux « Hautes Parties » ; du fait qu'il ne faisait pas partie de la C.E.C.A., il ne pensa pas devoir se joindre aux Six quand ceux-ci préparèrent longuement la C.E.E. Cependant, dès l'origine des négociations, le gouvernement britannique fit connaître qu'il souhaitait que fût étudiée une association entre lui et la C.E.E. quand elle existerait. C'est en partie parce que ce vœu ne recevait aucune satisfaction que le Royaume-Uni groupa dans la « zone européenne de libre échange » les États qui craignaient que le Marché Commun n'entraînât des discriminations dont eussent souffert leurs échanges avec chacun des Six. Ces États sont : la Suède, la Norvège, le Danemark, le Portugal, la Suisse et l'Autriche (ces deux derniers considérant que l'aspect politique du marché commun leur interdisait d'y participer en raison de leur neutralité), soit, avec l'Angleterre, sept pays au total.

Si le gouvernement britannique avait cru bon de se joindre aux représentants des Six quand ils préparaient le Traité de Rome, il les aurait vite quittés. On a dit que l'Angleterre, habituée depuis trois siècles à jouer un rôle d'arbitre entre les Etats européens, n'était pas disposée à s'associer à eux sur un plan de simple égalité. Peut-être ; d'aucuns ont affirmé que les résistances des agriculteurs britanniques qui bénéficient d'un système de subventions budgétaires

grâce auxquelles ils sont convenablement rémunérés de leurs peines et travaux, cependant que les acquéreurs de leurs produits ne paient ceux-ci qu'à un prix voisin des cours mondiaux, étaient à l'origine de la défiance ressentie par les Anglais à l'égard de la C.E.E. Et il y a du vrai dans cette affirmation, bien que, en tout pays, les prix agricoles soient présentement soutenus et que la diversité des mesures mises en œuvre pour assurer ce soutien permît sans doute à l'Angleterre d'adapter son système aux pratiques admises, officiellement ou non, à l'intérieur de la C.E.E. D'après certains la Grande-Bretagne pensait que les liens qui la rapprochaient plus étroitement qu'aucun autre pays européen des États-Unis constituaient comme une base pour elle et qu'elle pourrait jouer le rôle d'intermédiaire indispensable entre l'Amérique et les Six. Et l'on ne saurait affirmer que ce sentiment n'a pas existé. Cependant, le fait que l'Angleterre n'ait pas cru devoir rallier la C.E.C.A. et n'ait pas tenté plus efficacement de se rapprocher du marché commun, tient, croyons-nous, à des causes plus profondes encore.

Au cours du débat qui a eu lieu à la Chambre des Communes au sujet du plan Schumann, le premier ministre d'alors, M. Attlee (devenu depuis lord Attlee) a déclaré : « Nous, de ce côté-ci, ne voulons pas accepter le principe que les forces économiques de ce pays soient livrées à une autorité non démocratique et irresponsable. » Il faut voir là le sentiment très net des Anglais que les choses que l'on fait sont moins solides que celles qui se font, autrement dit que les mesures importantes doivent être prises après qu'elles ont suivi le long chemin au bout duquel est l'adhésion de l'opinion publique. L'aspect technocratique et autoritaire que les promoteurs des communautés européennes ont donné aux institutions qu'ils créaient (bien que la C.E.E. se présentât d'une manière moins supranationale que la C.E.C.A.) a été un des éléments déterminants de l'opposition des Britanniques. Ils ont été choqués par le fait que le fonctionnement des communautés paraissait en contradiction avec la souveraineté de la loi et avec les méthodes par lesquelles celle-ci est assurée Outre-Manche.

Mais surtout, les Anglais continuent à penser que l'Europe est restée ce que l'a faite l'action de ses créateurs lointains. Ils pensent qu'elle a hérité par l'intermédiaire de Rome des liens qui, après les conquêtes d'Alexandre et celles de Jules César ont uni toutes les fractions de l'Europe à l'ensemble du bassin méditerranéen qui se prolonge jusqu'aux Indes.

Ils estiment que les découvertes et les conquêtes qui se sont succédé du XVe au XIXe siècle ont considérablement renforcé l'unité du monde. Ils restent convaincus que qui tient la mer tient les terres. Et eux qui ne sont nourris par leur agriculture qu'à peine trois jours par semaine et qui ne produisent, à l'exception du charbon,

aucune des matières premières que transforme leur industrie (sans parler du fait que 12 ou 15 % des Anglais gagnent leur vie grâce au commerce international et aux services qu'ils rendent à l'occasion des transactions de toute nature que suscite celui-ci) ont conscience que l'espace économique dans lequel ils se meuvent a pour dimensions le monde habité et non une fraction de continent dont l'épine dorsale est constituée par le Rhin. En 1943, Winston Churchill disait au général de Gaulle : « Si un jour nous étions obligés de choisir entre l'Europe et le Monde, n'en doutez pas, nous opterions pour le Monde. »

De cette conception d'une Angleterre liée très profondément à toutes les parties du monde sans égard à la place qu'elles occupent sur la carte, le Commonwealth, tel qu'il s'est fait, a été l'expression. Le malheur des temps a conduit à faire de lui un ensemble plus cohérent et orienté qu'on ne le souhaitait en 1928 et à le transformer en une zone de préférences monétaires, et surtout douanières qui, entre 1950 et 1960, paraissaient encore un des éléments essentiels de sa cohésion. Pour une très large part, les produits agricoles et quelques produits transformés dont les Anglais ont besoin pour assurer leur subsistance et l'approvisionnement de leurs industries, viennent des pays du Commonwealth et entrent en Angleterre par priorité. Or l'intention des Six d'établir une politique agricole commune et d'instituer une préférence pour les importations de produits alimentaires faites à partir de l'un d'entre eux ne risquait-elle pas de porter atteinte à ces liens de nature à la fois sentimentale et économique grâce auxquels la communauté des nations qui rendaient hommage au Souverain britannique avait survécu aux épreuves les plus pénibles ?

Certes, les Anglais sont des hommes. Leurs actions, comme celles de leurs semblables, sont déterminées à la fois par leur attachement à ce, que justement ou non, ils considèrent comme leur intérêt et par la foi qu'ils ont dans leurs idéaux. Je ne pense pas que l'on aurait raison de faire petite la part de cette dernière dans les motifs qui les ont conduits à adopter un comportement négatif à l'égard du Marché Commun tout au moins jusqu'à une date récente.

*
* *

Et aujourd'hui comment se présentent les choses ?

Assurément, l'existence de la C.E.C.A. et celle de la C.E.E. ont dans les États du Marché Commun donné naissance à un dynamisme économique remarquable. En particulier, l'adoption des traités qui étaient les bases des deux communautés a conduit les Français (du moins ceux qui ne sont pas agriculteurs) à se dégager du souci exclusif de la protection douanière, à rénover la structure de la plupart des industries, à comprendre l'importance de l'adaptation rapide de chaque activité économique aux données internationales. Les com-

munautés ont véritablement joué le rôle en quelque sorte pédagogique que l'on pouvait attendre d'elles en établissant par l'intermédiaire des contacts effectifs de la France avec les pays voisins des relations souples et multiples avec la totalité du monde occidental. Ces contacts ont créé les conditions sans lesquelles les échanges entre pays proches et de même civilisation n'eussent pas pu reprendre l'ampleur indispensable pour constituer une base solide aux échanges avec les marchés plus lointains. Et, de ce fait, elles ont rendu des services certains.

Mais si la C.E.C.A. a fait entièrement tomber les barrières douanières et contingentaires entre les États-membres en ce qui concerne les marchandises qui sont de son domaine, elle n'a réussi ni à faire progresser effectivement l'interpénétration les uns par les autres des six marchés nationaux, ni à atteindre les buts politiques que ses fondateurs lui assignaient (disparition des cartels allemands de vente du charbon, non-reconstitution des concentrations réunissant sous une même autorité des entreprises charbonnières, sidérurgiques et mécaniques, etc.). Quant à la C.E.E., mise en place le 1er janvier 1958, elle n'a pu encore obtenir des gouvernements des six États qu'ils s'engagent résolument dans la voie des harmonisations auxquelles ses créateurs déclaraient attacher tant d'importance. Malgré les efforts de la commission, les gouvernements n'ont nullement progressé vers l'établissement de politiques communes dans quelque domaine que ce soit. La revalorisation du deutsche mark et celle du florin hollandais ont été la conclusion de conversations strictement bilatérales de l'Allemagne et des Pays-Bas avec les U.S.A. et ont été faites sans même que fussent préalablement avisés, soit les institutions de la communauté, soit les gouvernements des autres États-membres. La politique commune en matière de production et d'échanges agricoles promise cependant d'une manière formelle et considérée comme un des objectifs essentiels de la C.E.E. n'est pas encore définie et les modalités selon lesquelles elle pourrait être réalisée donnent lieu à d'âpres discussions entre les États-membres. Si l'association de la Communauté avec les pays d'outre-mer liés politiquement avec un État-membre existe bien en vertu d'un protocole dûment ratifié, on a appris récemment que la Commission européenne n'estimait pas opportun de recommander que les produits originaires de ces territoires d'outre-mer bénéficient à l'entrée dans le territoire douanier des États-membres d'une quelconque préférence. Elle estime que la méthode la plus convenable pour aider cette catégorie de pays sous-développés est d'abaisser très considérablement les droits du tarif douanier commun (celui qui sera appliqué à la périphérie de la Communauté, quand auront disparu les perceptions douanières à l'entrée de chacun des États-membres). En même temps une action devrait être entreprise pour que soient abaissées dans tous

les pays européens les taxes de consommation et établi un fonds destiné à concourir à la stabilité des cours des matières premières [1] et même à leur soutien.

Quant aux concours financiers et techniques à apporter au Tiers-Monde ils doivent maintenant faire l'objet essentiel de l'activité de l'organisation de coopération et de développement qui succède à l'O.E.C.E. et comprend parmi ses membres, outre le Royaume-Uni, les États-Unis et le Canada.

Seul le calendrier du désarmement douanier et contingentaire entre les États-membres de la C.E.E. a été non seulement respecté mais devancé. Encore faut-il noter que la plupart des avantages que devaient s'accorder entre eux, et entre eux seulement, les États-membres ont été étendus à tous les pays tiers. Et si le tarif douanier commun a pu être établi en principe au moins en ce qui concerne les produits industriels, on sait que beaucoup des droits qu'il comporte vont être plus ou moins fortement abaissés dans le cadre des négociations qui se poursuivent au sein du G.A.T.T. Ainsi, *volens-nolens*, la Communauté économique européenne, pour des raisons non seulement valables mais hautement estimables, a-t-elle pris une allure qui lui donne quelque ressemblance avec un club de pays à bas tarifs en ce qui concerne les relations avec les tiers et avec une zone de libre échange en ce qui concerne les relations entre États-membres.

Quant à l'Angleterre, comment ne reconnaîtrait-elle pas que son expansion économique et son redressement monétaire ont été plus lents que ceux de tous les États-membres de la C.E.E., Belgique exceptée? Elle sait que la préférence impériale s'effiloche régulièrement et que, si elle est encore profitable à certains, ce sont les États d'outre-mer membres du Commonwealth qui en tirent des bénéfices, et encore pour quelques produits spécifiques seulement. Elle se rend compte de la solidarité qui s'affirme entre les États-Unis et le Canada ou qui s'établit entre les mêmes États-Unis et l'Australie. Elle s'aperçoit que si elle a dû se résoudre à laisser la Fédération d'Afrique du Sud abandonner le Commonwealth, c'est que sous la pression des autres membres du Commonwealth, elle était conduite à se mêler des affaires intérieures d'un État indépendant, contrairement à la conception qu'elle a de la manière dont doivent coexister librement les diverses nations qui font partie du Commonwealth [2]. Bref, pour le Commonwealth et pour ce qui subsiste de l'Empire britannique débute une évolution qui est de nature, semble-t-il, à donner aux Anglais le sen-

1. Mais qui ne voit que tout effort sérieux vers la stabilisation des cours des produits tropicaux exige la coopération d'une part avec les pays tropicaux d'obédience britannique et d'autre part avec ces consommateurs particulièrement importants que sont les U.S.A. et l'Angleterre?

2. Il faut également noter ici que le retour de la plupart des pays économiquement évolués à une convertibilité même partielle a pour effet de diminuer considérablement l'intérêt que présente l'existence d'une zone monétaire.

timent qu'il est opportun qu'ils se rapprochent de l'Europe. Si, d'autre part, le problème agricole a pour les Anglais l'importance que l'on dit, ne vaudrait-il pas mieux, de ce point de vue, entrer dans la C.E.E. avant que fût définie la politique agricole commune, de telle sorte que les positions propres de l'Angleterre puissent être prises en considération. Enfin, elle a appris que si les États-Unis souhaitent qu'il n'y ait pas de schisme profond en Europe, ils restent attachés à l'idée d'une Europe étroitement unie, donc élargie.

Ainsi donc, la Communauté économique européenne a dû, aussitôt née, infléchir l'action qu'elle se proposait d'avoir en fonction des pressions même amicales que lui a fait, consciemment ou non, subir le monde qui l'entoure. En même temps, du fait qu'il est si étroitement attaché au monde, le Commonwealth dans lequel l'Angleterre se plaisait à voir une image pour elle réconfortante de ce même monde, évolue d'une manière non exactement conforme aux prévisions. Sans doute serait-ce trop demander et à la C.E.E. et au Royaume-Uni de constater simultanément que cette action sur eux de l'extérieur, les condamne à s'entendre. Car la C.E.E. ne voudra pas plus paraître abandonner des objectifs qu'elle a présentés comme sa raison d'être, que le gouvernement anglais n'acceptera de renier des formules auxquelles son opinion publique est encore attachée, parce qu'elles ont eu, à un moment donné, leur vertu. Si les affaires humaines sont si compliquées, c'est que chaque peuple ou chaque groupe de peuples est en retard par rapport à la réalité objective.

Et pourtant celle-ci existe puisqu'elle résiste aux efforts même tenaces et cohérents de la manœuvre. Un pessimiste — ce n'est pas l'auteur de cet article — dirait que cette résistance est la seule manière dont cette réalité se manifeste aux hommes. Peut-être, mais alors qu'ils la reconnaissent avec bonne foi et qu'ils en tiennent compte.

Les liens de l'Angleterre avec l'Europe sont doubles : les uns sont directs, les autres passent par le monde. L'Angleterre et l'Europe ont également intérêt à ce que subsiste cette dualité.

ROGER NATHAN

POÈMES

par CLAUDE-ANDRÉ PUGET

PEINE PERDUE

Dans le rouge des bois
Où filtrent des musiques
Et les larmes du vent
Est-ce toi que l'on chasse,
Jeunesse, ma patrie,
Est-il vrai que c'est toi
Qui vas mourir ici
Sous la meute des jours ?

De ma rive natale
A ces arbres de pluie,
Quoi ! ce trajet si court ?...
Et faut-il que l'amour
D'un songe poursuivi
Ait si peu de durée
Qu'à peine et mal vécu
Il soit déjà ce vieux
A la peau de chagrin
Qui mange son passé ?

Les rires de l'esprit, —
La foi dans les serments
Qu'on se fait à soi-même, —
Les mains qui se referment
Sur un futur sans fin, —

Le temps de s'accomplir, —
Me sont-ils arrachés
Pour toujours de ma vie ?
Est-il vraiment si tard ?
Et ce bruit à ma porte
Est-ce bien le départ
De tout ce que je perds,
Ou l'espoir malgré tout,
L'espoir encor têtu,
Qui veut se faire ouvrir ?

PASSAGERES DU SILENCE

Sur la fenêtre de l'ennui,
Sans un murmure, sans un cri,
Vos visages se sont inscrits,
Mes revenantes de la nuit,
Mes passagères du silence.
On eût dit que ma vie passée
Peuplait soudain de vos présences
Le vide pur de la distance,
Et, sur l'écran de mon oubli,
Qu'elle poussait l'une après l'autre,
Sans un murmure, sans un cri,
Sans un signe de connivence,
Mes revenantes de la nuit,
Mes passagères du silence.

Que venez-vous, formes d'écume,
Dessins de neige sous la lune,
Danseuses de vent et de pluie,
Accroître encor ma solitude
Des blancs reflets d'une existence
Où tout s'est tu de qui m'aimait ?
Et faudra-t-il à tout jamais
Sur les vitres de mon ennui
Que s'inscrivent vos beaux visages,
Sans un murmure et sans un cri,
Mes revenantes de la nuit,
Mes passagères du silence ?

LE JOUR GRISE PAR LA FATIGUE...

Le jour grisé par la fatigue
S'est laissé choir du coin d'un toit
Dans le châlit d'une fenêtre
Et s'y couche en chien de fusil.
C'est l'ambulance de la nuit
Qui va venir le ramasser.

La lune en coiffe d'infirmière
Déjà pour lui cueille les simples
Qui fleurissent au ras du ciel.
Elle en emplit son tablier
Mais est-il temps de nous guérir ?

Elle se hâte, elle se penche,
De loin en loin prend une étoile
Qu'elle approche de son oreille
Pour s'y bercer de la rumeur
Qui ressemble au bruit de la terre.

Mais quoi ! l'on meurt toujours autant
Sans savoir pourquoi ni comment ?
A quoi sert la douceur des simples ?
Il fait nuit. Des gouttes de pluie
Coulent aux yeux des lampadaires.

Adieu ! mon printemps désolé...
Là où s'en va ma solitude
Il n'est plus que mortes-saisons.
La pluie qui tombe à contretemps
Vous poisse aux doigts comme du sang.

On vit à l'ombre de soi-même
L'amour s'efface et l'amitié
Ne bat monnaie que de mémoire.
Il fait doux et désespéré
Quand on marche au long de la Seine.

CLAUDE-ANDRÉ PUGET

GUÊPES ET ABEILLES

par NIKO TINBERGEN

Le naturaliste hollandais qui présente ici le résultat de ses intéressantes recherches a travaillé pendant de longues années dans une région de sable et de bois de pins voisine du Zuyderzée mais ses recherches furent localisées d'abord dans une petite vallée sablonneuse.

CE jour-là, tout en marchant, mon regard fut attiré par une guêpe brillante d'un jaune orangé qui avait à peu près la taille de l'ordinaire *Vespa*, friande de confitures. Elle s'occupait d'étrange manière sur le sable nu. Animée de petits mouvements brusques, elle reculait lentement en rejetant le sable derrière elle. A chaque mouvement, une pelletée de sable volait. J'étais certain de me trouver en présence d'une guêpe fouisseuse. La seule espèce de cette taille que je connaissais était le *Bembex*, grand chasseur de mouches. Mais ce n'était pas un *Bembex*. Je continuai à l'observer et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle déblayait un trou. Au bout de dix minutes, elle se retourna et, tournant le dos à l'entrée, elle commença à ratisser le sable. En moins d'une minute, l'orifice fut complètement obturé. Puis, la guêpe s'envola, décrivit quelques tours de plus en plus larges au-dessus de l'endroit, et finit par disparaître. Connaissant un peu les habitudes des guêpes fouisseuses, je me dis qu'elle allait revenir avec une proie quelques instants plus tard et je décidai d'attendre.

Assis sur le sable, je jetai un regard autour de moi et m'aperçus que j'étais entré dans ce qui devait être une véritable cité de guêpes. A moins de dix mètres, j'aperçus plus de vingt guêpes occupées à leur nid. Chacun de ceux-ci était entouré d'une bande de sable jaune de la

dimension de la main et, à en juger d'après le nombre de ces bandes de sable, il devait y en avoir une bonne centaine.

Je n'attendis guère : la guêpe rentrait au nid. Elle descendit lentement et se posa, à la façon d'un hélicoptère, sur une bande de sable. Je m'aperçus alors qu'elle transportait un chargement, un objet noir qui avait à peu près sa taille. Sans lâcher prise, elle fit quelques mouvements de ratissage avec ses pattes antérieures ; l'entrée apparut et, tirant sa proie derrière elle, la guêpe disparut dans le trou.

Quand elle revint, je lui dérobai sa proie en l'effrayant à son arrivée, de sorte qu'elle lâcha son fardeau : une abeille.

J'observai ces guêpes à l'œuvre tout l'après-midi et bientôt je me préoccupai de découvrir ce qui se passait dans cette cité d'insectes si active. Les guêpes semblaient passer une partie de leur temps à construire leur nid. D'après la masse de sable excavé, ceux-ci devaient être assez profonds. De temps à autre, une guêpe prenait son vol et, au bout d'une demi-heure ou davantage, rentrait avec une cargaison qu'elle enfouissait. Chaque fois que j'examinais la proie, c'était une mouche à miel. Elles devaient les capturer sur la lande, car elles venaient toutes du sud-est où se trouvait la lande la plus proche. Je me doutais bien que chaque guêpe rentrait régulièrement à son propre nid, ce qui laissait supposer d'étonnantes facultés d'orientation. Mais comment arrivaient-elles à retrouver leur chemin ?

A cette époque, les excellentes études de plusieurs zoologistes allemands, parmi lesquels E. Wolf, avaient déjà prouvé que les abeilles s'orientaient fort bien et l'on avait découvert un bon nombre de leurs moyens d'orientation. Mais je savais que les moyens de repérage des guêpes solitaires n'avaient pas encore été étudiés et que les observations du maître de l'entomologie, Henri Fabre, et de ses émules, Ferton, Rau et autres, suggéraient que ces guêpes avaient des moyens fort mystérieux de retrouver leur nid. Mais les travaux de ces naturalistes, admirables à de nombreux égards, m'avaient toujours laissé insatisfait. Je décidai donc de me mettre à la tâche et de passer mes journées avec les guêpes (de huit heures du matin à six heures du soir, ce qui n'était pas trop accaparant) dans ces « plaines à *Philanthus* », comme nous baptisâmes cette région de sable dès que nous apprîmes que le *Philanthus triangulum Fabr.* était le nom scientifique de cette guêpe fouisseuse, tueuse d'abeilles, communément appelée : abeille-loup.

J'avais pour tout équipement une vieille chaise, des jumelles, des calepins et une provision d'eau et de nourriture pour la journée. Le climat de cette étendue sablonneuse était assez étonnant, étant donné la zone tempérée dans laquelle nous vivons. La température au sol montait assez souvent à quarante degrés et, à en juger par la couleur de ma peau, je reçus ma part de rayons ultraviolets.

Mon premier but était de découvrir si chaque guêpe était vrai-

ment limitée à un seul nid comme je le supposais ; en effet, les guêpes, à leur retour, atterrissaient sans hésiter sur les bandes de sable, devant leur nid. Je m'installai dans un coin fort peuplé de la colonie, à environ cinq mètres d'un ensemble de quelque vingt-cinq nids. Je relevai chacun d'eux et dressai une carte. Chaque fois que j'apercevais une guêpe au travail dans un nid, je l'attrapais ; après une courte lutte, je marquais son dos d'une ou deux taches (à l'aide de peinture d'émail siccative) puis je la relâchais. Les insectes se remettaient vite au travail et, au bout de quelques heures, j'eus dix guêpes, chacune marquée d'une combinaison différente de couleurs, qui travaillaient sous mes yeux.

En attendant la suite des événements, je passais mon temps à observer les guêpes de très près. Une paire de lentilles, montées sur des branches et que je pouvais porter comme des lunettes, me permit, en approchant lentement d'une guêpe au travail, de l'observer, considérablement grossie, à quelques centimètres. J'apercevais ses yeux à facettes, ses grosses mâchoires en forme de pinces, ses antennes noires et agiles qui se mouvaient sans arrêt, ses pattes jaunes hérissées de poils qui ratissaient le sable friable.

Bientôt, plusieurs de mes guêpes marquées cessèrent de travailler à leur nid, ramenèrent du sable devant l'entrée et s'envolèrent. L'envol était souvent spectaculaire. Avant de partir, elles faisaient un petit tour autour du nid, tout d'abord en rase-mottes puis un peu plus haut, en décrivant des cercles de plus en plus larges ; enfin, elles s'envolaient, mais revenaient survoler à nouveau le nid à très basse altitude. Elles partaient alors en ligne droite, à cinq ou dix mètres du sol, et n'étaient bientôt plus qu'un point qui s'estompait rapidement dans le ciel bleu. Toutes les guêpes filaient en direction du sud-est. A huit cents mètres dans cette direction, les sables stériles butaient sur une lande de bruyères touffues, bourdonnantes d'abeilles.

Ceux qui avaient observé d'autres guêpes fouisseuses avaient noté les cercles bizarres qu'elles décrivaient dans l'air avant de quitter leur nid. Philip Rau les avait appelés « études topographiques ». Mais jusque-là, personne n'avait prouvé la légitimité de cette appellation, personne n'avait démontré que les guêpes étudiaient les caractéristiques topographiques de leur nid en le survolant. M'en assurer, si possible, était l'un de mes objectifs.

*
* *

Avant le terme de la première journée, chacune de mes guêpes était rentrée avec une abeille. Certaines étaient revenues deux ou même trois fois. Dès lors, il était évident que chacune d'entre elles avait son propre nid qu'elle regagnait régulièrement.

Les jours suivants, je multipliai ces observations et découvris d'autres aspects de la vie quotidienne des guêpes. Comme chez d'autres

espèces, l'excavation des grands nids et la capture des proies réservées aux larves étaient exclusivement dévolues aux femelles. C'était un travail considérable. Les guêpes passaient des heures à creuser de longues galeries et à dégager le sable. Elles demeuraient souvent fort longtemps sous terre et, en attendant leur réapparition, ma patience était souvent mise à rude épreuve. Mais un mouvement presque imperceptible finissait par se produire dans le sol et un petit amas de terre humide s'élevait peu à peu ; on avait l'impression d'assister au travail d'une taupe naine. La guêpe ne tardait pas à apparaître à reculons, toute couverte de sable. Un mouvement brusque, accompagné d'un bourdonnement aigu et saccadé, et la guêpe était propre. Elle commençait alors à faire le ménage et travaillait comme une possédée à transporter le sable à plusieurs centimètres de l'entrée.

J'essayai à plusieurs reprises de découvrir les nids pour étudier leur structure interne. La plupart du temps, le sable s'effondrait et je perdais trace des galeries avant d'avoir creusé une trentaine de centimètres, mais parfois, en grattant doucement avec un brin d'herbe, puis en creusant dans le sens des galeries, j'arrivais à atteindre les cellules. Celles-ci s'ouvraient à l'extrémité de la galerie, couloir étroit, souvent long de soixante centimètres. Chaque cellule contenait un œuf ou une larve et une ou deux abeilles, en guise de provisions. Le nid comprenait d'une à cinq cellules ; chaque larve avait son salon et son garde-manger approvisionné par la femelle laborieuse. Étant donné la variété du nombre des cellules que je découvris dans les nids et la variété du nombre de larves qui s'y trouvaient, je conclus que la guêpe remplissait généralement chaque cellule d'abeilles avant de creuser une nouvelle cellule ; c'étaient ces aménagements qui la retenaient sous terre si longtemps.

Désormais assuré que chaque guêpe revenait régulièrement à son propre nid, il me restait à résoudre le problème de l'orientation. Le sol était tapissé de taches de sable jaune. Comment une guêpe pouvait-elle, après un voyage d'un peu plus de quinze cents mètres, retrouver exactement son nid ?

Ayant vu les guêpes procéder à leurs « études topographiques », je pensais naturellement que chaque femelle accomplissait en fait ce qu'impliquait le terme : elle s'orientait. Une expérience fort simple me suggéra qu'il en était bien ainsi. Pendant l'absence d'une guêpe donnée, je balayai le sol qui entourait l'entrée du nid, déplaçant tous les points de repère possibles : cailloux, ramilles, touffes d'herbe, pommes de pin, etc., de sorte que, sur une superficie de trois ou quatre mètres carrés, aucun de ces repères ne se trouvait plus au même endroit. Cependant, je ne touchai pas au nid. J'attendis alors le retour de la guêpe. Lorsqu'elle descendit lentement du ciel, transportant son abeille, elle se comporta d'une manière curieuse. Tout alla bien jusqu'au moment où elle se trouva à environ un mètre vingt du sol. Elle s'arrêta

alors tout à coup, fonça à droite et à gauche, comme prise de panique, demeura un moment immobile puis s'envola, décrivit un large cercle, redescendit lentement de la même manière et hésita à nouveau, à la même distance du nid. Comme je n'avais pas touché au nid lui-même, ni à son entrée, ni à la bande de sable qui la bordait, mon expérience prouvait que la guêpe était troublée par le changement de configuration du terrain.

Peu à peu, elle se calma et commença à descendre un peu plus bas pour poursuivre son enquête. Mais elle semblait incapable de trouver son nid. Elle se posa à un endroit, puis à un autre, et commença à creuser en différents points, non loin de l'entrée du nid. Au bout d'un moment, elle lâcha son abeille et entreprit une enquête systématique. Au bout de vingt-cinq minutes, elle trébucha comme par accident sur l'entrée du nid et reprit alors son abeille pour y entrer. Au bout de quelques minutes, elle ressortit, referma la porte et s'envola. Mais elle me réservait une surprise. Avant de partir, elle procéda à une « étude topographique » extrêmement longue. Pendant deux minutes, elle décrivit cercles sur cercles et revint plusieurs fois survoler le terrain bouleversé avant de se décider à quitter les lieux.

J'attendis une heure et demie et j'eus la satisfaction de la voir revenir. Ce que j'avais espéré se produisit. Cette fois-ci, elle n'hésita plus, elle savait parfaitement comment rentrer chez elle.

Je répétai cette expérience sur un grand nombre de guêpes et, chaque fois, leur réaction fut à peu près la même. Il était donc probable que les guêpes retrouvaient leur chemin en utilisant quelque chose qui ressemblait à des repères autour du nid et non pas en répondant à quelque stimulus (visuel ou autre) du nid lui-même. Il fallait vérifier si tel était bien le cas.

L'expérience à laquelle je procédai fut simple. Si une guêpe se servait de points de repère, il devait être possible de la troubler en disposant ses balises d'une manière toute différente. Je pouvais l'égarer en transportant à une certaine distance tous ses repères. C'est ce que je fis pour quelques nids qui se trouvaient sur une surface de sable pelé et qui n'avaient dans leur voisinage que quelques objets bien nets : branchages ou touffes d'herbes. Après le départ du propriétaire de ce nid, je déplaçai ces deux ou trois objets d'une trentaine de centimètres vers le sud-ouest, à angle droit par rapport au plan d'atterrissage supposé. Le résultat fut celui que j'escomptais. Chaque guêpe manqua son nid et atterrit à l'endroit exact où le nid « aurait dû » se trouver par rapport aux nouveaux points de repère.

*
* *

J'essayai ensuite de forcer les guêpes à utiliser les balises que je leur fournissais. Comme la transformation du terrain pendant l'absence de la guêpe la troublait à son retour et risquait même de l'empêcher

de retrouver son nid, j'attendais que la guêpe y fût descendue et je disposais alors mes propres balises autour de l'entrée : seize pommes de pin réparties en un cercle d'environ vingt-cinq centimètres de diamètre.

La première guêpe qui remonta fut un peu désorientée et procéda à une étude topographique assez longue. A son retour, elle hésita un certain temps, mais finit par atterrir devant le nid. Lorsqu'elle repartit, elle se livra à une sérieuse étude topographique et ensuite tout se passa bien. D'autres guêpes se comportèrent à peu près de la même façon et, le lendemain, elles travaillaient normalement dans les cinq nids que j'avais ainsi modifiés.

Je passai le reste de l'été à confirmer ces découvertes de plusieurs manières. Je ne disposais pas de beaucoup de temps, car la saison ne dure que deux mois ; vers la fin d'août, les guêpes sont moins actives et ne tardent pas à mourir, abandonnant la destinée de leur race aux chrysalides enfouies dans le sable où elles dorment jusqu'au mois de juillet suivant. Et même durant cette brève période de l'été, les guêpes ne pouvaient travailler d'une manière continue, mais seulement les jours ensoleillés et secs. Or l'été hollandais en fournit rarement plus d'une vingtaine.

Mais j'eus le temps de m'assurer que les guêpes s'orientaient visuellement. Je commençai par leur couper les antennes, porteuses des délicats organes de l'odorat, du toucher et d'autres organes sensoriels, sans troubler le moins du monde leur orientation. Lorsque, dans d'autres expériences, je recouvris leurs yeux de peinture noire, les guêpes ne purent prendre leur vol. En enlevant cette couche de peinture, je leur rendis la vue et leur comportement redevint normal. De plus, lorsque je dressai une guêpe à accepter un cercle de pommes de pin avec deux petits carrés de carton qui, trempés dans de la sève de pin, dégageaient une forte odeur, le déplacement des pommes de pin l'égara comme à l'accoutumée, mais le déplacement des petits carrés parfumés n'eut pas le moindre effet. Enfin, lorsque les guêpes qui avaient pris l'habitude des cercles de pommes de pin aperçurent au lieu de celles-ci un cercle de cailloux gris, à une trentaine de centimètres de leur nid, elles suivirent ces cailloux. Ce qui n'avait été possible que grâce à la ressemblance entre les cailloux et les pommes de pin.

Je ne poussai pas plus loin mes expériences au cours de ce premier été.

Les guêpes des sables.

Deux ans plus tard l'auteur reprit ses expériences dans une région voisine où alternaient des bois de pins et des espaces sablonneux, que l'on avait débarrassés de toute végétation pour éviter les incendies.

Le sol, nu dans cette région, offre de confortables abris aux nom-

breux insectes en quête d'un nid. Parmi ceux-ci on rencontre une guêpe fouisseuse, l'*Ammophila*, tueuse de chenilles, célèbre depuis que Fabre a décrit la façon dont elle paralyse sa proie en piquant les centres nerveux de la larve.

Ces guêpes ont un aspect fort différent du *Philanthus*. Elles sont longues et sveltes, noires avec une tache rouge à la base de l'abdomen. Les femelles creusent des nids peu profonds : un simple passage étroit et vertical qui ouvre sur une chambre à quelque cinq ou six centimètres de profondeur. C'est là qu'elles accumulent les chenilles, nourriture de base de leurs larves. Sur la première de ces chenilles, la guêpe pond son œuf. La larve de la guêpe dévore les chenilles, puis se métamorphose en chrysalide et hiberne dans le nid. L'été suivant, la guêpe apparaît et, pendant les mois de juin, juillet et août, un grand nombre d'entre elles se répandent sur la lande ; les mâles, insouciants, se gavent de nectar tandis que les femelles creusent, chassent et pondent leurs œufs.

Des étudiants qui travaillaient alors avec moi, dont J.-P. Baerendts et sa future femme, passèrent un certain nombre de jours ensoleillés sur un sentier nu qui traversait la lande. Ils avaient choisi une section d'une dizaine de mètres où de nombreuses guêpes des sables se trouvaient au travail. Celles qu'ils y découvrirent appartenaient à la plus petite des deux espèces les plus communes, l'*Ammophila campestris fur*, comme on l'appelait alors.

Pour creuser leur nid, ces guêpes utilisent en guise d' « outils » leurs fortes mandibules pointues qui mordent fort bien le sol dur et sableux. Une fois le sable devenu friable, elles le ratissent comme avec une pelle en usant de leurs pattes antérieures. Celles-ci comportent une sorte de balai formé de barbes raides. A la différence du *Philanthus*, ces guêpes n'abandonnent pas sur place le sable qu'elles ont déterré, mais le prennent « sous le menton » en repliant la tête contre le thorax et s'envolent pour aller le jeter à quelques centimètres de là. De la sorte, le sable ne s'amoncelle jamais à l'entrée du nid qui est ainsi extrêmement difficile à découvrir.

Par beau temps, le forage d'un nid prend environ quarante-cinq minutes. A mesure qu'elle creuse, la guêpe s'y enfonce jusqu'au moment où, reposant sur la tête, elle ne laisse apparaître que l'extrémité de son abdomen. Lorsque le corridor a atteint cette dimension, elle aménage une cellule. Celle-ci ne peut abriter que la larve et quelques chenilles. Elle est juste assez grande pour permettre à la guêpe de se retourner, mais celle-ci revient généralement à l'air libre à reculons quand elle est entrée la tête la première (et vice versa).

Le nid vide reste temporairement fermé en l'absence de la guêpe. A ce moment, le nid n'est décelable que par un léger affaissement du sol. Lorsqu'il contient un œuf ou une larve, la femelle ajoute du sable à la surface et le ratisse si bien que l'entrée devient parfaitement invisible.

Au cours de la journée, les guêpes reviennent souvent avec des chenilles. Celles-ci sont parfois aussi grosses qu'elles. Elles doivent alors les remorquer à terre. Lorsque leur proie est plus petite, elles interrompent fréquemment leur vol et avancent rarement par vols de plus de deux mètres.

La guêpe, chargée d'une proie, semblait connaître exactement son chemin. En sortant de la bruyère, elle allait souvent en ligne droite, le long du sentier, s'arrêtait, laissait tomber la chenille, et, sans aucune hésitation apparente, commençait à balayer le sable. Dans neuf cas sur dix, elle ne se trompait pas. Bientôt, son ratissage découvrait des cailloux qu'elle enlevait un à un, et, peu après, la porte était dégagée.

Après avoir ainsi ouvert le nid, la guêpe y plongeait. Elle commençait souvent par enlever le sable qui y était tombé en repoussant les cailloux. Puis elle se retournait, plaçait l'extrémité de son abdomen juste au-dessus de l'entrée du nid et, saisissant sa proie dans ses mandibules, l'introduisait à reculons dans la cellule. Au bout d'un moment, elle ressortait et refermait la porte avant de repartir.

Les Baerendts notèrent bientôt ces détails et beaucoup d'autres, relatifs au comportement des guêpes. Mais ces observations ne suffisaient pas à expliquer la suite des événements. Il était impossible de suivre une guêpe pendant plus d'une heure, car lorsqu'elle quittait son nid, elle disparaissait dans la bruyère où l'on perdait presque immédiatement sa trace. C'est pourquoi les Baerendts se mirent à tracer des repères coloriés sur certaines guêpes afin de pouvoir les reconnaître aisément. De petites taches de peinture siccative leur suffirent. De plus, ils repéraient chaque nid en enfonçant un bout de fil de fer dans le sable à trois ou quatre centimètres de l'entrée. Ce fil de fer avait la forme d'un « J » inversé dont l'extrémité libre se trouvait à cinq centimètres au-dessus de l'entrée.

Ils commencèrent alors à noter ce que faisait chaque guêpe. Ils firent bientôt une observation étonnante. Ils découvrirent que chaque guêpe, après avoir creusé son nid, commençait par capturer une chenille. Elle l'enfouissait dans le nid et, après y être restée de vingt à cent secondes, y pondait un œuf. Elle quittait ensuite son nid et s'en allait paresseusement errer dans la bruyère ou, plus souvent encore, commençait à creuser un second nid. Souvent aussi, elle allait à un autre endroit du sentier rouvrir un nid déjà existant. Parfois, elle s'y glissait juste un moment, le refermait et partait. Mais quelquefois elle ne l'abandonnait que peu de temps et y revenait avec une proie. Elle l'y enfouissait et demeurait sous terre au maximum dix secondes. Il apparut par la suite que cette courte visite avait pour but d'approvisionner une larve ayant déjà épuisé sa réserve de nourriture.

Lorsque la guêpe avait apporté une, plusieurs ou parfois un grand nombre de chenilles dans ce nid, elle retournait alors au premier.

Elle le visitait tout d'abord sans lui apporter aucune proie, puis elle revenait une ou deux fois avec une chenille. Elle abandonnait à nouveau ce nid et souvent n'y revenait pas avant deux ou trois jours. Elle retournait à l'autre nid ou en creusait un troisième.

Au bout de quelques jours, elle rendait de nouveau visite au premier nid, y apportant généralement un certain nombre de chenilles. Ensuite, elle le refermait avec beaucoup de soin. Se servant de sa tête comme d'un marteau, elle tapait fortement sur les cailloux qu'elle avait fait glisser dans le corridor. C'était la dernière opération consacrée à la larve : le verrouillement de la porte. Elle poursuivait ensuite son travail sur le second et le troisième nid.

Chaque guêpe, ce qu'on n'avait jamais soupçonné, avait la responsabilité simultanée de deux et parfois même trois nids. Elle connaissait la position de chacun de ceux-ci par rapport à la multitude de nids semblables sur le sentier et savait exactement ce qu'elle devait faire dans chacun d'entre eux. L'entreprise se déroulait en trois temps : on commençait par creuser le nid, en fermer provisoirement l'entrée, trouver une chenille, la rapporter, la déposer, pondre un œuf sur elle et refermer la porte. Suivait un intermède d'un ou plusieurs jours pendant lesquels on s'occupait d'un autre nid. Puis, on revenait visiter le nid numéro 1, sans lui apporter de chenilles, on le refermait, on revenait une ou deux fois avec une chenille et, après avoir à nouveau fermé la porte, on l'abandonnait encore un jour, pour se consacrer à un autre nid. Puis on faisait une troisième visite, les pattes vides, après quoi on refermait la porte et l'on rapportait coup sur coup trois, quatre chenilles ou davantage. Puis on verrouillait la porte et on quittait le nid définitivement.

Lorsque le temps le permettait, nous pouvions étudier un certain nombre de guêpes pendant une semaine ou dix jours ; on notait leur activité et, à la fin, on ouvrait leur nid pour voir ce qui s'y trouvait. Par la suite, les Baerendts construisirent des nids artificiels en plâtre qui leur permirent d'autres découvertes. La méthode du nid en plâtre était simple. Un cylindre plein, de dix centimètres de diamètre, haut de trois centimètres, était découpé en deux cylindres superposés. Dans la partie supérieure, on creusait un corridor comme le fait l'*Ammophila* et dans la partie inférieure on aménageait une cellule. Lorsqu'on repérait un nid, à l'aide d'un foret, on extrayait un cylindre de terre contenant la totalité du nid. Celui-ci était transféré dans le cylindre en plâtre qu'on disposait à sa place et qu'on recouvrait de terre. On prenait grand soin de ne pas bouleverser la couche de terre superficielle, de la remettre exactement comme on l'avait trouvée, de manière à ce que l'entrée réelle s'emboîtât exactement dans le nid de plâtre. Ensuite, on pouvait ouvrir ce nid artificiel en soulevant le cylindre supérieur.

Ce fut un grand jour que celui où la première guêpe, découvrant ce

dispositif, l'adopta. Dès lors, le contenu du nid (dimensions de la larve, volume des provisions, etc.) put être soumis à toutes les vérifications nécessaires. En observant simultanément le comportement de la mère et l'état de la couvée, on s'aperçut que l'œuf était toujours pondu sur la première chenille, que la seconde phase commençait lorsque, la première chenille ayant été mangée, la larve avait besoin d'autre nourriture et que la troisième phase débutait généralement lorsque la seconde provision était épuisée. Quand la larve n'avait plus rien, elle avait atteint son plein développement, pouvait filer son cocon et devenir chrysalide.

Dès que nous sûmes que ces guêpes s'occupaient de deux ou trois nids à la fois, chacun abritant une larve à un stade de développement différent et exigeant par conséquent différentes rations de nourriture, nous nous demandâmes naturellement comment les guêpes savaient ce qu'il convenait de faire à chaque nid. Grâce au nid de plâtre, les Baerendts trouvèrent la réponse.

Comme je l'ai montré, la seconde et la troisième phase commençaient souvent par une visite des guêpes qui n'apportaient rien, après quoi elles repartaient. Parfois ces visites n'étaient pas suivies d'un approvisionnement. On peut penser que les visites sans approvisionnement (auxquelles je donnerai désormais le simple nom de « visites ») étaient des sortes d'inspections au cours desquelles la guêpe, soumise à des stimulus qui déterminaient sa conduite pour les heures à venir, décidait si elle apporterait au nid en question beaucoup de chenilles, quelques-unes ou pas du tout.

On pouvait vérifier ce phénomène, car les nids de plâtre permettaient de modifier à volonté leur contenu. Les Baerendts, en préparant et en menant ces expériences avec une grande précision, réussirent à résoudre le problème.

Tout d'abord, ils observèrent un certain nombre de guêpes pendant plusieurs jours, afin de connaître leurs différents nids et d'être en mesure de prévoir leurs « visites ». Puis ils procédèrent à diverses modifications peu avant la visite attendue ; par exemple, ils introduisirent un grand nombre de chenilles dans un nid où la larve n'avait plus ou très peu de nourriture. Ou encore, ils dérobèrent toutes ses chenilles à un nid qui en avait déjà reçu beaucoup et qui ne devait plus en recevoir qu'une ou deux.

Les résultats furent probants. Je ne puis les reproduire tous ici, mais j'en choisirai quelques-uns. Lorsqu'on enlevait les chenilles avant une « visite », toutes les guêpes réagissaient en apportant plus de nourriture qu'elles ne l'auraient fait autrement. Certaines rapportaient au total douze ou treize chenilles à chaque nid, alors que d'ordinaire elles n'en fournissent que de cinq à dix. Lorsqu'on introduisait de nouvelles chenilles avant la troisième phase, la guêpe, au lieu d'en

apporter de trois à sept coup sur coup, n'en apportait aucune et, dans un cas, une seule. Ainsi, les modifications du nombre de chenilles provoquaient des modifications dans le comportement de la mère. La taille de ces larves l'influençait également. Une larve trop jeune ne recevait jamais beaucoup de chenilles. De même, si l'on remplaçait une jeune larve par un cocon, les guêpes abandonnaient leurs visites alimentaires complètement et au cas où elles étaient déjà entrées dans la troisième phase, verrouillaient les nids. Les guêpes qui en étaient encore à la seconde phase n'apportaient plus de chenilles au nid, mais ne le verrouillaient pas.

Ces résultats étaient remarquables, car ils révélaient non seulement que la « visite » déterminait indiscutablement ce qu'allait faire la guêpe, mais démontraient également que l'effet de la visite pouvait durer longtemps. Ainsi, lorsque le nid de la guêpe 30 fut vidé de toutes ses chenilles avant sa visite, à dix heures trente du matin, elle réagit en rapportant une autre chenille ce jour-là et trois autres le lendemain. L'effet se prolongea par conséquent toute la nuit. Afin de comprendre la portée de ce phénomène, on doit se souvenir que cette guêpe s'occupait parallèlement d'autres nids à différentes étapes de développement.

D'autres guêpes furent soumises à ces mêmes expériences, au cours de visites d'approvisionnement et non plus de simples « visites ». Dans aucune de ces expériences, le changement n'affecta la guêpe le moins du monde. Elle poursuivit son travail comme il lui avait été dicté lors de sa visite précédente.

Imaginez ce que ceci signifie sur le plan pratique. La guêpe connaît l'emplacement de deux, de trois et même d'un plus grand nombre de nids, car elle rend parfois également visite à de vieux nids. Après qu'elle en a quitté un, elle se dirige généralement vers le nid qui a le plus besoin de nourriture à ce moment-là. Comment le sait-elle? C'est une question fort troublante. Puis, durant cette visite, elle prend des « notes » et agit en conséquence. Ensuite, elle rend visite à un autre nid et agit à nouveau selon ce qu'elle y trouve. Pendant tout ce temps-là, elle se souvient de l'endroit où se trouvent tous les nids et plus ou moins de leur état. Ces visites ne sont que des vérifications.

Les Baerendts étudièrent plus en détail les habitudes de chasse de leurs guêpes. Une fois qu'elles avaient attrapé une chenille, comment rentraient-elles au nid?

Ils constatèrent que pour y parvenir la guêpe grimpait toujours sur une bruyère ou un jeune sapin. Parvenue au sommet après une escalade ardue, elle se tournait dans diverses directions, comme si elle voulait obtenir une vue panoramique. Elle faisait alors un long saut, toujours en direction de son nid. Le poids de la chenille décidait de la longueur de ce vol. La guêpe commençait alors sa marche, trébuchant et avançant péniblement sur le sol inégal. Elle partait d'ordinaire dans la bonne direction, mais parfois en déviait ou se mettait même

à décrire des cercles irréguliers et des boucles. Quand tel était le cas, elle escaladait à nouveau un arbre, regardait autour d'elle et repartait toujours dans la bonne direction.

Plusieurs guêpes furent lâchées ensuite dans des directions différentes. A la suite de ces expériences, il devint clair qu'il existait une zone autour du nid d'où elles rentraient aisément et au-delà de laquelle elles étaient désorientées. La surface de cette zone « connue » était différente selon les guêpes et, de plus, la situation réelle de ces différentes zones était variable. Certaines rentraient directement au nid de très loin au nord-ouest, alors qu'elles étaient perdues à dix mètres du sentier dans la direction opposée. D'autres étaient à l'aise dans la direction sud-est nord-ouest. Une guêpe était particulièrement remarquable. Lorsqu'on la transportait à quinze mètres ou plus au nord-ouest, elle rentrait au nid par un long détour, partait le long du sentier, tournait le dos à son nid, virait à gauche, dès qu'elle avait dépassé un grand sapin, et revenait au nid après avoir décrit un demi-cercle autour de l'arbre. Lorsqu'on la lâchait à moins de quinze mètres dans la même direction, elle retournait directement au nid. Pourtant, dans ces deux séries d'expériences, elle semblait s'orienter dès qu'on la libérait. Cette guêpe connaissait visiblement très bien le sentier et c'était seulement en rentrant du nord qu'elle accomplissait son détour.

On fit beaucoup d'autres expériences, mais je ne puis ici en rendre compte en détail. Le résultat définitif, c'est que l'*Ammophila* trouve le chemin du retour en utilisant des repères de plusieurs sortes dont elle doit apprendre la position tout comme le *Philanthus*. Il est fort possible qu'en plus de ces repères elle utilise le soleil comme boussole, mais nos expériences ne se proposaient pas de vérifier ce dernier point.

Ainsi se trouvait révélé un autre aspect étonnant du comportement de l'*Ammophila*. L'analyse de l'orientation démontrait les actions compliquées que chaque guêpe peut entreprendre pour pouvoir s'occuper simultanément de deux ou trois nids. Elle doit associer ses découvertes, lors de la « visite » où elle reçoit ses instructions, aux points de repère qui la guideront vers le nid qu'elle doit pourvoir. Il convient également de considérer avec quelle précision elle doit se comporter afin d'assurer la survie de la larve. Le rythme lent de la ponte ne permet pas de sacrifier beaucoup de larves. Il est remarquable qu'un tel système ait pu se développer, si différent de celui qui existe par exemple chez les sphingidés et les papillons qui se contentent de pondre leurs œufs et les abandonnent.

Il est impossible de consacrer ici plus de place aux autres aspects de la vie de l'*Ammophila* étudiée par les Baerendts, par exemple à la technique très spécialisée qu'elle utilise pour paralyser la chenille ou ses curieuses habitudes de sommeil et de repos collectif.

TRADUCTION D'ANDRÉ MICHEL NIKO TINBERGEN

CAVALIER SEUL

(JOURNAL)

par Jacques Porel

Un soir, j'étais avec Proust dans la chambre de liège ; couché dans son lit, les yeux au plafond, un long crayon tenu entre ses deux index, il pensait à son œuvre et ne m'en parlait pas. Soudain il me demanda :

« Qu'avez-vous préféré dans *Swann ?* »

Revenu de mon étonnement — nos entretiens le portaient généralement vers Balzac, Stendhal, Dickens ou Dostoïevski, mais rarement vers lui-même — je lui répondis à peu près ceci :

« Ce qui m'a le plus frappé dans *Swann,* c'est le choix et l'usage que vous avez faits d'Odette pour grandir Swann et donner à son amour toute sa résonance. »

Je n'osai pas aller plus loin. Il ne parut pas mécontent de cette remarque, mais comment savoir ? Il était si courtois ! Il sourit en découvrant ses dents qu'il avait fort blanches et fort belles.

Nous parlâmes d'autre chose, je ne sais plus de quoi, mais je vis alors dans ses yeux qu'il ne cessait plus de penser aux deux personnages évoqués, que le long, le lent travail d'alchimie, de résurrection avait repris devant moi, que ce silence, c'était sa vie et qu'au fond il était heureux.

On ne prête jamais assez d'attention de leur vivant aux êtres qu'on aime ou qu'on admire. C'est après sa mort que j'ai témoigné à mon père la tendresse, le respect dus à sa tendresse et à son désintéressement. Les souvenirs que je dois à Marcel n'ont fait que grandir dans mon esprit depuis sa mort : un jour, tels « *les soleils rajeunis* » de Baudelaire, ils s'allument dans un coin de la mémoire et l'instant s'approfondit d'être ainsi revécu. Au reste tout l'œuvre de Proust le prouve qui mène à la beauté inégalable du *Temps retrouvé.*

J'ai souvent pensé à cette soirée, à la question qu'il m'avait posée, aux deux créatures qui lui doivent la vie, qu'il a laissées derrière lui, à Odette et à Swann, au regard qu'il leur adressa, ce soir-là, dans la chambre de liège.

Chaque fois que j'ai relu le livre, l'envie m'a pris de faire la même réponse à une question qu'on ne me posait plus. Et j'y pense aujourd'hui.

Sans autre drame qu'intérieur, avec un minimum de péripéties, Proust

a placé, face à face, deux êtres destinés à se joindre parce qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. La supériorité évidente de Swann, comment nous apparaîtrait-elle sans Odette qui, en toute occasion, lui fournit la chance de se manifester ? L'élégance morale de Swann, sa culture, sa bonté nous parviennent à travers les imperfections, les petitesses de cette héroïne qui ignorait son vrai rôle, de cette femme douce et médiocre dont le charme est enveloppé de vulgarité. Sans Swann, Odette n'arrive pas jusqu'à nous. Sans Odette, Swann vivrait peut-être mais ce serait un autre Swann, combien moins émouvant que celui de Proust, le mondain intelligent, raffiné qui, de sacrifice en sacrifice, finira par mourir comme s'il se tuait pour celle qu'il aime et « qui n'était même pas son type ».

Il y a certainement dans le monde moins de Swanns que d'Odettes, mais pour être tout à fait elle-même il faut, à cette minorité, l'éternel voisinage d'un univers féminin qui n'atteint son point de perfection que dans la dissimulation et le mensonge. Oui, il n'y a de vrais Swanns qu'à côté de ces Odettes-là. C'est là où le génie de l'auteur apparaît. Quand Proust observe un cas particulier, son observation — comme celle de Balzac, de Stendhal — est si précise, si profonde, que ce *particulier* devient aussitôt général sans cesser pour autant d'avoir un caractère exceptionnel.

On sent le dévouement attentif de Proust envers Odette. Il n'est jamais profondément contre elle et lui pardonne en même temps que Swann lui a pardonné. On n'est un grand auteur qu'au prix de cette tendresse et de cette charité. Il faut autant de cœur que d'intelligence pour créer un personnage digne de grandir et de rester. Odette l'insuffisante, Odette la médiocre, Odette la menteuse est de ces héroïnes enfantées par l'amour autant que par la lucidité. Proust l'a voulue ainsi. Il la plaint sans le dire, la trouve même pathétique à sa manière et il l'aime à travers Swann.

⁂

Elle me parle tout le temps de mon âge parce qu'elle ne cesse de penser au sien.

⁂

Trop de gens s'empressent de juger un homme sur la qualité de ses liaisons. C'est risible. Un homme « de qualité » peut s'éprendre de n'importe quelle femme, fût-elle la pire gaupe. De grands poètes, de grands seigneurs en ont fourni maintes preuves.

Un homme se juge à ce qu'il donne, non à ce qu'il prend.

⁂

Tristan Bernard rencontre Paul Reboux et le félicite pour son livre *A la manière de*.

— Votre pastiche de X... est tellement ressemblant que je n'ai pas pu aller jusqu'au bout !

⁂

Quelle place un être aimé ne prend-il pas quand il n'est plus là pour l'occuper !

⁂

Il est rarement amusant de rencontrer dans la vie des personnages de roman. Ils ne se suffisent pas à eux-mêmes. Ils ont l'air d'attendre leur auteur comme une fille, un mari.

⁂

J'avais envie de lui répondre : « N'écoute pas les bêtises que *tu* es en train de dire. Tu es trop intelligente pour les supporter. »

⁂

Un de ses interprètes, une femme de quarante ans, disait, un jour, à Claudel :

— C'est drôle, moi, je n'ai jamais eu vingt ans !

— Ça peut encore venir, répondit Claudel.

⁂

Je quitterai cette vie, désolé de n'avoir pu rendre heureuses les seules femmes que j'ai vraiment aimées.

⁂

Si l'un de ces maniaques de la définition et de la comparaison me demandait de définir Fargue en peu de mots, je dirais : « Il était le contraire d'un intellectuel. » S'il me posait la même question sur Drieu, je répondrais : « Il était le type même de l'intellectuel. »

Le questionneur me demanderait alors, c'est probable : « Quel est celui des deux que vous placez en tête ? » Je nommerais Fargue et cela sans mésestimer Drieu le moins du monde ; si l'on me demandait alors d'expliquer ma préférence, je dirais aussitôt : « Pour moi, et cela, de par mon hérédité sans doute, ce que je mets au-dessus de tout, ce sont les *dons*. Ceux de Fargue étaient éclatants étant ceux du poète. Quant à Drieu, malgré tout le bien que je pense de son intelligence, l'originalité indiscutable de son attitude intellectuelle, sa distinction et son désintéressement, je ne le trouvais pas suffisamment *doué* pour qu'il pût m'éblouir. Il m'intéressait mais ne m'étonnait pas. Et son style me semblait trop verbal. Il écrivait parlé. »

⁂

Les tapeurs préfèrent taper les pauvres, lesquels offrent moins de résistance que les riches. Et puis les pauvres connaissent la question. Avec eux les arguments sont plus faciles à trouver.

⁂

Les êtres sont livrés par fragments à notre curiosité. C'est devant une succession d'images disparates, dans un fouillis d'anecdotes que nous nous débattons pour réussir à les évoquer.

J'étais bien jeune encore lorsque je le connus. Il était l'intime d'un homme avec lequel je m'étais lié d'amitié au début de la Grande Guerre. J'avais donc entendu parler de lui avant même de le voir. Il était admiré pour son intelligence, son audace intellectuelle ainsi que pour son caractère mais redouté aussi par ceux qui ne comprenaient pas d'où lui venait son étrange mépris des hommes. Mieux valait ne pas se trouver devant lui le jour où l'on cherchait cette cordialité trompeuse si facilement consentie par ceux qui ne vous veulent aucun bien.

La sensibilité chez lui était domptée jusqu'à paraître absente. Non qu'elle le fût : tout au contraire, mais une pudeur venue de l'intelligence donnait à sa parole une sécheresse qu'ignorait son cœur.

Dévoué à un entourage qui était devenu sa propriété, il m'accorda l'indulgence que mon vieux frère d'armes m'avait pour toujours témoignée.

La première fois, il m'intimida puis ne cessa plus de m'intimider. La place éminente qu'il occupait dans les affaires de l'Etat m'étonnait moins que ce front immense, ce visage géométrique, ces cheveux semblables à de la fourrure et ce regard clair et pénétrant. Peu sérieux de nature, j'ai toujours été sensible au physique des êtres. Le sien s'imposait et, trente ans après, je crois encore que ce physique joua un rôle décisif dans une destinée qui fascina ses ennemis eux-mêmes.

Il avait, malgré son originalité, brillamment réussi et dirigeait, selon ses vues, la politique extérieure du pays. On était tenté d'oublier qu'il avait eu une jeunesse comme tout le monde, qu'il avait, lui aussi, fait son service militaire, que, son cartable sous le bras, il était allé au lycée.

Un jour, il lui fallut mourir. Tant qu'il était vivant, je ne pouvais l'imaginer que sous la forme qu'il offrait à nos yeux. Dès lors qu'il n'était plus, j'imaginais son passé. Sa mort me le rendait tout entier.

Il avait, toute sa vie, tranché sur les autres. Il ne devait, dans sa jeunesse, ressembler à personne. Comment se le représenter, adolescent, à la table familiale, auprès du père, le savant au doux regard, de la mère, belle autant qu'irréprochable ?...

Mais soudain, cet homme singulier, distant, le voici mêlé dès sa pre-

mière jeunesse à un événement, à un fait divers qui, en le ramenant dans les erreurs communes, le rend, si je peux dire, encore plus déconcertant.

Il devint amoureux d'une amie de sa mère. Quand il se déclara, elle lui conseilla gentiment d'aller apprendre ailleurs son métier d'amant. Il y a, pour cela, de charmantes professionnelles dont les corps courent les rues mais dont l'âme — dit-on — ne court aucun risque... « Et, plus tard, on verrait ! »

Les esprits précoces reçoivent de la vie des réponses prématurées. Il s'éloigna, non sans porter sur les femmes un jugement que les années devaient rendre plus sévère encore. Il chercha ailleurs et tomba sur la première venue.

Ce que fut, ce que dura cet apprentissage, je l'ignore, mais, un jour, l'élève ayant pris de l'assurance, quitta celle qui l'avait initié pour retourner à ses premières amours. Il fut reçu en amant. L'expérience avait réussi. Une liaison commença.

L'amour, il est vrai, ne fait pas le bonheur de tous. On y voit des gagnants, des perdants, des maîtres, des esclaves. L'âme d'une « fille de joie » peut être douloureuse. La femme qui n'avait que *servi,* regarda son malheur et ne put le supporter.

Elle se tua, simplement.

JACQUES POREL

CHRONIQUE DES LIVRES

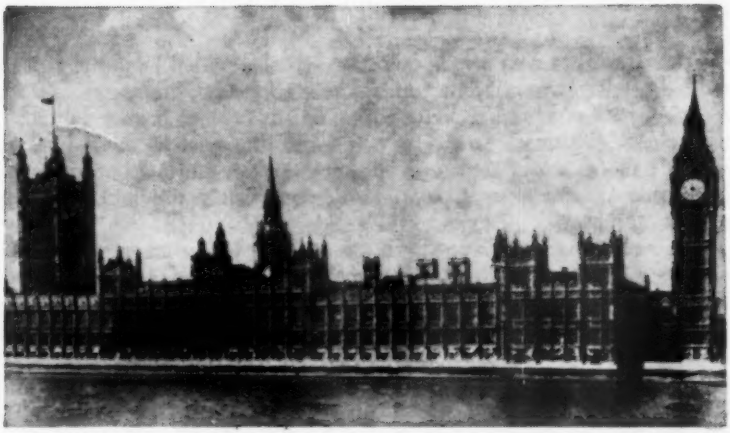
MRS BRIDGE

par Evan CONNEL *(Plon)*

ÉCRIT par un nouvelliste fort connu aux Etats-Unis, ce roman satirique trahit dès les premières pages le genre favori de son auteur. Fragments juxtaposés d'une vie féminine, une vie où il ne se passe rien puisque Mrs. Bridge est riche, bonne épouse, bonne mère et conformiste de surcroît, ces tranches de vie échantillonnées sans lien apparent engendrent cependant une continuité. Sous l'ironie du narrateur, se dissimule de la première page à la dernière, le drame d'une certaine bourgeoisie américaine oisive et dépourvue de vie intérieure. Rien n'interdit à un écrivain de composer la biographie d'un être banal, mais il y faut un solide talent. Celui de Evan S. Connell est réel. Le livre fermé, l'insignifiante Mrs. Bridge a pris consistance et réussi à nous apitoyer.

FRANÇOISE MANTRAND

(Suite de la chronique des livres page 139.)



TABLEAUX D'ANGLETERRE

par MICHEL BERVEILLER

ETON.

NON, décidément. Quelle que soit mon anglomanie, jamais on ne me fera admettre que cette tenue à laquelle sont astreints, été comme hiver, les élèves d'Eton — col dur, papillon blanc, jaquette noire [1] et pantalon rayé — ne soit pas un défi au bon sens et à l'esthétique. Malheureux garçons condamnés à porter ces frusques d'un autre âge ! Guindés, ils en soulignent le ridicule ; désinvoltes, ils en aggravent la laideur. On en vient à regretter le chapeau haut-de-forme, tombé depuis une dizaine d'années en désuétude, qui, du moins, complétait l'ensemble.

Et comment justifier la cruauté de ce col empesé et de ce gilet noir en plein mois de juillet ? Par les bienfaits d'un dressage physique et moral ? L'argument n'est pas sans réplique. Il en est un autre, plus captieux : rien, nous dit-on, dans les règlements de l'école, n'oblige à s'habiller ainsi... « Rien, il est vrai, dans la loi écrite ; mais qui ne sait que c'est l'autre qui compte ici ! — Nous y voilà. — Où donc ? — A ceci : de quelque côté qu'on le considère, ce costume comporte un enseignement. »

Ainsi dialoguais-je avec moi-même au cœur de ce collège cinq fois

1. La veste courte et le col rabattu sont réservés aux petits, de douze ou treize ans, qui n'ont pas atteint la taille requise pour porter les *tails*. Quant aux gilets de fantaisie, pantalons pied-de-poule et parapluie roulé, c'est le privilège exclusif de la très secrète, et très enviée, société de la « Pop », qui constitue un Etat dans l'Etat.

centenaire, dans la cour pavée qu'occupe en son milieu la statue vert-de-grisée de son très munificent fondateur, Henry VI, *Angliae et Franciae regis*. Tout en admirant la belle patine de ces briques brunes sobrement marquetées de briques noires, et d'où font saillie, çà et là, quelques ornements de pierre sculptée, je guettais sur l'horloge de la Lupton Tower, l'heure que m'avait fixée le *head-master* pour l'audience qu'il avait bien voulu m'accorder.

Cette heure sonne. Par une série de couloirs littéralement tapissés de portraits d'*Etonians* célèbres, on m'introduit auprès du docteur Robert Birley. Il est très grand, un peu voûté, mais de proportions athlétiques. Il a des cheveux blancs et une dignité, une gravité redoutables. Je plains sincèrement l'élève qui vient dans ce bureau recevoir un blâme, ou qui doit subir des coups de verge — puisque aussi bien c'est au head-master qu'il incombe traditionnellement de les administrer pour les fautes majeures. Sur ce dernier point quelques précisions m'eussent intéressé ; mais je ne tarde pas à me rendre compte que toute insistance de ma part serait intempestive. Je dois me contenter de l'assurance qu'aujourd'hui les châtiments corporels sont « très rares ».

Toutes les *public schools*[1] — dont Eton est l'une des plus anciennes (1440) et la plus illustre — se réclament d'un idéal commun. Elles aspirent essentiellement à réaliser l'éducation intégrale d'adolescents destinés à former dans la nation l'élite dirigeante. Dans ce dessein, elles prétendent non seulement développer l'esprit, l'instruire et l'orner, mais encore et surtout former le caractère. L'une des principales vertus qu'on s'efforce d'inculquer est la « maîtrise de soi » : maîtrise des passions et des émotions (*self-control*) et de leur expression verbale ou mimique (*self-restraint*). A cela contribuent la pratique des sports et l'importance donnée aux *manières*, lesquelles ne sont pas seulement un signe d'appartenance à une caste déterminée, mais un instrument de la discipline que chacun se doit d'exercer sur soi-même.

Ceci dit, n'est-il pas dans l'esprit d'Eton, ou dans ses méthodes, quelques traits qui différencient ce collège des autres établissements de même catégorie ? A cette question, nul n'est plus qualifié pour répondre que Mr Birley, qui possède une expérience personnelle de deux autres public-schools : Rugby, où il fut élevé, et Charterhouse, dont il fut longtemps directeur. Voici ce qu'il m'a dit en substance.

1. Il peut être utile de rappeler que les *P.S.* sont, malgré leur nom, à l'opposé des écoles « populaires ». Ce qualificatif « public » les différencie des petites écoles « privées », de plus en plus rares, entreprises de type familial non soumises au contrôle d'un conseil d'administration. Les *P.S.* sont des internats où l'on dispense l'enseignement secondaire à des enfants recrutés, pour la plupart, dans des milieux aristocratiques ou très riches. Il existe soixante-dix *P.S.* pour garçons dans tout le pays. De ces soixante-dix, les plus anciennes et les plus réputées sont au nombre de neuf — comme les Muses. Et de ces « neuf », après Eton, les plus célèbres sont Harrow (dont Churchill fut élève) et Rugby (où fut créé le jeu du ballon ovale).

Ce collège, en effet, se distingue des autres par quelques particularités, dont la plus manifeste est l'importance que l'on continue d'y donner aux humanités. Sans doute y consacre-t-on plus de temps aux sciences que naguère et ici aussi, par la force des choses, une certaine spécialisation devance, dans les classes supérieures, l'entrée à l'Université. Mais pendant les six années d'études au collège, le latin (comme le français) est obligatoire pour tous. A quoi 50 % des élèves ajoutent le grec, dont l'étude est facultative.

Mais il y a surtout deux points que le *head-master* tient à souligner comme spécifiques. Premièrement, dans chacune des vingt-cinq pensions annexes qui entourent le collège proprement dit, chaque élève possède sa chambre personnelle, et ce régime d'habitation, selon Mr Birley, est éminemment propre à développer le sens de l'autonomie morale. Deuxième trait saillant : « une forte tradition politique ».

Pépinière de parlementaires et d'hommes d'Etat — Walpole, Pitt, Gladstone, entre beaucoup d'autres — Eton fournit aujourd'hui encore à la Chambre des Communes le huitième de son effectif ; au pays, son premier ministre. Parmi les nombreux groupements que forment entre eux les élèves, en marge de leurs études, la « Société des Débats » et la « Société Politique » sont des plus actives. La seconde reçoit fréquemment la visite de très hautes personnalités : lord Home et Mr Macmillan lui-même ont promis de venir parler à ses membres avant la fin du présent trimestre.

En dehors de la politique et de la haute administration, Eton fournit d'importants contingents aux professions libérales, à l'armée, au monde des affaires. Dans la City beaucoup portent, ou ont droit de porter, la cravate noire à rayures bleu clair des anciens *Etonians* et, bien entendu, ils s'entraident. Ainsi, toute question de vanité mise à part, l'appartenance au vieux collège constitue pour la réussite dans la vie un atout maître.

Afin d'assurer à leurs rejetons de tels avantages, on conçoit que les familles, celles du moins qui peuvent y prétendre, se disputent âprement des places dont le *numerus* est strictement *clausus*, et qu'elles consentent, d'autre part, à d'assez lourdes charges : n'est-ce pas, tout compte fait, une forme profitable d'investissement ? C'est dès sa naissance que le « candidat » doit être inscrit pour avoir quelque chance d'être admis, le moment venu [1]. Quant aux frais de pension, ils s'élèvent aujourd'hui à 308 livres par an (soit plus de 4 000 NF) extras non compris, pour chacun des 1 190 élèves payants qui composent — avec les soixante-dix boursiers, ou semi-boursiers, traditionnellement recrutés par concours — la population scolaire d'Eton.

Il faut avouer que le confort que procure cette redevance n'a rien d'insolent. J'ai vu deux ou trois des fameuses chambres individuelles, où l'élève dort et peut à l'occasion travailler. Leur seul luxe était le décor qu'encadrait la fenêtre : jardins, terrains de cricket, prairies descendant

1. A moins d'appartenir à la famille royale...

en pente douce jusqu'à la boucle de la Tamise, bordée d'arbres. Là s'exercent à l'aviron les *wetbobs ;* ici s'ébattent les *drybobs,* qui préfèrent aux sports nautiques ceux de terre ferme.

Eton possède ses jeux propres, tel celui des *fives,* variété de la pelote basque à main nue. En revenant à la cour centrale, j'ai vu l'endroit précis où il a pris naissance, entre le mur de la grande chapelle et deux contreforts dont les *fives* modernes reproduisent pieusement les dimensions et l'asymétrie.

Le jeune maître qui me promène parmi ces singularités est on ne peut plus aimable et courtois, mais, m'a-t-il semblé, un peu triste — comme d'ailleurs la plupart des visages que j'aperçois chemin faisant. Je me demande si cela aussi fait partie de l'uniforme, ou si cela ne résulterait pas, malgré tout, d'une sourde conscience de l'anachronisme au sein duquel on vit. En vain ce jeune maître m'affirme-t-il qu'ici comme partout l'esprit évolue ; que les *Etonians* sont moins arrogants que naguère, plus avertis des difficultés qui les attendent après le collège : il n'a pas l'accent de la conviction. Comment le réconforter ? Est-ce à moi à lui démontrer l'utilité de ces sortes de conservatoires, ne fût-ce que pour provoquer des oppositions salutaires ? Je crois, en effet, sincèrement qu'il faut de tout pour faire un monde, et que si l'Angleterre est un monde, à la fois, si complet et si séduisant, c'est à des institutions telles qu'Eton qu'elle le doit pour une grande part.

Il est temps, si je veux éviter l'encombrement des routes, que je reprenne l'*A* 4 qui devrait me permettre de rentrer à Londres en moins d'une heure. Un dernier regard sur l'horloge dorée de la tour. Mais, je m'en avise, il est de notoriété que cette vénérable horloge, qui règle toutes les phases de la vie studieuse d'Eton, n'a jamais été capable de marquer le temps de façon exacte. Détail remarquable, ses écarts par rapport à l'heure de Greenwich se sont toujours produits dans le même sens : on ne l'a jamais vue en avance.

GLYNDEBOURNE.

Un des curieux produits du collège d'Eton est Mr John Christie, dont on inaugurait le buste, en sa présence, le 24 mai dernier, pour la réouverture annuelle du Festival de Glyndebourne. Jusqu'en 1922, en effet, J. Christie enseigna dans le vieux collège. Puis il fit un héritage. Puis il épousa une cantatrice ; et ce fait, nous dit-il, décida tardivement de sa vocation. C'est en 1934 qu'il fonda, sur le domaine hérité de ses ancêtres, le Festival de Glyndebourne. J'aurais cru ce festival beaucoup plus ancien. Qu'un quart de siècle ait suffi à l'incorporer si profondément à la vie artistique et mondaine de l'Angleterre, ce n'est pas le moins remarquable de l'histoire. On ne songe jamais assez combien les Anglais, ces dévots de la tradition, excellent à en imprimer le cachet à des choses d'origine récente.

Les initiés, ou ceux qui feignent de l'être, quand ils parlent de Glyn-

debourne, leur voix change. « Glaïndeborne » — comment demeurer insensible à l'appel de ces syllabes qui résonnent comme le bourdon d'une cathédrale ? Comment résister au désir de connaître les lieux et les fastes qu'il désigne ?

Il désigne, en réalité, dans le Sussex, à quatre-vingts kilomètres de Londres, un endroit champêtre où s'ouvre chaque année, à la fin de mai, une saison artistique pendant laquelle sont représentés, avec le concours de l'Orchestre Philharmonique Royal et d'artistes de nationalités diverses, une demi-douzaine d'opéras anciens et modernes. L'éventail s'ouvre, cette année, entre Mozart (*l'Enlèvement* et *Don Juan*) et H. W. Heinze, dont *l'Elégie pour jeunes Amants* vient à peine d'être créée, à Schwetzingen, en première mondiale. Glyndebourne est donc éclectique et l'on ne saurait l'accuser, malgré sa préférence pour les œuvres anciennes, d'ignorer les contemporaines. On peut seulement regretter que, parmi les unes et les autres, il n'ait été fait aucune place aux françaises jusqu'à l'an dernier, quand fut donnée. *La Voix humaine* de Cocteau, orchestrée par Poulenc. A quoi s'ajoutera en 1962, pour le centenaire de Debussy, un *Pelléas* qu'on annonce déjà comme devant être le clou de la prochaine saison.

L'actuelle présentait en apéritif — un peu doucereux à mon gré — *L'Elixir d'Amour* de Donizetti. Ce qui m'a surtout charmé dans cette œuvre mineure, c'est la double part qu'avait prise à sa résurrection, comme dessinateur et comme metteur en scène, l'artiste plein de brio qu'est Franco Zeffirelli. Il y a quelques mois, à l'Old Vic, rendant *Roméo et Juliette* à leur pays natal, il avait usé d'une hardiesse de couleurs et d'allure que j'avais trouvée ravissante, mais qui ne laissa pas de choquer maint dévot de Shakespeare. Cette fois les trouvailles du Florentin furent unanimement appréciées. L'une de celles qu'on goûta le plus consistait à introduire deux charmants animaux *vivants*, un âne gris et un lapin blanc, dans un décor de gravure anglaise, d'un italianisme à dessein tout conventionnel. La chorégraphie, comme toujours en ce pays, était excellente.

Les premiers rôles étaient tenus par des Italiens, à raison de trois sur cinq, de manière un peu plus qu'honorable. Seul émergeait très nettement de la distribution le jeune ténor péruvien Luis Alva, en qui je me suis plu à retrouver les extraordinaires aptitudes vocales de sa race. Bon acteur, de surcroît, d'une gaucherie ingénieuse, il se révéla — non seulement dans son aria de la *Furtiva lagrima*, mais d'un bout à l'autre — un Nemorino mélodieux, drôle et attendrissant à souhait. Et il fut, à très juste titre, le triomphateur de cette soirée qui le confrontait pour la première fois au public exigeant de Glyndebourne.

La salle ne comporte que sept cents places, presque toutes réservées aux membres de la Société du Festival (laquelle n'accepte plus d'inscriptions nouvelles), de sorte qu'un non-membre a extrêmement peu de chances de pénétrer dans le saint lieu. Pour une première, m'avait-on dit, aucune. Si j'y suis enfin parvenu, d'honneur, il m'a fallu pour cela plus

d'intrigue qu'il ne me souvient d'en avoir usé pour assister, dans les faubourgs de Port-au-Prince, à une liturgie vaudoue !

Mais je ne regrette pas ces démarches : le spectacle vaut le déplacement. Il n'est pas seulement sur la scène et dans la salle, mais à l'extérieur, dans le paysage. Quand, après une cinquantaine de milles sur la grande route de Londres à Brighton, on a traversé l'aimable bourgade de Lewes, on croit pénétrer dans un tableau primitif, tant sont bien lavés et luisants ces prés où des bêtes paissent calmement sans gardiens visibles. De l'une à l'autre de ces collines, les *downs,* dont s'enorgueillit le comté, on contourne des vallons aussi peu profonds que la dépression d'un coussin sous une tête d'enfant. L'un de ces vallons est Glyndebourne.

Il a, lui aussi, ses moutons et ses vaches, que rien ne paraît étonner : ni ces Bentley et autres « Jaguar » qui usurpent soudain un hectare de leur pâturage, ni d'en voir surgir des personnes en tenue de soirée dès cinq heures de l'après-midi. Tout ce beau monde s'achemine sans hâte, en longeant la rivière ou le potager, vers les cabinets de verdure à la française et les bâtiments de brique sombre que domine, sans grâce à vrai dire, la masse quadrangulaire de l'*Opera-House.* Il suffirait de la supprimer pour que l'ensemble de ces bâtiments, dont une partie seulement remonte à l'époque georgienne, soit indiscernable extérieurement de n'importe quelle grande ferme sans autre parure que les fleurs et les plantes grimpantes.

La représentation commence à six heures exactement et finit vers dix heures, pour qu'on puisse être de retour à Londres avant minuit. Un très long entracte permet de dîner à loisir, soit au restaurant du foyer, soit sur l'herbe. Les vrais habitués préfèrent la seconde formule. Alors, comme en ces courses de chevaux mondaines et champêtres que l'on appelle *point-to-point,* les coffres de voitures dégorgent des paniers d'osier, des thermos et des poulets froids. Dans les verres le rosé d'Anjou s'harmonise aux couleurs du ciel. L'ai-je rêvé ? Il m'a semblé que la seconde partie du programme était annoncée par des rossignols.

Comme l'observait un journaliste anglais, la trouvaille de Mr Christie a été d'associer au goût, très répandu chez les Anglais, de la bonne musique, celui, encore plus marqué, des *garden-parties.* De là le succès rapide et la prospérité surprenante de ce festival, bucolique et mondain, non subventionné par l'Etat.

TOQUES BLANCHES.

« Comment peut-on manger en Angleterre ? » Chaque fois qu'on me pose cette question en France, j'ai d'abord envie de rétorquer : « Comment peut-on être persan ? » et de m'en tenir là. Mais il y a mieux à dire.

Par égard non seulement pour l'Entente cordiale mais pour la vérité, il faut en finir une bonne fois avec ce préjugé français qui veut que de l'autre côté de la Manche la nourriture soit uniformément exécrable. Là

comme presque partout « on peut » fort bien déjeuner, dîner et souper, en y mettant le prix.

Convenons, à regret, que la campagne et les villes de province ménagent au gourmet assez peu d'heureuses surprises. Même en ces vieilles *inns* au décor d'un si précieux aloi, trop souvent la façon de servir vaut mieux que ce qu'on sert. Quant à Londres, certains ne craignent pas d'affirmer qu'on y mange, à prix égal, mieux qu'à Paris ; le correspondant parisien de l'*Evening Standard* le déclarait, il n'y a pas si longtemps, en toutes lettres. Je ne le suivrai pas jusque-là. Mais je concéderai volontiers que la capitale britannique présente à cet égard, par rapport aux ressources qu'elle offrait communément avant-guerre, une sensible amélioration.

Sans doute la prolifération des restaurants à noms français ne prouve rien. Quoique les listes hebdomadaires du *What's On in London* en regorgent, on a vite appris que beaucoup d'entre eux sont tenus par des Italiens, des Grecs, des Levantins, rendant à notre cuisine nationale un hommage flatteur, certes, mais compromettant. Notons au passage ce phénomène récent, qui intéressera le linguiste : l'éclosion, à Londres, du « bistro » (*sic*).

Quatre murs soigneusement encrassés, d'où pendent des chapelets d'oignons entre des affiches de Toulouse-Lautrec ou des imitations d'Utrillo, de méchants tabourets, des napperons quadrillés et, pour tout éclairage, des bougies bien dégoulinantes dans de vieux flacons de chianti, voilà les caractéristiques maîtresses, et suffisantes, d'un « bistro ». Plutôt que du bœuf mode ou miroton, à vrai dire, on y mange des chachlik ou des galoubtzié ; peu importe. C'est la bohème parisienne telle qu'on l'imagine du côté de Knightsbridge ou de Chelsea. La nourriture est peu raffinée, mais sapide ; l'addition, clémente. Chacun amène, avec sa compagne, sa bouteille de château-quelque-chose qu'il vient d'acheter au pub du coin (pas de droit de bouchon) et attend dans la pénombre, plus ou moins sagement, que soit libéré un bout de table. A cette jeunesse dédorée se mêlent de petits groupes cossus, ravis de s'encanailler à bon compte. Au total c'est gentil et, de temps à autre, amusant — à condition qu'on vous épargne la valse-musette à l'accordéon — mais cela n'a évidemment qu'un rapport très frêle avec les joies gastronomiques.

Aux amateurs d'exotisme culinaire, le West End offre des ressources plus variées qu'on n'en peut trouver dans aucune capitale du monde. Dans la demi-douzaine de rues qui composent la géographie utopique du Soho, la Chine coudoie le Portugal, l'Espagne fraternise avec l'Inde ; bref, il n'est guère de pays d'Europe ou d'Extrême-Orient qui n'aspire aux suffrages de celui qu'on appelle ici l' « épicure » ou, plus galamment encore, le « bon viveur ».

Mais pour ceux que n'effraie pas une addition de plus de 2 livres (30 NF) par personne, il existe des valeurs nationales plus sûres : de merveilleux restaurants de poissons et de crustacés et, malheureusement

trop rares, des « grills » estimables — presque partout ailleurs on avilit les plus nobles viandes par excès de cuisson. Les établissements de cette classe ont d'excellentes caves.

Quant aux traiteurs français de vieille tradition, Boulestin, Prunier, etc., ils demeurent dignes disciples de notre Escoffier qui fut dans ce pays à la haute cuisine ce que, dans le même temps, le Suisse Ritz était à la grande hôtellerie. Leur prééminence est incontestée, quoique menacée par un insuffisant renouvellement des cadres. Si j'en crois l'un d'entre eux, les chefs de cuisine authentiquement français ne seraient plus à Londres qu' « une poignée » — disons quelques centaines, alors qu'ils étaient avant-guerre trois ou quatre milliers. Cette diminution d'effectif est regrettable, surtout quand on la rapproche du fait que la bourgeoisie londonienne n'a jamais témoigné pour la bonne chère autant d'intérêt qu'aujourd'hui.

Naguère, chez les gens bien élevés, on devait s'abstenir à table de tous propos concernant les mets, fût-ce pour les louer. Ce tabou a subi le sort d'autres pudeurs de l'ère victorienne. Désormais on peut, avec discrétion, parler de ce qu'on mange. C'est même l'un des rares domaines où un soupçon de pédantisme ne messied pas. Pour les vins, dont la consommation ne cesse d'augmenter malgré leur prix exorbitant, l'incongru serait de n'en pas accompagner la dégustation d'un commentaire bref, mais pertinent.

Autre signe des temps : le goût — sincère ou feint — de l'ail ! Qui ne se rappelle l'époque où ce seul mot *garlic* amenait immanquablement chez tout Anglais une moue et un froncement du nez. Passant à l'extrême opposé, certains ont plutôt tendance aujourd'hui à fourrer de l'ail (comme autrefois, des truffes) dans n'importe quoi. Les médecins, paraît-il, en recommandent l'usage. Mais il y a sûrement un plus puissant motif. Manger de l'ail (ou du camembert trop mûr) atteste qu'on a non seulement voyagé mais su se distinguer des voyageurs d'antan qui, comme chacun sait, transportaient sur la côte d'Azur ou en Italie leurs us et préjugés insulaires.

Que la gastronomie, au même titre que tous les arts, soit tributaire du snobisme, nul n'en doute ; mais qu'elle soit devenue, art ou non, objet de snobisme, voilà en Angleterre le fait important et, dans une large mesure, nouveau.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, j'ai été heureux de me trouver d'accord avec un spécialiste éclairé, M. Cipolla. Il m'avait aimablement prié à déjeuner en tête à tête à l'endroit même où il exerce depuis quelques mois ses talents : l'hôtel de luxe *Carlton Tower,* ouvert en janvier dernier, qui élève ses vingt étages dans le quartier de Belgrave, au-dessus d'un des plus jolis squares de Londres. Très jeune encore, M. Cipolla, de Marseille, avait acquis en voyageant une vaste expérience internationale, quand la faveur d'un ambassadeur américain très connu lui valut d'être engagé comme chef de cuisine chez le duc de Marlborough, cousin germain de Winston Churchill, au château de Blenheim.

Après quoi il passa une dizaine d'années au Grand Hôtel de Birmingham, dont il établit la réputation gastronomique. A Londres enfin, où son étoile continue de monter.

De son bureau, bien clos, où notre table était dressée, il continuait à diriger l'action de ses lieutenants, tout en dissertant. Seule une mince cloison nous séparait des immenses cuisines dont la douce rumeur faisait penser à celle d'un moteur de Rolls. Sans me révéler la recette du fameux « steak à la Marlborough », mon hôte m'a fait entrevoir l'âge d'or de la gastronomie anglaise, dont il avait pu connaître à Blenheim quelques survivances. Puis il m'en a expliqué le déclin et les possibilités de renaissance, aidée par le génie latin. Et, sous la toque blanche, le regard qui guettait mon assentiment était celui d'un croyant ; mieux : d'un missionnaire.

MICHEL BERVEILLER

CHRONIQUE DES LIVRES

L'ANGLETERRE AU TEMPS DE PAUL CAMBON

par Adrien THIERRY *(La Palatine)*

La mort récente d'Adrien Thierry, ambassadeur de France, confère à cet ouvrage, et particulièrement à sa conclusion, la gravité d'un testament politique et spirituel. En quelque deux cents pages, denses mais claires, l'auteur a résumé les vingt-deux années (1898-1920) durant lesquelles Paul Cambon a représenté notre pays à Londres, sous les règnes de Victoria, d'Edouard VII et de George V. Les questions proprement britanniques (luttes des partis, suffragettes, Irlande) n'occupent, à la vérité, dans cet ouvrage qu'une place réduite, en comparaison des affaires européennes et mondiales où la Grande-Bretagne fut engagée si vitalement pendant ce quart de siècle. La genèse et les vicissitudes de l'Entente cordiale — dont, avec Edouard VII, le représentant de la France fut le principal artisan — sont particulièrement évoquées par un des hommes qui les a connues de plus près, en début de carrière, auprès de Paul Cambon.

Cet hommage, fervent et modeste, d'Adrien Thierry à son ancien chef rappelle, non sans nostalgie, l'époque où un diplomate de grande classe pouvait encore exercer une action décisive sur son propre gouvernement, comme sur celui auprès duquel il était accrédité, et, le cas échéant, leur tenir tête. Sur les derniers jours qui précédèrent l'entrée de l'Angleterre dans la guerre, en 1914, l'auteur apporte un témoignage direct que l'historien ne pourra pas négliger, et dont le lecteur non spécialiste appréciera l'accent sobrement pathétique. La version des mêmes événements adressée par P. Cambon lui-même, le 22 décembre 1914, dans une longue dépêche confidentielle à Deleassé est intégralement reproduite en annexe, parmi d'autres documents inédits.

M. B.

(Suite de la chronique des livres page 153.)

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

HENRI TROYAT

Très grand, avec une belle tête massive au-dessus de larges épaules, Henri Troyat a gardé la chevelure sombre et drue de sa jeunesse, et dans ses yeux gris un reflet rêveur de son enfance. La sienne fut peuplée de ces souvenirs insolites qui obsèdent la mémoire comme des songes mystérieux et tenaces.

Il est né à Moscou en novembre 1911. Sa chambre partagée avec une vieille nounou geignarde, la flamme qui tremblait devant l'icône, ses vacances dans la vaste propriété familiale du Caucase, où des cavaliers à bonnets de fourrure gardaient des troupeaux de chevaux sauvages, les promenades en traîneaux et les jeux sur la glace, il n'a pas pu oublier ces premières images de sa vie facile. Mais il se rappelle aussi l'excitation qu'il partageait avec son frère à l'annonce des combats de rues, les matelas cloués aux fenêtres par crainte des éclats d'obus et des balles de mitraillettes, les paillasses rangées côte à côte où venaient dormir des parents et des amis, les balles de shrapnell encore tièdes que le concierge tcherkesse rapportait dans le creux de sa main.

« Et puis la fuite, je m'en souviens aussi naturellement, me dit-il, mais comme des illustrations feuilletées au hasard, sans ordre chronologique. Mon père était déjà parti pour Tsaritsine, l'ancien Stalingrad, et nous devions le rejoindre. Je revois ma mère cousant des bijoux dans la doublure des manteaux, même du mien, et j'allai fièrement les mains dans les poches, très conscient de ma responsabilité. Je revois des wagons à bestiaux bondés d'une foule disparate, et celui où nous étions entassés prenant feu en pleine nuit. La paille qui passait sous la porte avait été enflammée par des étincelles provenant des essieux mal graissés. La chaleur, la fumée devenaient suffo-

cantes, les voyageurs hurlaient ou priaient. Aucun signal d'alarme évidemment, et ma mère affolée saisit le sifflet qui ornait le costume marin de mon frère, et souffla désespérément dedans. Cet appel dérisoire était couvert par le fracas du train, quand par miracle, celui-ci s'arrêta dans une gare imprévue, et nous avons pu sauter sur la voie à travers un rideau de fumée.

» A Tsaritsine, second miracle. Nous voulions prendre un bateau sur la Volga, et il ne restait pas une place à bord. Sans beaucoup d'espoir, mon père décida de parler au capitaine, et il se trouva que celui-ci était un de ses amis de collège. Je n'ai jamais osé raconter cette coïncidence dans aucun des livres où j'ai eu à me servir de ces souvenirs d'exode, cela aurait paru d'une invention trop facile. Pourtant c'est grâce à cet imprévu que nous pûmes embarquer, gagner Yalta, de là par la mer Noire Constantinople, puis Venise, et enfin Paris où nous arrivâmes en 1920.

» Mes parents, comme tous les émigrés d'alors, croyaient ne rester en France qu'un ou deux ans à peine, et moi commencer mes classes à Janson pour quelques mois. Mais l'argent des bijoux allégrement dépensé, il fallut s'installer plus petitement à Neuilly, et je quittai Janson pour le lycée Pasteur où j'ai fait toutes mes études. Grâce à ma gouvernante suisse, en arrivant à Paris je savais le français aussi bien que le russe, et je me fis aisément des camarades. Je me sentais pourtant différent d'eux par mes origines, mais je ne voulais pas parler de mes souvenirs de Russie. Ils étaient trop riches, trop importants, j'avais peur en les racontant de les gâcher. Ainsi dans mes années de collège, ai-je vécu une double vie, la moitié du jour à Paris, l'autre moitié à Moscou. Rentré à la maison je ne parlais qu'en russe avec mes parents, qui tenaient à ce que je n'oublie pas ma langue natale. Et je les interrogeais inlassablement sur le passé, le leur et le mien. L'enfance de ma mère à Ekaterinodar, dont j'avais une curiosité jamais assouvie, celle de mon père à Armavir, dans les plaines du Kouban, où ses parents possédaient d'importants comptoirs de drap, se confondent avec la mienne où je mélange mes propres souvenirs — ceux que je n'ai pas oubliés et ceux qu'ils me rappelaient — avec les leurs tant de fois évoqués devant moi. En somme, c'est de pièces et de morceaux que je me suis fabriqué une Russie à laquelle je garde une tendresse particulière... Oui, je suis à la fois tenté, mais effrayé d'y retourner, par peur d'effacer ce qui est pour moi la vraie Russie, ma Russie. Et cependant quand j'étais encore à Janson et que mes parents espéraient toujours rentrer à Moscou, je n'étais pas absolument enchanté par leurs projets de retour. L'exil pour moi, c'était un changement de vie, et tout changement de vie pour un enfant, c'est une promesse de bonheur.

» D'ailleurs, si je savais parler le russe, comme j'étais trop petit avant la Révolution pour aller à l'école à Moscou, je ne savais pas le

lire, ni l'écrire, ou presque pas. C'est à quatorze ans que j'ai commencé à connaître les écrivains russes, et encore, pour mon premier Dostoïevsky et mon premier Gogol, à travers une traduction française. Puis j'ai entrepris de faire chaque soir à haute voix la lecture de *Guerre et Paix* à mes parents. J'avais compris que la langue russe est difficile à traduire — et celle de Pouchkine quasi impossible à cause de sa mélodie fondée sur l'accent tonique — car elle est à la fois plus concrète et plus évocatrice que la langue française. Le vocabulaire russe est plus riche et moins précis que le vocabulaire français. Mais il suffit de changer la terminaison d'un mot pour lui adjoindre une idée de lourdeur, de légèreté, de vulgarité, de dignité, de puissance, de joie, de malice. Cette possibilité est d'autant plus précieuse que les termes russes sont phonétiquement très proches de l'objet qu'ils désignent, ils sont porteurs d'images. Les mots français moins jeunes, moins robustes, se sont peu à peu détachés du monde sensoriel.

— Pourtant c'est le français que vous avez choisi pour écrire vos livres.

— Je n'ai même jamais envisagé pouvoir les écrire autrement. Dès le lycée, je composais des poèmes en français, et j'avais fondé avec quelques camarades un petit journal, bien nommé *Fouillis*, consacré à la poésie. Je n'ai renoncé à rimer qu'en classe de philosophie.

— Si la philosophie vous a détourné de rimer, aurait-elle pu vous inciter à écrire une œuvre philosophique en russe ?

— Certainement pas, car si l'écrivain russe peut puiser à pleines mains dans un immense trésor de mots, le philosophe russe au contraire éprouve de la difficulté à couler sa démonstration dans une forme concise. D'ailleurs la littérature russe n'a ni un Descartes, ni un Montaigne, ni un Pascal, ni un Montesquieu. Ses plus grands penseurs sont ses romanciers, qui retournent inlassablement les mêmes thèmes, Dieu, l'âme, la mort, le bien, le mal, sans chercher à comprendre ni à expliquer, mais à pénétrer par effraction dans l'épaisseur du secret. Et c'est sans doute l'usage d'une langue foisonnante, voluptueuse, qui a marqué la pensée des auteurs russes. Quant à moi c'est celui du français qui m'a empêché longtemps d'écrire sur la Russie. Cela me paraissait une entreprise bizarre de ne pas le faire en russe. »

Henri Troyat était encore à la Faculté de Droit quand il adapta plusieurs saynètes pour Nikita Balieff au théâtre de la Chauve-Souris, et pour cette même compagnie écrivit le livret d'un opéra-bouffe tiré d'un conte de Tchekhov, *La Contrebasse*, dont Henri Sauguet composa la musique, et qui fut représenté au théâtre de la Madeleine.

— En somme, vous n'avez jamais été attiré par autre chose que la littérature ?

— Si, j'aurais aimé aussi être peintre ou acteur. En tout cas, j'ai terminé mes études, passé ma licence de droit, et un concours pour devenir rédacteur à la Préfecture de la Seine. Entre-temps, j'avais

été naturalisé Français, et j'ai fait mon service militaire à Metz. Mais j'avais déjà terminé un roman *Faux-Jour*, qui fut publié chez Plon et obtint le prix du Roman populiste en 1935, alors que j'étais encore soldat. Redevenu civil, je suis entré à la Préfecture de la Seine où je suis resté trois ans au Service du Budget. Ce qui ne m'empêcha pas de publier coup sur coup *Le Vivier*, *Grandeur nature*, dont Benoit-Lévy tira un film intitulé *Feu de Paille*, et *la Clef de Voûte*.

En 1938 le prix Max Barthou, décerné par l'Académie française récompensait l'ensemble de son œuvre, tandis que la même année le prix Goncourt couronnait son nouveau roman *l'Araigne*. Mobilisé en 1939 comme sous-lieutenant attaché à l'Intendance, il publia cependant un recueil de contes *La Fosse commune*, trois nouvelles *Le Jugement de Dieu*, un roman — qui fut interdit par les Allemands pendant l'occupation — *Judith Madrier*, et une biographie de *Dostoïevsky* importante par son ampleur sur l'homme et son œuvre, et son influence dans la carrière de Troyat.

— Car, me dit-il, jusqu'en 39 je n'avais écrit que des romans ou des récits courts. Je ne croyais pas pouvoir faire long. Ce travail commandé par Fayard, et qui m'entraîna à écrire ce très gros volume, brisa le cadre étroit où je m'enfermais.

— Et c'est ainsi que vous vous êtes lancé dans le roman-fleuve, avec les trois tomes de *Tant que la Terre durera* [1], les cinq de *Les Semailles et les Moissons* [2], et *La lumière des Justes* [3] qui en compte déjà trois, avec le dernier paru récemment *La Gloire des Vaincus?*

— Oui, et *roman-fleuve* désigne particulièrement bien la trilogie de *Tant que la Terre durera*, puisque avant même d'en avoir écrit la première ligne j'avais décidé que cet ouvrage aurait le cours lent et large d'un fleuve en pays de plaine, et que le temps en serait le personnage principal. Ce premier volume, suivi des deux autres *Le Sac et la Cendre*, *Étrangers sur la Terre*, j'y ai travaillé avec joie pendant dix ans. Commencé sous l'occupation, l'impossibilité alors de publier m'incitait aussi à prolonger durant trois générations l'histoire de cette famille russe et de son entourage prise en 1888.

Cette œuvre importante tous ses lecteurs se rappellent son emprise sur eux, et les amitiés tenaces qu'ils se firent parmi ses personnages.

— Des amis me conseillaient d'écrire un volume de souvenirs, où les récits de mes parents se continueraient par mes récits personnels. Mais il est toujours difficile pour un romancier de ne se servir que de sa mémoire, et de laisser son imagination en repos. J'ai préféré ce mélange de fiction et de réalité qui m'a permis d'adjoindre à notre petit groupe familial des personnages inventés, de peindre des milieux où aucun de mes modèles ne s'était hasardé, de susciter des intrigues amoureuses.

1. La Table ronde. — 2. Plon. — 3. Flammarion.

— Et votre inoubliable Kisiakoff?

— Au début du roman, il n'était qu'un comparse, destiné à disparaître rapidement. Je lui avais donné un ventre, une face mafflue, une barbe noire, et c'est lui pourtant qui se présenta inopinément comme prétendant de la jeune et jolie Lioubov. Son physique, et son caractère jouisseur, sarcastique, fourbe et calculateur me gênaient pour la suite du récit et je pensais devoir les améliorer afin de l'assortir à sa charmante fiancée. Mais tel que, il fut accepté pour mari, et de figurant se poussa lentement vers les premiers rôles. En renonçant au système des directions préétablies, j'ai laissé à chaque protagoniste la possibilité de se développer librement. Ennemi des personnages à clef, certains ont été créés par moi de toutes pièces, d'autres sont dus à un assemblage de traits physiques et moraux appartenant à vingt modèles différents. Si je ne me suis permis aucune fantaisie dans la peinture du pays et du temps que j'avais choisis, je ne me suis jamais appliqué à la ressemblance exacte des êtres que j'ai connus, car mon projet était d'écrire un livre d'imagination.

— Quel est celui qui vous a conduit à écrire *Les Semailles et les Moissons?*

— L'envie de me distraire, en changeant de genre. Dans ce cycle romanesque, j'ai voulu évoquer ces vies dont les grands événements sont le mariage, la naissance, et la mort.

Cet inlassable travailleur ne se distrait qu'en travaillant encore. Soit en revenant aux livres courts, *La Tête sur les Épaules* [1], *La Neige en Deuil* [1], aux récits de voyages *La Case de l'oncle Sam* [1], *De Gratte-ciel en Cocotier* [1], aux biographies *L'étrange Destin de Lermontov* [1], *Pouchkine* [1], ou à des souvenirs *Sainte-Russie* [2]. Parfois aussi en faisant des pièces de théâtre. *Les Vivants* furent joués au Vieux-Colombier, *Sébastien* au théâtre de la Madeleine, et une autre pièce d'après son roman *Le Vivier*, en Belgique.

— Cela m'amuse d'écrire pour le théâtre, mais j'ai tort, justement, de prendre cela pour une récréation car c'est un art difficile. Voir vivre ses personnages en scène, le contact avec le public, c'est passionnant. Mais le théâtre est un travail d'équipe pour lequel je ne suis pas fait. Tandis qu'écrire un roman c'est pour moi l'expression d'une nécessité intérieure, qui exige de travailler dans la solitude.

— Quelle est cette nécessité intérieure qui vous a poussé à commencer *La Lumière des Justes* à Paris en 1814, pour conduire votre récit jusque dans la Sibérie de 1825?

— Le désir peut-être de retrouver *ma* Russie, et l'intérêt que j'ai toujours porté aux décembristes, ce groupe d'intellectuels, d'aristocrates et de militaires qui dans l'interrègne qui suivit la mort d'Alexandre Ier, improvisèrent une révolution pour imposer une cons-

1. Plon.
2. Grasset.

titution libérale. Saviez-vous que Tolstoï avait pensé à écrire un roman sur les décembristes? (Non, je ne le savais pas.) C'est de ce projet qu'est né *Guerre et Paix*, quand il s'aperçut que les 121 décembristes avaient tous participé aux guerres napoléoniennes. Maria Olivier sur le même sujet, a écrit deux excellents livres qu'il faut signaler, *Les Neiges de Décembre* et *L'Anneau de Fer*.

Je lui parle de Sophie de Champlitte, la belle et fière aristocrate française à tendances républicaines, qui épouse Nicolas Ozeroff venu en 1814 à Paris avec les troupes alliées, le suit en Russie et le rejoint en Sibérie où il est condamné aux fers à perpétuité, et de la jalouse adoration qu'elle inspire à son odieux beau-père, Michel Borissovitch.

— N'en est-elle pas un peu troublée, comme elle l'est aussi par la dévotion amoureuse du jeune serf Nikita?

— Sûrement, répond Troyat songeur. Et comme s'il ne s'agissait pas d'une de ses créatures il ajoute : Sophie m'intéresse, mais elle est difficile à manier, elle est secrète et volontaire. En ce moment, dans le quatrième volume de *La Lumière des Justes* que j'ai commencé, c'est le commandant du bagne sibérien qui me passionne... j'aime tellement raconter des histoires.

Il ne fait que cela depuis vingt-cinq ans, et s'il était compositeur de musique et qu'on lui demande à quel opus il en est aujourd'hui, il répondrait op. 34. Pour arriver à ce chiffre impressionnant comme proportion avec celui de son âge et de sa vie d'écrivain, il faut comme lui n'aimer que son travail, et s'y consacrer chaque jour, le matin de dix heures à une heure, l'après-midi de trois heures à huit heures.

Il écrit debout devant une table haute, et c'est ainsi que je l'ai surpris en arrivant chez lui à l'heure juste qu'il avait fixée pour notre rencontre. Il avait plutôt l'air d'un architecte en train de tracer une épure, que d'un romancier occupé à remplir sa page blanche. (Il me dit d'ailleurs qu'il travaille lentement, rature beaucoup, et dessine dans les marges de ses manuscrits.) Quand j'entrai, il s'arrêta sans doute au milieu d'un mot pour m'accueillir, tassa sa haute taille dans un fauteuil, et prit tout de suite l'aspect nonchalant du monsieur pas pressé, toujours prêt au bavardage. Pourtant il ne voit que de rares amis, sort peu, et se retire quatre mois par an dans sa propriété de Peymenade aux environs de Grasse. Il n'en franchit guère non plus les limites, ne descend jamais sur la côte, car il a une piscine chez lui qui suffit à le divertir.

A vingt-sept ans il recevait le prix Goncourt, à quarante-huit ans il était élu à l'Académie française. Carrière rapide et brillante qui lui assurait la gloire et les succès — ceux de librairie et ceux qu'offre le monde. Seulement il vit ailleurs, dans son monde à lui, parmi les compagnons qui surgissent aux détours de sa route. Il nous les prête le temps d'une lecture, mais on ne les lui rend pas, on les garde.

DENISE BOURDET

ÉMILE OLLIVIER

par ADRIEN DANSETTE

La critique des livres d'Histoire, dont notre regretté collaborateur Pierre Audiat assumait la charge avec un si rare talent, sera dorénavant assurée par plusieurs historiens. Adrien Dansette, dont on connaît les remarquables ouvrages sur le Boulangisme, l'histoire religieuse de la France contemporaine et sur la libération de Paris, Adrien Dansette, qui commence aujourd'hui une remarquable histoire du Second-Empire dont on trouvera une analyse dans le Mois à Paris, *traitera pour nos lecteurs les ouvrages concernant la Révolution française, le XIXe et le XXe siècles. Philippe Erlanger, bien connu par ses livres sur les guerres de religions, le règne de Henri IV, le XVIIe siècle, analysera les ouvrages traitant des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles jusqu'à la Révolution. M. Edmond Pognon, conservateur de la Bibliothèque Nationale, dont nous avons signalé récemment un grand ouvrage sur la civilisation grecque et qui a publié antérieurement* L'An Mille *et* L'Histoire du Peuple français de Jeanne d'Arc à Louis XIV *rendra compte des livres consacrés à l'Antiquité et au Moyen Age.*

(N.D.L.R.)

Le 15 juillet 1870, la guerre avec la Prusse étant décidée, Emile Ollivier prononça à la tribune du Corps législatif ces paroles mémorables : « *Oui, de ce jour commence pour les ministres mes collègues et pour moi une grande responsabilité. Nous l'acceptons d'un cœur léger!* » Et comme le mot soulevait des protestations, il reprit : « *Oui, d'un cœur léger et n'équivoquez pas sur cette parole, et ne croyez pas que je veuille dire avec joie... je veux dire d'un cœur que le remords n'alourdit pas, d'un cœur confiant*, etc. » Peu importaient les explications. Le mot, maladroit, était lâché. Jusqu'à sa mort, survenue quarante-trois ans plus tard, et même au-delà, et même aujourd'hui, Emile Ollivier devait rester « *l'homme au cœur léger* ». Sa carrière politique fut brisée. Son impopularité devint prodigieuse. Elu à l'Académie française en 1870, il dut renoncer à y être solennellement reçu selon l'usage. Jusqu'à sa mort, où qu'il fût, dans quelque réunion qu'il entrât, il semblait accompagné de chanteurs invisibles qui psalmodiaient inlassablement : « *Cœur léger... Cœur léger... Cœur léger...* »

Dans les vingt dernières années de sa vie, il publia pour se justifier, sous le titre *l'Empire libéral*, dix-sept volumes d'un genre indéterminé, mi-mémoires, mi-histoire. Les enfants de certains de ses collègues en 1870 qui, de leur vivant, lui avaient communiqué leurs papiers pour qu'il les défendît, se plaignirent de ce qu'il avait attendu d'être le dernier survivant pour mieux se glorifier lui-même en les accablant. Et certes, *l'Empire libéral* est une œuvre discutable du point de vue historique, mais animée d'un mouvement, d'une vie qui en font un monument de la littérature française, monument méconnu, ou plutôt ignoré. Le préjugé hostile à Emile Ollivier était tel que les dix-sept volumes n'eurent que peu de lecteurs et guère de retentissement. Ils sont aujourd'hui oubliés, sauf des spécialistes. Quatre-vingt-onze ans ont passé depuis la déclaration de la funeste guerre, nous avons connu d'autres épreuves, plus cruelles encore, et voici que de ce passé sur lequel le temps a jeté la cendre de l'apaisement, surgit de nouveau « l'*homme au cœur léger* ». On publie son *Journal*, du moins le premier tome de ce journal qui va de 1846 à 1860 [1]. Un second doit suivre bientôt.

Disons d'abord, du point de vue de l'histoire politique, notre déception. Emile Ollivier prenait ses notes quotidiennes quand il en avait le temps. Elles manquent lors des événements les plus remarquables. Rien, ou à peu près, sur la Révolution de 1848, sur le Deux-Décembre, et le second tome s'arrêtera avant 1870. En revanche, aucun détail ne nous est épargné sur les querelles électorales et les rivalités des leaders républicains auxquelles Emile Ollivier a été mêlé, et ces détails ne peuvent intéresser que les spécialistes. Faut-il dire enfin que l'auteur a utilisé dans *l'Empire libéral* presque tout ce qui, dans le *Journal*, touche à la politique ? Il est vrai que cela importe peu, puisque, bien à tort, on ne lit pas *l'Empire libéral*.

Déception aussi du point de vue littéraire. Les notes de lectures, les impressions de voyage manquent de relief. Le style, jeté — c'est un orateur qui écrit, sans recherche — est très inférieur à celui de *l'Empire libéral*. J'ai eu la curiosité de reprendre deux autres journaux célèbres de l'époque, les *Choses vues de* Victor Hugo et les *Carnets* de Ludovic Halévy : à côté d'eux, notre *Journal* paraît bien pâle. Emile Ollivier ne l'avait certainement pas rédigé en vue de sa publication. Eût-il pensé, à la fin de sa vie, qu'il serait un jour édité, on peut croire qu'il l'aurait élagué pour en supprimer tout ce qui n'avait pas résisté à l'épreuve des ans. Tous ceux qui ont pris des notes quotidiennes savent que le temps opère un tri qu'on imagine mal au moment de la rédaction. Les perspectives ont changé. Telle notation qui paraissait banale a acquis de l'originalité, telle autre à laquelle on tenait a perdu son intérêt. Peut-être Emile Ollivier n'aurait-il gardé de son *Journal* que les conversations avec les personnalités de l'époque, Lamartine, Lamennais, Michelet, etc., et ses réflexions sur sa vie intime, morale et sentimentale.

1. Julliard.

Quoi qu'il en soit, les historiens ne se plaindront pas de cette publication intégrale, car ils auront en main un document complet. Il nuance l'image que sa vie publique donne d'Emile Ollivier. Il faut le dire pour la mémoire de ce vaincu, jugé par ses contemporains avec une dureté si excessive, quels que furent ses défauts et ses erreurs, l'homme était sympathique, un honnête homme, un homme aux intentions généreuses, digne de respect et, sous plus d'un aspect, d'admiration.

En entrant dans son milieu familial, nous plongeons en plein romantisme politique. Il eut un frère, prénommé Aristide, qui périt dans un duel. Son père Démosthènes, « un de ces hurluberlus toujours en retard d'une facture et en avance d'une révolution », comme l'écrit joliment M. Raymond Dumay, préfacier du *Journal*, était un parfait quarante-huitard, débordant d'une éloquence déclamatoire, qui prenait pour thème de ses épanchements oratoires Dieu, l'Humanité, Platon et Jésus. Emile a raconté que, nouveau Belsunce, lors de l'épidémie de choléra de Marseille, Démosthènes refusa la décoration offerte à son dévouement.

Le fils lui aussi est un romantique. Ce méridional optimiste restera toute sa vie, à travers heurs et malheurs, un sentimental candide, sauf à l'égard de ses adversaires politiques qu'il juge, dans *l'Empire libéral*, à travers le prisme de ses rancunes. Une enfance et une jeunesse pauvres, parfois misérables, si elles lui arrachent par moments des plaintes amères, loin de l'aigrir, l'anoblissent. En 1848, à vingt-deux ans, commissaire de la République à Marseille, son éloquence séduit et apaise des foules ignorantes et versatiles, car il est éloquent, d'une éloquence très supérieure, on n'en peut douter, à celle de son père, et qui, sans l'égaler à Berryer, en fait un de nos grands orateurs du XIXe siècle. Sa première carrière politique est vite interrompue, et il vit de nouvelles années très dures, avocat riche de talent et pauvre de causes, ne serait-ce qu'en raison de ses ardentes convictions républicaines. Mais le plus attachant Emile Ollivier — voilà surtout ce que nous apprend son *Journal* — est celui de ses amours, des amours idéales, d'abord pour une jeune Marseillaise, Marie Chargé, qui mourut tuberculeuse à dix-sept ans, puis pour Blandine Liszt, la fille de Liszt et de Mme d'Agoult, dont la sœur devait épouser en secondes noces Richard Wagner. (D'après une lettre de Démosthènes, il est possible qu'Emile, âgé de trente-deux ans, fût vierge lors de son mariage.) Blandine disparut prématurément en 1862. Emile se remaria en 1869, avant de devenir ministre du Second Empire, avec Marie-Thérèse Gravier. Son second mariage, comme le premier, devait être heureux. Le récit émouvant de ses deux premières amours, brisées par l'inexorable, est d'une délicatesse exquise. C'est le meilleur du *Journal*, mais il n'en occupe que quelques dizaines de pages sur quatre cent cinquante.

Nous sommes ici dans la petite histoire. La grande histoire, elle, pose deux questions au sujet d'Emile Ollivier : Pourquoi ce fils de proscrit du Deux-Décembre s'est-il rallié à l'Empire ? Quelle est sa responsabilité dans les origines de la guerre de 1870 ? Son *Journal* nous aide, sinon à

les élucider — nous n'en aurions d'ailleurs pas la place ici — du moins à comprendre dans quelle atmosphère elles se situent.

A la première de ces questions, les ennemis d'Emile Ollivier ont donné une réponse très simple, une réponse hargneuse, car on sait combien les passions étaient vives chez les républicains du Second Empire. On peut la résumer ainsi : Parbleu! le renégat a été victime de sa frénétique ambition. A quoi Emile Ollivier a longuement répondu : Ce n'est pas moi qui suis allé à l'Empire ; c'est l'Empire qui est venu à moi : je voulais la liberté ; du jour où il s'est acheminé vers elle, j'avais le devoir de l'y aider ; ce devoir, je ne m'y suis pas dérobé.

En vérité, Emile Ollivier a changé d'opinion, puisque de républicain il est devenu bonapartiste, partisan d'un Empire « libéral » qui ne l'était pas dans le sens où l'entendaient les républicains et qui ne pouvait l'être. Le plébiciste restait le fondement du régime. L'empereur gardait l'essentiel de son autorité, comme il devait le montrer au cours de la crise qui aboutit à la guerre de 1870. L'Empire libéral était un compromis entre le régime parlementaire et le pouvoir personnel. En acceptant ce compromis, Emile Ollivier, fils d'un proscrit du Deux-Décembre, rompit avec l'idéal de sa jeunesse sans être d'ailleurs désapprouvé par son père. Il devait par la suite persister dans sa conversion, puisqu'il fut favorable au boulangisme et lutta deux ans plus tard avec toutes ses ressources de canoniste — car cet homme de vaste culture était un spécialiste du droit canon — contre le ralliement des catholiques à la République préconisé par Léon XIII. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi on reprocherait à Emile Ollivier d'être devenu bonapartiste. C'était évidemment son droit. Le fait ne présenterait même que peu d'intérêt s'il n'avait été très exceptionnel chez les républicains et s'il n'avait valu à Emile Ollivier des haines inexpiables.

La clé de cette évolution est d'ordre psychologique. Victime de ses dons, surtout de son éloquence, le fils de Démosthènes s'attaquait à la vie avec le plus extraordinaire mélange d'optimisme candide et d'infatuation rayonnante. Il croyait que les hommes et les choses lui seraient aussi dociles que les mots et il voyait les faits tels que les lui présentaient ses illusions. On recueille fréquemment sur ses lèvres des affirmations significatives. Après une audience de l'Impératrice : « *Je l'ai tout de suite mise à son aise.* » Lors de son accession au pouvoir : « *Nous ferons à l'empereur une vieillesse heureuse.* » Un peu plus tard : « *Vous ne savez pas quelle est mon influence sur l'empereur.* » Il était difficile de méconnaître plus complètement la nature très complexe de Napoléon III. En réalité, comme l'a remarqué un autre ministre de 1870, c'est l'empereur qui exerçait sur Emile Ollivier un « *ascendant fascinateur* »!

Se heurtait-il à un obstacle, à une objection, Ollivier parlait magnifiquement, inlassablement, et comme on écoutait avec plaisir sa parole merveilleuse, il s'imaginait surmonter l'obstacle ou balayer l'objection. Maxime Du Camp raconte qu'en 1876, l'ancien ministre lui ayant annoncé sa pro-

chaine candidature dans le Var au cours d'une « *visite en monologue* » de deux heures, il lui dit : « *Je vous souhaite de réussir, mais armez-vous de résignation, car il n'est pas d'insulte dont vous ne serez flagellé dès que vous rentrerez dans une assemblée délibérante.* » « *Il se tourna vivement vers moi*, poursuit Maxime Du Camp, *le bras droit levé, l'index tendu dans un geste de commandement et il s'écria : « Alors, je leur dirai... », et pendant plus de quarante minutes, je restai immobile, ému, secoué par sa parole, luttant contre une tentation plus forte que moi et pénétré par ce flot d'éloquence qui m'enveloppait. Ce n'était pas sa justification qu'il chantait à mes oreilles ravies, c'était son panégyrique, sa glorification.* » On dira que le témoignage de Maxime Du Camp est sujet à caution. Ecoutons donc Ludovic Halévy. A la veille du plébiscite de 1870, la duchesse de Galliera invita Emile Ollivier et lord John Russel qui dit au ministre français : « *Nous avons eu des plébiscites en Angleterre au XIIIe siècle pour la Grande Charte, mais jamais depuis ; c'est un procédé barbare.* » Là-dessus, Emile Ollivier fit asseoir John Russel sur un canapé ; il était dix heures et quart ; à onze heures, Ollivier continuait de répondre à l'unique phrase de lord John et la duchesse de Galliera, désespérée, de s'exclamer : « *Il ne lui laissera pas placer un mot.* » Emile Ollivier demeura tel jusqu'à son dernier jour. Quelques années avant la guerre de 1914, à l'Académie française, à propos, je crois, de la candidature de Pierre de La Gorce — je ne suis pas sûr de cette précision — il fut un jour amené à faire sur les origines de la guerre de 1870 un exposé qui dura cinq ou six heures !

Revenons à la conversion bonapartiste d'Emile Ollivier. En 1857, il est député avec quatre autres républicains, et il a devant lui Morny, président du Corps législatif. Morny, bientôt, ne voit d'avenir pour le régime que dans une évolution vers le libéralisme parlementaire. Connaisseur en hommes, supérieurement habile dans leur maniement, comment n'aurait-il pas vu l'instrument rêvé de sa politique dans ce jeune homme éloquent qui, par sa légitime ambition, sa sensibilité à la flatterie et son inexpérience un peu naïve, était fait pour devenir la proie d'un tel tentateur. Emille Ollivier, qui se trompait lui-même de bonne foi dans le sens de son ambition, fut d'ailleurs toujours sincère, j'en suis convaincu, comme Morny l'avait été en jouant les sirènes. Mais l'opération, somme toute, ne réussit qu'à moitié, puisqu'elle ne rallia à peu près aucun républicain.

Quant à la responsabilité d'Emile Ollivier dans les origines de la guerre de 1870, elle est secondaire. On sait que Bismarck cherchait une occasion de faire la guerre à la France. Mais on sait aussi que le gouvernement français ne sut discerner le piège qui lui était tendu. Emile Ollivier appartenait à la minorité pacifique du gouvernement. Il est d'autant plus navrant qu'à plusieurs reprises, il laissa échapper la possibilité, d'abord d'empêcher qu'empirât, puis de redresser une situation qu'on avait aggravée en dehors de lui, alors qu'un Thiers et un Gambetta s'opposèrent au conflit sous les huées parce que la France, « *ayant obtenu satisfaction sur le fond* » par le retrait de la candidature Hohenzollern, allait « *rompre*

sur une question de forme ». C'est en de pareils moments que l'on prend la mesure des hommes d'Etat. Mobile et impressionnable, Emile Ollivier manqua de sang-froid et de lucidité, tandis que le désarroi gouvernemental lui donnait l'occasion d'être le pilote dans la tempête. C'est lui-même qui grossit pour l'opinion l'importance de sa responsabilité en s'affichant sur la façade du théâtre alors qu'il ne tenait pas le premier rôle sur la scène. Emile Ollivier, en effet, n'était point président du Conseil en 1870. Il ne l'était ni à l'égard de Napoléon III, fortifié par le plébiscite, ni à l'égard des ministres ses collègues, en particulier de ceux d'entre eux qui, vieux parlementaires de tendances orléanistes, n'entendaient pas se mettre à la remorque de ce nouveau bonapartiste venu de la République. Mais s'il n'était pas président du Conseil, il en faisait figure. Il était donc destiné, avant et plus que tout autre, à bénéficier des réussites et à pâtir des échecs du ministère, très au-delà de sa responsabilité véritable.

Par surcroît, principal orateur du gouvernement, il assuma au premier chef une politique dont il n'avait pas eu l'initiative. Si l'on veut bien se souvenir qu'en sa qualité de transfuge, il était guetté par ses anciens amis républicains, on comprendra, le « *cœur léger* » brochant sur le tout, que le destin fut pour lui sans pitié.

Près d'un siècle a passé. Il est heureux que la publication de son *Journal* mette dans sa véritable lumière la figure attachante de cet homme de bonne volonté, de ce grand orateur, qui sombra moins victime de ses erreurs que trahi par sa meilleure arme : la parole.

Quelques livres.

— « *Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes* », disait Bossuet. Parce que les princes qui nous gouvernent sont pour la plupart élus, il faut la faire lire aux électeurs. *L'Histoire universelle*, publiée sous la direction de Marcel Dunan, est un instrument d'information qui leur apprendra l'essentiel de l'évolution de l'humanité [1]. L'éditeur devant consacrer une autre publication à l'histoire des civilisations, l'accent est mis sur les événements politiques et sociaux. Les limites de l'ouvrage ainsi tracées, M. Marcel Dunan pouvait cloisonner la matière à étudier en demandant à chacun de ses collaborateurs de suivre l'évolution d'un pays ou d'une région. Plutôt que de « *juxtaposer les tranches verticales* », il a préféré procéder par « *grandes tranches horizontales* », afin d'embrasser d'un coup d'œil les événements historiques des divers pays au cours de chaque période. S'agissant d'un travail qui retrace en huit cents pages l'histoire du monde, c'était la meilleure méthode.

Le très regretté Pierre Audiat avait signalé ici-même en janvier dernier le premier tome de cette *Histoire universelle*. L'éditeur ne nous a pas

1. Larousse.

fait attendre longtemps le second. Conformément à un usage légitime, la place réservée aux événements s'accroît tandis qu'ils se rapprochent de nous, si bien que ce second tome nous conduit du XVIIe siècle à nos jours. La besogne a été répartie entre cinq spécialistes : M. Louis Mazoyer a traité le XVIIe siècle, M. François Souchal le XVIIIe, M. Marcel Dunan la Révolution et l'Empire, M. René Ristelhueber le XIXe siècle jusqu'à la guerre de 1870, la période contemporaine étant réservée à M. Maurice Baumont qui a triomphé d'une épreuve difficile en retraçant en cent pages l'histoire du monde depuis 1870 à nos jours.

Le succès de cet ouvrage n'est pas douteux, en raison non seulement de la qualité de ses auteurs, mais de son admirable iconographie. Cartes, reproductions de tableaux et d'estampes, photographies, ont été choisies avec un goût original ; elles sont disposées avec un sens de la mise en page qui épargne au lecteur toute impression de monotonie, et accompagnées de légendes suggestives qui les lient intimement aux textes qu'elles illustrent.

— M. Pierre Barbier et Mme France Vernillat ont publié le septième et le huitième tome de leur *Histoire de France par la chanson*. Ils nous mènent, le septième de 1848 à 1870, le huitième de 1870 à 1918. Ouvrage agréable et utile. De brèves évocations du passé situent les chansons, musique et textes, dans leur cadre historique. On peut regretter que les auteurs ne s'étendent pas davantage sur le rôle joué par la chanson et ne précisent pas la diversité de son importance selon les moments ; par exemple, on ne s'aperçoit pas en les lisant que le boulangisme lui doit pour une grande part son caractère d'épopée pour rire. En revanche, on apprend, non sans quelque surprise, que le comte de Chambord est rentré en France en 1848 (VII, 70), que Louis-Napoléon, fils du roi Louis, et Napoléon, fils du roi Jérôme, ne font qu'un seul et même personnage (VII, 83), que Mgr Dupanloup demandait au début de la Troisième République le monopole de l'enseignement pour les Jésuites (VIII, 17)! De grâce...

— La revue *Croix de guerre* a publié un numéro spécial consacré à l'*Aumônerie militaire française*. On y trouve un historique de l'Aumônerie des origines à nos jours et une étude de l'Aumônerie militaire actuelle. Travail intelligent, rédigé avec un souci d'atteindre la vérité psychologique qui échappe aux conformismes routiniers si fréquents dans ce genre d'ouvrages.

— Quelle ténacité il a fallu à M. André Gavoty pour ressusciter les amours de l'impératrice Joséphine! On savait que Napoléon avait été trompé par ses deux femmes. On connaissait les plus célèbres liaisons de Joséphine, notamment avec Hoche, Barras et Hippolyte Charles. Il y en eut bien d'autres. La femme de l'empereur fut fidèle à Joséphine, c'est-à-dire infidèle à Napoléon 1er comme elle l'avait été au général Bonaparte. Elle était capable d'aimer ; elle aima son premier mari le général de Beauharnais, elle aima Charles, mais sut habilement concilier ses amours et ses intérêts, et parmi la « *bonne douzaine* » d'amants que lui prête, si l'on

peut dire, M. André Gavoty, plusieurs furent choisis pour des « *fins bénéfiques* » avec un sens très sûr de l'opportunité. Cette femme aimable et séduisante était fort habile. On s'en convaincra en lisant *Les Amoureux de l'impératrice Joséphine* (Fayard).

ADRIEN DANSETTE

CHRONIQUE DES LIVRES

LA PENSÉE HINDOUE

par Émile GATHIER s. j. *(Le Seuil)*

La personnalité du R. P. Gathier, dont on sait qu'il a passé la plus grande partie de sa vie dans l'Inde du Sud, confère à ce livre un accent tout particulier ; examinée dans la perspective catholique, c'est une analyse bienveillante de la pensée hindoue, dont on peut être assuré qu'elle est considérée par l'auteur avec une sympathie qui repose sur un souci d'authenticité et sur une connaissance quotidienne de ses problèmes et de ses aspects divers.

Le but cherché par l'auteur est de rendre intelligibles les lignes essentielles des systèmes philosophiques et de nous proposer un livre d'initiation. Très judicieusement, il consacre une introduction aux origines ethniques, puis il examine les principales écoles et enfin les aspects modernes de l'hindouisme, faisant suivre son exposé d'un choix de textes dont la traduction est empruntée aux meilleurs spécialistes.

Dans son schématisme — dont on peut regretter parfois qu'il soit excessif — cet ouvrage résume clairement les principales phases du développement de l'hindouisme, tout en le commentant très discrètement du point de vue chrétien. Le style en est alerte et attachant, et c'est sans fatigue que l'on franchit les étapes successives d'une évolution philosophique présentée dans un raccourci bien conçu, étayé par des citations bien choisies.

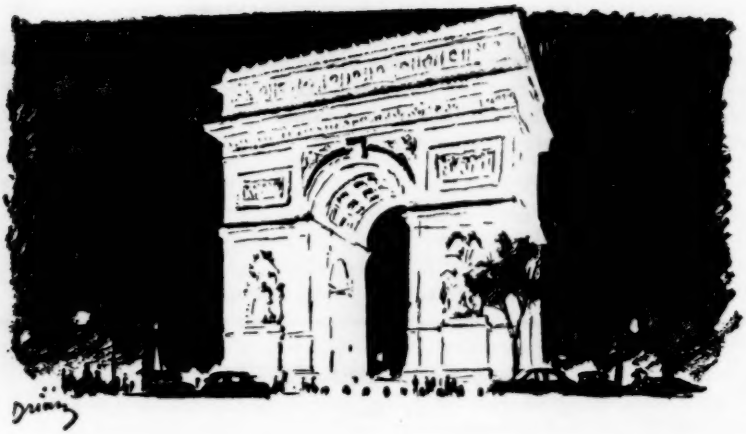
La partie la plus personnelle du livre, pour ainsi dire imposée à l'auteur par son état ecclésiastique, est la dernière où, à propos des expériences hindoues, il compare plus étroitement qu'ailleurs l'hindouisme et le catholicisme. Il le fait « sans polémique acerbe », avec une mesure, une subtilité, un doigté extrêmement adroits dont on doit lui savoir gré. Et nous ne pouvons que souscrire aux conseils de prudence donnés aux amateurs de « yogisme », sans doute plus épris d'exotisme que de spiritualité.

L'ouvrage se termine par un aperçu sur l'hindouisme populaire, puis sur le néo-hindouisme tel qu'il fut prêché (et l'est encore) par les nationalistes de l'Inde.

A travers tout ce que le R. P. Gathier a écrit dans ces pages, on voit sans doute possible, comme sans ambiguïté, la sincère amitié qu'il porte aux Hindous, son admiration profonde pour leur sentiment religieux. S'il est, comme il le dit lui-même, « contraint à quelques réserves », c'est que, pour lui, il ne peut souscrire à certains aspects de l'hindouisme en contradiction flagrante avec le dogme catholique. Mais on peut dire qu'il est allé aussi loin que sa foi le lui permettait, et c'est sur une note optimiste qu'il termine son étude.

JEANNINE AUBOYER

(Suite de la chronique des livres page 171.)



LE MOIS A PARIS

La rétrospective Vuillard chez Durand-Ruel. — Je revois Vuillard assis dans son atelier de la place Vintimille — à laquelle on devrait donner son nom — ou suivant l'allée d'un grand parc. Il répond à une question comme s'il dialoguait avec lui-même. Entre ses paroles il y a de longs temps de silence ; à son sourire se mêle je ne sais quoi d'anxieux. On sent que tout a de la gravité à ses yeux et que sa vie, comme l'a dit son ami Coolus, est une succession de cas de conscience.

Les vertus spirituelles qui sont à l'origine de son art et qui semblent d'un temps révolu, Péguy les a, comme à l'avance, définies : « Tout était une tradition, un enseignement, tout était une prière toute la journée : le sommeil et la veille, le travail et le peu de repos, le lit et la table, la maison et le jardin, la cour et le pas de la porte, et les assiettes sur la table... »

Les sujets de Vuillard se ressemblent et se répètent comme les gestes de l'amour et de l'amitié : ils sont à base de fidélité. Hostile à l'agitation, ne cherchant à traduire ni le tragique ni la gaieté, refusant tout ce qui pourrait détruire son équilibre, il connaît ses limites. Incapable de feindre, stoïque à sa façon, s'il s'est contenté d'un petit domaine, il n'a cessé, durant cinquante ans, de le cultiver en profondeur.

A toutes ses époques il a peint de petits chefs-d'œuvre inspirés par la vie bourgeoise et familiale, par des êtres ou des décors indispensables à son bonheur : sa mère — son plus grand amour —, ses amis, les jardins de Paris, les petites pièces communicantes où l'on coud, lit, reçoit, dîne ou dort, dont le ton change au gré de l'heure, dont les portes, les fenêtres, les lampes, les tapis sont associés à d'innombrables souvenirs, lointains ou proches. Dans la banalité quotidienne, il surprend des trésors ignorés de

ceux qui ne croient qu'aux apparences ou qui s'appuient sur les béquilles des théories. Mais il aime tant cacher ses mérites que ses exigences envers lui-même ont souvent risqué de passer inaperçues.

Bien qu'il considérât toute exposition comme un trouble vain, Vuillard eût été heureux de voir présenter le meilleur de son œuvre aux murs d'une galerie à laquelle il dut ses premières admirations artistiques, et qui est restée constamment fidèle à deux maîtres qu'il vénérait entre tous aussi bien pour leur comportement dans la vie que pour leur génie créateur : Degas et Monet. Au temps même où il semblait de bon ton de les « déboulonner », combien de fois vit-on celui qu'on peut à tant d'égards considérer comme leur héritier, les défendre avec véhémence !

Chez Durand-Ruel les petits tableaux dominent en nombre, depuis les natures mortes et les autoportraits antérieurs à 1890, les toiles préfauves peintes sous l'influence passagère des théoriciens de Pont-Aven, jusqu'aux intérieurs, aux portraits, aux rares nus qui s'échelonnent de 1900 à 1940, date de sa mort. Tous les motifs chers à Vuillard et sur lesquels il revient inlassablement, sont évoqués par lui et toutes les techniques successivement ou simultanément employées (huile, détrempe, pastel).

Exquise dans le sens originel du mot, toute peinture de Vuillard implique un choix incessant. Ce que nous admirons par-dessus tout, chez Durand-Ruel, dans ces *intimités*, riches de tant de frémissements contenus, c'est leur qualité de silence et le mystère que le peintre le plus apparenté à Vermeer a su mettre non seulement dans l'habituel mais dans le luxe même.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Cinéma. — On ne peut certes pas interdire au cinéma, qui se nourrit d'histoires, de se ravitailler dans le roman. C'est malheureusement un fait que le cinéma, qui a eu de bonnes réussites avec des romans de second ordre (*Back Street*, *Lac aux aux Dames*), a fait d'assez fades illustrations des grands chefs-d'œuvre et que ni Flaubert, ni Stendhal, ni Balzac, ni Tolstoï, ni Dostoïevsky n'ont jamais été filmés comme ils méritaient de l'être.

Le quatrième roman de Françoise Sagan, *Aimez-vous Brahms...*, n'appartient, sans doute pas, à la catégorie des grands chefs-d'œuvre. Il a pourtant le mérite de donner une chronique assez pertinente de notre temps, de peindre de couleurs justes une certaine jalousie à la mode et de formuler quelques remarques heureuses sur les rapports sentimentaux des hommes et des femmes de nos climats. Or, le cinéma, en tentant une adaptation qui n'avait rien d'impossible a priori, n'a réussi à retrouver ni l'accent, ni le naturel qui faisaient le mérite du livre. Il nous offre une fade version, à peine moderne, du fameux ménage à trois ; les personnages incarnés par Ingrid Bergman et Yves Montand appartiennent à la pure convention, une sentimentalité de médiocre aloi vient toujours submerger la désinvol-

ture du récit original et on ne compte que sur le seul Anthony Perkins pour sauver la situation. Il y parvient en partie, grâce à un talent sans apprêt qui lui a valu un des prix les moins discutés du Festival de Cannes.

On peut se demander pourtant si celui qui fut un monstre sadique si inquiétant dans un film à frissons de Hitchcock incarne, avec un naturel aussi convaincant, le gentil bellâtre parisien inventé par Mme Sagan.

Michel Boisrond est un de nos auteurs les plus habiles. Connaissant ses moyens, qui ne sont pas ceux d'un Hitchcock et entreprenant de raconter une histoire policière dans *Un Soir sur la Plage*, il parvient parfaitement à son but par des procédés qui sont ceux de la comédie beaucoup plus que ceux du drame. Je m'explique. L'important n'est pas de terrifier les spectateurs mais de leur faire croire à la vérité d'une aventure. Dès le moment où les personnages parlent vrai et que leurs relations normales ou exceptionnelles se justifient, nous entrons dans le jeu sans réserve et nous les croyons. Ici d'autant plus volontiers que Boisrond a adopté le procédé du monologue intérieur qui contribue à rendre les événements plausibles et quotidiens. Je ne dirai pas que le drame nous coupe le souffle, ni même que l'énigme apparente soit bien difficile à déchiffrer. Mais ce n'est pas le plus important, et, pour ma part, j'éprouve toujours une surprise heureuse quand je vois sur l'écran des gens semblables à ceux qu'on rencontre dans l'espace à trois dimensions.

JEAN FAYARD

DIX SIÈCLES D'HISTOIRE HOSPITALIÈRE PARISIENNE. — Il est très peu connu, ce petit musée du quai de la Tournelle, qui, sous les auspices de l'Assistance Publique, réunit, dans le cadre ravissant d'un ancien hôtel du XVIIe siècle, les souvenirs des établissements hospitaliers de Paris. Ceux qui ont la curiosité de s'y arrêter y trouvent pourtant de très belles collections, entre autres celles des pots de pharmacie (plus de 600) qui est un ensemble extraordinaire de faïences de Rouen, de Nevers, de Marseille, de Delft, et aussi des documents attachants parmi lesquels voisinent une lettre autographe de saint Vincent de Paul et la signature de Ninon de Lenclos pour un don qu'elle fit aux Incurables. Dans l'oratoire de la fondatrice, Mme de Miramion, qui de son bel hôtel fit un hôpital, les poutrelles peintes ont conservé leurs ors et un magnifique antiphonaire déploie ses pages, dorées aussi, sur un immense lutrin.

L'exposition qui s'est ouverte le mois dernier dans ce musée de l'Assistance Publique, et à laquelle les Archives nationales ont étroitement collaboré, est consacrée à un thème peu connu lui aussi, et qui mériterait de l'être mieux : celui du passé charitable de Paris. Il s'agit en particulier de l'histoire de l'Hôtel-Dieu, dont on ne sait pas toujours qu'il représente

l'une des plus anciennes fondations de la Cité, puisqu'il remonte au milieu du VIIe siècle.

C'est à la date de 651, en effet, qu'il fut créé, probablement par l'évêque de Paris saint Landry : une grande carte nous apprend les divers emplacements qu'il a occupés sur ce parvis Notre-Dame où il s'ouvre toujours. Les plus anciens documents conservés à l'état d'originaux nous montrent rois, seigneurs et prélats témoignant de leur générosité envers les pauvres de l'Hôtel-Dieu ; les dotations qu'il reçoit, en rentes, en fonds de terres, assurent l'entretien des malades et du personnel : médecins et chirurgiens, infirmiers, et, en temps normal, une quarantaine de religieuses et une vingtaine de « filles blanches » ou novices, qui devaient les seconder comme les filles de salles actuelles. Jusqu'à la fin du Moyen Age, l'Hôtel-Dieu a été considéré comme l'hôpital modèle, et les créations nouvelles, Maisons-Dieu de Montdidier, de Troyes, de Château-Thierry, s'inspiraient de ses statuts.

Quelques objets remontent à cette lointaine époque, en particulier le magnifique « chariot de chauffage » en fer forgé, du XIIIe siècle : on le promenait dans les salles, rempli de braises ; quelques miniatures aussi nous montrent les malades couchés, tandis que les religieuses s'activent auprès d'eux ; quelques registres de comptes, aussi, qui nous permettent de constater qu'au XVe siècle le chirurgien est moins bien payé que le cuisinier !

A la fin du XVe siècle, l'Hôtel-Dieu subit le contrecoup des guerres et des désordres, tandis qu'apparaissent des maladies nouvelles devant lesquelles on se trouve complètement désarmé : on relève en 1495 la première mention de la syphilis à Paris. Réformes et reconstructions modifieront l'aspect de l'ancien Hôtel-Dieu, où, vers 1535, on notera l'entrée en apprentissage d'un « garçon-barbier » qui s'appelle Ambroise Paré.

RÉGINE PERNOUD

COMMENT ON LÉNIFIE LÉNINE. — On dit volontiers qu'avec le monde soviétique et l'autre, ce ne sont pas seulement deux empires qui s'affrontent, mais deux conceptions de l'existence, deux modes de vie, en opposition fondamentale. Un film, *L'U.R.S.S. à cœur ouvert*, nous débarrasse heureusement de ce coûteux préjugé.

Imaginez un documentaire sur la France au cours duquel vous verriez un mariage à la mairie du XVIe arrondissement, de vieux messieurs faisant une partie d'échecs au Luxembourg, d'autres, plus jeunes, patinant ou nageant à Molitor, des enfants jouant avec des bonshommes et des boules de neige, le métro, les étalages au soir de la Saint-Sylvestre, un salon de coiffure, le paquebot *Liberté*, un défilé de mannequins, la grand-messe à Notre-Dame, un souper chez *Maxim's*, le Grand Prix de Longchamp, la Cité Universitaire, deux ou trois ballets, l'Opéra et ses petits rats.

Remplacez Paris par Moscou, le paquebot *Liberté* par le brise-glace *Lénine*, le Grand Prix de Longchamp par une course de rennes, Notre-Dame par une église du Kremlin, *Maxim's* par un restaurant moscovite, l'Opéra par le théâtre Bolchoï, et vous aurez *L'U.R.S.S. à cœur ouvert*. Il faut se rendre à l'évidence : Moscou n'est qu'un immense palais de Dame Tartine et il n'y a pas de différences essentielles entre l'idéal soviétique et l'idéal bourgeois. Quant aux différences secondaires, j'en ai noté cinq :

1° La somptuosité byzantine du métro de Moscou (ah ! ces lustres !).

2° L'infériorité des orchestres de jazz russes sur les orchestres américains ou français (ah ! la raideur de ces batteries !).

3° L'éblouissante supériorité des danseurs et des musiciens classiques.

4° La coupe sans grâce des vêtements.

5° La beauté des femmes, pour lesquelles le mot « ligne » n'a visiblement pas le même sens que pour leurs sœurs capitalistes.

Un conflit à propos de ces divergences serait-il plus justifié que la querelle entre les Gros-Boutiens et les Petits-Boutiens ? Aucun des spectateurs de *L'U.R.S.S. à cœur ouvert* ne semblait le penser. Je n'ai trouvé parmi eux qu'un mécontent : un vieil ami marxiste qui m'avait accompagné. Il a littéralement écumé pendant la projection de la séquence au cours de laquelle on voit longuement une cérémonie orthodoxe, fort belle, se déroulant devant une nombreuse assistance. A l'entracte, il m'a récité ces lignes de Marx, extraites de la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* :

« La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans âme, l'esprit d'un monde sans esprit. Elle est l'opium du peuple. La destruction de la religion, comme bonheur illusoire du peuple, est une exigence de son bonheur réel. »

« De deux choses l'une, a conclu mon ami marxiste : ou les dirigeants de l'U.R.S.S. ont renié Marx — ou le peuple russe, « créature accablée », a besoin du « bonheur illusoire » que procure « l'opium ». Par conséquent, ou ce monde heureux que nous venons de voir n'est pas marxiste, ou ce monde soi-disant marxiste, en dépit des apparences, n'est pas heureux. »

N'étant pas marxiste, je laisse à mon ami la responsabilité de cette conclusion.

MICHEL PERRIN

L'UNIVERS ET LES CARTES. — A l'occasion de la première assemblée générale à Paris de l'Association Cartographique Internationale, fondée en 1959, et dont le siège est à Zürich, une exposition d'un grand intérêt, consacrée à « l'expression cartographique du relief », a eu lieu récemment à la bibliothèque Nationale dans la Galerie Mansard. Organisée par le Comité Français de Techniques cartographiques, elle réunissait, en une participation internationale qu'on

eût souhaitée plus large encore, les productions les plus remarquables des Services cartographiques publics ou privés de dix-neuf Etats parmi lesquels on regrettait de ne pas voir figurer quelques absents notables comme la Norvège, le Danemark, la Pologne et l'U.R.S.S.

Dans la pensée des organisateurs, il s'agissait de montrer au public les procédés dont dispose la technique cartographique pour représenter le relief du sol, lequel, de tous les éléments constituant un paysage géographique, est sans doute le plus délicat à rendre fidèlement expressif sur la surface plane d'une carte. L'idéal, à cet égard, est, précisément, que les cartes elles-mêmes soient en relief ; mais on conçoit les difficultés que soulèvent à la fois leur exécution et leur utilisation. Le relief en staff du massif du Mont-Blanc à l'échelle du 1/10 000 qu'exposait notre Institut Géographique National, digne héritier du Service géographique de l'Armée est un chef-d'œuvre du genre. Depuis quelques années les matières plastiques ont permis de multiplier l'édition des cartes en relief et de faciliter leur utilisation, notamment dans l'enseignement. Les exemplaires qui nous en étaient présentés par les Etats-Unis, l'Italie et surtout par l'I.G.N. français étaient pour le grand public la révélation d'une technique nouvelle destinée à un grand succès en raison de la rapidité de fabrication et de la légèreté du matériau.

A défaut de la carte en relief, les photographies aériennes prises selon des angles appropriés — telles les admirables vues en couleur du Puy-de-Dôme réalisées par l'I.G.N. — arrivent aussi à donner une idée saisissante des accidents du terrain ; de même les cartes en anaglyphes extraites de l'*Atlas des formes du relief* édité par l'I.G.N., quand elles sont examinées à l'aide de lunettes bicolores très simples, provoquent, par effet stéréoscopique, l'illusion frappante du relief.

A côté de ces divers procédés spéciaux, l'exposition avait réservé la place la plus considérable aux moyens d'expression plus classiques, ceux qui utilisent des courbes de niveau généralement rehaussées d'un estompage plus ou moins foncé de manière à souligner visuellement la valeur des pentes. Les résultats obtenus en ce domaine étaient peut-être, plus surprenants encore pour les profanes qui n'auraient gardé que le souvenir des atlas de leur jeunesse ou qui n'auraient connu aujourd'hui en fait de cartographie que les cartes routières d'usage courant. Il convient, d'ailleurs, à propos de ces dernières, de noter l'effort méritoire accompli depuis quelques années par leurs éditeurs pour ajouter à la figuration traditionnelle de la planimétrie celle du relief ainsi qu'en témoignaient la carte Michelin de l'Atlas touristique du Jura au 1/200 000 et les cartes touristiques exposées par des éditeurs allemands, anglais et suédois et, j'ajouterai, ainsi qu'en aurait témoigné, au moins aussi excellemment, la carte de France au 1/100 000 de l'I.G.N. si appréciée des touristes qui désirent mieux comprendre la géographie des régions traversées.

Mais les cartes touristiques ne sont encore qu'un secteur modeste dans

le vaste domaine de la cartographie régionale. Pour mettre de l'ordre en une matière si abondante, les organisateurs avaient réparti les nombreux documents exposés selon un plan conforme à la classification géographique des formes de terrains ; de panneaux en panneaux on voyait ainsi défiler des présentations, à diverses échelles, de reliefs plissés, de bassins sédimentaires, de vallées, de reliefs volcaniques, littoraux, etc.

Sans pouvoir entrer ici dans le détail d'œuvres qui font honneur aux services cartographiques des pays intéressés, on voudrait relever l'impression d'ensemble qu'en éprouvaient les visiteurs, celle de la perfection que la cartographie atteint, à notre époque, dans la représentation du relief tant en ce qui concerne la précision de l'altimétrie que le rendu visuel des formes, celle aussi de l'extraordinaire extension de ses travaux jusqu'aux régions apparemment les moins propices aux opérations cartographiques comme l'Himalaya, le Sahara ou le continent antarctique. Pour s'en convaincre, d'ailleurs, il suffisait d'aller jeter un coup d'œil sur les cartes françaises anciennes que le Département des Cartes avait présentées en annexe de l'Exposition : on y voyait, en raccourci, l'évolution de la figuration du relief à partir du XIVe siècle depuis le dessin sommaire de petites collines plus ou moins fantaisistes jusqu'aux hachures qui apparaissent au XVIIIe et même déjà aux courbes de niveau qui figurent pour la première fois sur une carte de France de l'ingénieur géographe Dupain-Triel en 1798.

Les progrès accomplis, depuis, dans la représentation du relief ne sont, d'ailleurs, qu'un des aspects du perfectionnement de la cartographie réalisé à notre époque par l'utilisation conjointe de méthodes scientifiques rigoureuses et de procédés graphiques adéquats : certaines de nos cartes modernes en obtiennent, sans qu'il ait été recherché, un effet artistique qui évoque la beauté des cartes du XVIIIe siècle. Ce n'était pas le moindre intérêt de cette exposition d'en donner le sentiment à ses visiteurs.

JEAN DE PLASSE

PARIS VU PAR LES PEINTRES. — Jacques Wilhelm réédite chez Hachette, à l'occasion de l'intéressante exposition qu'il avait organisée au musée Carnavalet, l'excellent livre qu'il avait publié en 1944 aux Editions du Chêne : *Paris vu par les Peintres.*

C'est avec les frères de Limbourg et Jean Fouquet que le paysage parisien apparaît vraiment dans la miniature. Il n'y avait guère, avant eux, qu'une miniature d'un manuscrit du XIVe siècle consacré à la vie de saint Denis qui nous montre des scènes se passant sur le Grand Pont ou celle qui représente la Foire du Lendit.

On regrette que Jacques Wilhelm n'ait pas fait une place plus large à ces ravissantes miniatures qui nous permettent de rêver sur ce qu'était le

Paris du Moyen Age : le Louvre, le palais de la Cité, Notre-Dame, la porte Saint-Denis, le palais Saint-Paul.

Après le Retable du Parlement de Paris et les tableaux du Maître de Saint-Gilles consacrés à saint Denis, il nous faut attendre les paysagistes flamands établis à Paris à la fin du XVIe siècle et qui nous donnent des vues pleines d'atmosphère des rives de la Seine devant le Louvre ou le Pont-Neuf. Ils ont pour successeur, au XVIIIe siècle, un peintre minutieux et appliqué, Raguenet, qui, comme Guardi et Bellotto à Venise, nous conserve les aspects les plus typiques du Paris de son époque avec l'animation des rues et les barques sur le fleuve. Hubert Robert, Leprince, Genillon, Debucourt, nous donnent eux aussi des vues plaisantes du Paris sous l'ancien régime tandis que de Machy garde l'image des églises qu'on démolit.

Avec Bouhot, Canella, Bonington, Corot, c'est le Paris de la Restauration et de Louis-Philippe, et Montmartre avec Georges Michel, puis les maîtres impressionnistes qui notent toutes les variations de la lumière sur la Seine ou aux Tuileries. (C'est sans doute par erreur qu'une planche en couleurs nous présente un paysage de Sisley comme étant une vue de l'île Saint-Louis.) Ce sont ensuite Van Gogh, Gauguin, Seurat, Lépine, Dufy, Matisse, Vallotton, Vuillard, Marquet, Henri Rousseau, tous les maîtres de la peinture contemporaine qui ont pris Paris pour thème d'inspiration et que nous avions vus rassembler à la très belle exposition que Jacques Wilhelm avait organisée au musée Carnavalet.

A ces peintres, parmi lesquels figuraient en outre, Gromaire, Quizet, Buffet, Chapelain-Midy, Chagall, etc., viennent s'ajouter ceux qui exposent actuellement dans deux galeries qui ont pris Paris pour thème et parmi lesquels nous apprécierons particulièrement à *Tonalités* (180, boulevard Saint-Germain), la charmante et sensible place de la Concorde de François Salvat et la toile haute en couleurs de Mme Bordeaux-Le-Peck et à la *Galerie Framond* (rue des Saints-Pères) une vue du Luxembourg, minutieuse et pleine d'acuité de Rohner et les œuvres de Luc Simon, de Coninck, Eitel, de Gallard et Jeronian.

GEORGES PILLEMENT

LE CAS NIETZSCHE. — Le docteur Karl Schlechta, professeur à l'Ecole supérieure technique de Darmstadt, vient d'élaborer, entre 1954 et 1956, une édition nouvelle en trois volumes des œuvres de Nietzsche, qui a suscité controverses et polémiques. Il avait réussi à avoir accès durant six années, aux « Archives de Nietzsche » à Weimar, qui étaient fermées depuis 1935, date de la mort de Mme Förster, sœur de Nietzsche (et qui d'ailleurs sont de nouveau interdites).

A l'occasion de ses recherches et de son édition, M. Schlechta a remis en question un certain nombre de « vérités » (qui semblaient définitive-

ment acquises) relativement à l'auteur de *Humain, trop Humain*. Dans son livre *Le Cas Nietzsche* (dont le titre rappelle bien entendu *Le Cas Wagner*), il a réuni un certain nombre de ses conclusions (Gallimard). L'ouvrage comprend le Nachwort (postface) à l'édition en trois volumes, deux conférences enregistrées à la Radio de Stuttgart, et deux autres textes, parmi lesquels la réponse à l'attaque de Pannwitz parue dans les *Frankfurter Hefte* en 1958.

L'auteur du *Cas Nietzsche* se montre extrêmement virulent à l'endroit de Mme Förster-Nietzsche, qu'il accuse d'avoir falsifié certaines lettres de son frère (qui témoignaient de leur mésentente) et d'avoir littéralement composé elle-même l'ouvrage intitulé *La Volonté de Puissance*. Cette œuvre, devenue célèbre, aurait été en réalité conçue, grossie et publiée par la sœur de l'auteur, dans un but commercial. Il résulte de cela que la notion de *Volonté de Puissance* n'aurait pas du tout, dans la pensée de Nietzsche, l'importance qu'on lui impute habituellement. Schlechta en profite pour mettre en doute tous les grands thèmes nietzschéens traditionnels : *Le Surhomme, Le grand Midi, l'Eternel Retour*. Il insiste sur le fait que Nietzsche n'a jamais eu de système et, en fin de compte, très peu d'idées originales : Zarathoustra, en particulier, est considéré, malgré son ton prophétique, comme n'apportant rien de nouveau, et tous les livres de la fin de la vie de Nietzsche sont à envisager comme se ressentant de la folie imminente de leur auteur. Ses conclusions rendent également injustifiable l'utilisation de la pensée de Nietzsche par les nationaux-socialistes. Cependant le ton du livre, s'il est antinazi, n'apparaît pas moins, en fin de compte, comme antinietzschéen.

Le *Cas Nietzsche* nous conduit tout naturellement au « Cas Schlechta ». Dans quelle mesure les conclusions ou les allégations du nouvel éditeur de Nietzsche s'imposeront-elles d'une manière durable, sinon définitive ? C'est la question qui se pose dans la conjoncture actuelle. Mais les polémiques passionnées qu'elle soulève sont intéressantes pour les lecteurs non spécialistes, à qui elles rappellent qu'il est bon, de temps en temps, de repenser les leitmotive que l'Histoire associe à un homme illustre.

ROBERT CAMPBELL

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE. — La disparition d'Hélène Jourdan-Morhange, frappée par un mal implacable, a profondément attristé le monde de la musique, aussi bien en France qu'à l'étranger. Critique des ouvrages musicaux à la *Revue de Paris*, collaboratrice des *Lettres Françaises* et du *Guide du Concert*, elle était depuis longtemps une autorité très écoutée en musicologie, ainsi qu'une spécialiste de Ravel auquel elle avait consacré deux livres remarquables.

Sa vie fut enthousiasme et courage. Violoniste prodige à huit ans, elle

recevait à quatorze ans le premier prix du Conservatoire. A vingt ans, de l'avis de tous, c'était la première violoniste de France. Maurice Ravel, dont elle était l'interprète préférée, lui dédia sa fameuse *Sonate pour piano et violon*, tandis qu'elle devenait familière du « Groupe des Six » qui allait avoir une si profonde influence sur la musique moderne.

Devant elle s'ouvrait une magnifique carrière de virtuose lorsque survint la catastrophe : une névrite du bras droit — la terrible crampe des violonistes — dont l'intensité ne fit que croître jusqu'à lui faire abandonner avec déchirement un art qui était sa vie même. Quelques amis, parmi lesquels la grande Colette dont elle était devenue l'intime depuis 1925, lui conseillèrent alors de se tourner vers la critique musicale et la littérature. C'est ainsi qu'elle publia de nombreuses et attachantes chroniques consacrées aux concerts, aux festivals et à leurs interprètes, ainsi que trois livres d'une haute tenue littéraire : *Ravel et Nous*, *Ravel d'après Ravel* et *Mes Amis musiciens*, ce dernier ouvrage traitant particulièrement du « Groupe des Six ». En même temps, elle faisait partager sa ferveur aux jeunes en poursuivant son enseignement, et était appelée à siéger dans plusieurs jurys musicaux, en particulier au concours Marguerite Long-Jacques Thibaud.

Elle s'était mariée avec Luc-Albert Moreau, le peintre et graveur bien connu dont les œuvres, alors d'avant-garde, paraissent classiques aujourd'hui. C'est ainsi que, neveu de Luc-Albert Moreau, je devins le sien, me trouvant soudain placé en bonne situation pour apprécier ses rares qualités de gentillesse et de fidélité et la finesse de son jugement.

Hélène Jourdan-Morhange est partie et avec elle disparaît le témoin d'une époque captivante, celle de la phalange d'artistes musiciens, peintres et littérateurs, qui gravitait autour d'elle et de Luc-Albert Moreau, à Paris et à Saint-Tropez, lieu sauvage qu'ils avaient été parmi les premiers à choisir pour y rêver. Aux côtés de son compagnon, elle repose maintenant dans le petit cimetière des Mesnuls. Mais le souvenir restera vivant parmi nous de cette amie irremplaçable, de cette femme sensible et désintéressée qui, durant toute sa vie, servit sans défaillance, avec l'archet puis avec la plume, l'art qu'elle plaçait au-dessus de tout : la musique.

BERNARD VILLARET

JEAN GUITTON A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — A la surprise quasi générale, Jean Guitton a été élu à l'Académie française le 9 juin 1961, dès le premier tour de scrutin, par 14 voix contre 8 au duc de Gramont — ce dernier, grand favori, puisqu'il était à la fois duc, octogénaire, membre de l'Académie des Sciences et ami d'enfance de Proust, qui l'avait, dit-on, peint dans *A la Recherche du Temps Perdu* sous les traits de Saint-Loup.

Jean Guitton est un des rares philosophes d'aujourd'hui qui n'aient jamais séparé la pensée de l'art, l'esprit de l'âme et la philosophie de la vie. Ce n'est ni un créateur de systèmes ni un inventeur de concepts, mais le représentant d'une vertu bien rare, même chez les philosophes : la sagesse. Né à Saint-Etienne en 1901, dans une bonne famille bourgeoise — son père était industriel — il fit de brillantes études classiques qui l'amenèrent à l'Ecole Normale et à l'agrégation de philosophie. A l'inverse d'autres écrivains, plus engagés, il n'a pas quitté l'enseignement, et il occupe, depuis 1955, la chaire de philosophie à la Sorbonne.

J'avais eu le plaisir de signaler, dans la *Revue de Paris*, la parution de son délicat et sagace *Journal*. Mais voici un ouvrage qui touchera peut-être davantage de lecteurs, un livre de souvenirs sur sa mère, recueillis voici trente ans et publiés pendant que l'auteur était prisonnier ; Guitton a repris cette esquisse pour nous donner aujourd'hui un livre neuf (paru chez Aubier) intitulé *Une Mère dans sa Vallée*. En effet, ce portrait la replace dans son cadre, dans une vieille demeure du centre de la France, à la limite du Berry, de la Marche et du Limousin.

C'est un livre admirable et singulier, un livre d'amour si l'on veut, mais qui a recueilli l'expérience de toute une vie, embaumée, spiritualisée, et, comme le dit l'auteur, *transsubstantiée* par l'esprit. L'auteur évoque le pays de son enfance, cette Creuse située au cœur de la France, presque à égale distance du pôle Nord et de l'Equateur, ce village du Croizet, point géométrique où le méridien de Paris coupe le parallèle quarante-six. « Les parents de Jean Guitton avaient à la campagne une vieille demeure, où l'enfant a passé toutes ses vacances — Fournoux-en-Combraille — qui évoque pour lui une idée de perfection, « celle qui naît de la rencontre improbable d'une rivière dans une gorge, d'un vaste bois en coupole et d'une demeure humaine, dominante et dominée, bien assise, dissymétrique et blanche, ouverte à la fois sur la gorge, sur les lisières et sur plusieurs paysages ». La vallée est celle de la Tarde, une rivière d'eau vive, à la beauté changeante.

La mère et le père de Jean Guitton étaient solidement enracinés dans cette bourgeoisie provinciale dont les vertus, un peu sévères, ont longtemps fait la force de la France. Son grand-père et un autre de ses aïeux, magistrats humanistes, siégeaient à la Cour d'Appel de Riom, l'une des plus anciennes de France. Mme Guitton n'avait pas fait d'études et « au sens étroit, universitaire, contrôlable par des examens ou des questions précises, ma mère savait fort peu. Elle laissait le savoir dans les dictionnaires. Et cependant, elle était pour moi l'image du vrai savoir. Comme les femmes de France, jadis, elle possédait ce *je ne sais quoi* que la culture universitaire ne donne pas, et qu'elle ôtera même si elle devient technique. Cela est un grand mystère, qu'une certaine culture ôte la vraie culture, un certain savoir ôte la vraie science, une certaine théologie ôte la religion... » Ce que Mme Guitton cherchait dans l'étude, ce n'était pas le savoir, « mais la sagesse, cette essence du savoir que l'âme assimile ».

Ce n'est pas seulement son histoire que Jean Guitton nous raconte en évoquant celle de sa mère, c'est un poème d'amour qu'il écrit : la lente métamorphose d'un fils qui grandit, d'une mère qui s'éloigne et qui, pourtant, ne se quitteront plus. Pour mieux se souvenir d'elle, Jean Guitton, privé de Fournoux, a acheté une chaumière qu'il a baptisée « la Pensée » ; de sa fenêtre il regarde ce manoir tant aimé, devenu la propriété d'un parent. « Une existence est accomplie quand on a fait un tour complet autour d'un même objet, d'une même essence, d'un même amour... Cette Vallée est là, toujours semblable sous le retour des saisons... Il n'y a rien dans une Vallée que le ciel et la terre. »

Et Jean Guitton de citer son ami Daniel Halévy, venu clore chez lui sa *Visite aux Paysans du Centre*. « Les décadences, les catastrophes sont ralenties parfois mais jamais arrêtées par les résistances héroïques, les aristocraties et les églises... Qui sait, notre catastrophe a commencé peut-être ? Alors les solitudes seront bonnes, les urbains s'y disperseront, comme firent en 410 les élégants Romains. Et une masure en Creuse vaudra plus qu'un collier de perles, qu'une rivière de diamants. » L'auteur de *la Fin des Notables* écrivait cela avant l'âge de l'atome, qui risque de nous ramener à celui du silex. Mais une vie comme celle des Guitton témoigne pour notre civilisation malheureuse, pêcheresse et menacée. Une Mère veille sur cette Vallée de la Tarde, comme ces saintes que nous ne connaissons plus, qui, jadis, priaient silencieusement aux portes des villes assiégées par les Barbares.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Le Professeur Jules Bordet. — En avril dernier, s'est éteint à Bruxelles un illustre savant. Je voudrais ici saluer sa mémoire car, si Jules Bordet appartient par sa naissance à la Belgique, il a travaillé de longues années à l'Institut Pasteur de Paris, il a aimé notre pays à l'égal du sien, et cette affection, pour ne pas dire cette tendresse, nos compatriotes n'ont jamais cessé de la lui rendre. On le vit par exemple en 1945 quand la France célébrait en Sorbonne le cinquantième anniversaire de la mort de Pasteur. Ce jour-là, on avait demandé à Bordet de prendre la parole. Il l'avait fait en termes si beaux que l'assistance, tout entière levée, avait salué sa péroraison d'une ovation indescriptible. Par là, sans doute, elle entendait le remercier de ce qu'il avait dit. Mais, dans le même temps, elle voulait exprimer l'admiration que soulève une grande œuvre et la gratitude qu'on éprouve par la longue fidélité d'un ami.

Jules Bordet restera comme l'un des plus grands microbiologistes de

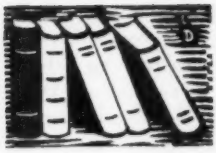
tous les temps. Tous ses travaux, faits en l'espace d'un demi-siècle, demeurent d'un commerce profitable. Je pense à ceux sur la coagulation du sang, le bactériophage, le lysozyme... Mais, de l'immense ensemble, deux peut-être se détachent plus nettement : je fais allusion, d'une part, à la découverte du *bacille de la coqueluche*, de l'autre, à la mise au point d'une réaction sérologique connue dans le monde entier sous le nom de : *Réaction de déviation du Complément*. Je ne peux ici la décrire car elle est d'essence compliquée. Mais chacun comprendra son importance si je dis que c'est elle qui, dans nombre de cas, fournit au laboratoire le diagnostic de très nombreuses maladies. C'est ainsi qu'appliquée avec talent par un biologiste allemand : Wassermann, elle a rendu possible le diagnostic de la syphilis. Qui n'a entendu parler de la réaction de Bordet-Wassermann — ou, plus simplement, du B.W. ?

Né en 1870 à Soignies près de Bruxelles, Bordet, jeune médecin, était venu travailler, à l'Institut Pasteur de Paris, dans le service de Metchnikoff. C'était en 1894, c'est-à-dire à l'époque où les spécialistes livraient de durs combats pour savoir qui, des phagocytes (que défendaient Metchnikoff et les pastoriens) et des anticorps (substances chimiques dissoutes dans les humeurs), assure la meilleure défense de l'organisme contre les microbes. Il suffisait à Jules Bordet de quelques années (1894-1901) pour démontrer que là, comme ailleurs, la vérité se trouve, non d'un côté ou de l'autre, mais un peu des deux côtés. Phagocytes ou anticorps ? Non. La vérité est que les anticorps sont capables de renforcer l'action bénéfique des phagocytes. C'est au cours de ces recherches que Bordet découvrait la réaction dont j'ai parlé plus haut (1901). D'un coup, elle lui conférait une autorité universelle. Nul ne s'étonnait, tous se réjouissaient au contraire, quand, en 1919, un prix Nobel de Médecine venait consacrer la valeur de l'œuvre tout entière.

En 1904, Jules Bordet avait quitté Paris pour diriger, à Bruxelles, l'Institut Pasteur du Brabant. Cette haute fonction, il la conservait des décennies. A sa mise à la retraite, il la remettait aux mains de son fils Paul qui, par tant de côtés brillants, lui ressemble. En 1919, il avait publié un gros *Traité de l'Immunité*. Celui-ci fut une bible pour des générations de chercheurs. Il le reste pour beaucoup d'entre nous.

A plusieurs reprises, j'ai eu le grand bonheur de pouvoir approcher Jules Bordet. La première fois (1936) que je le vis, c'est alors qu'il donnait une leçon à l'Institut Pasteur de Paris. L'homme que nous avions devant nous était un grand savant, mais aussi un extraordinaire conférencier. L'espace de deux heures, il parla sans notes, avec une simplicité étonnante, avec la bonhomie propre à nos voisins. Sentait-il que l'exposé devenait trop sévère, il le coupait par une remarque drôle ou l'évocation d'un souvenir personnel... Nous l'écoutions, nous le vénérions, nous l'aimions.

ALBERT DELAUNAY



UNE HISTOIRE DU SECOND EMPIRE. — Adrien Dansette vient de commencer la publication d'une Histoire du Second Empire dont on peut déjà prévoir qu'elle représentera un des apports historiques les plus intéressants de notre époque. Dans le premier volume, *Louis-Napoléon à la Conquête du Pouvoir* (Hachette), Dansette évoque les années de jeunesse et d'apprentissage du prince et les premiers épisodes de sa vie politique (l'équipée romaine, les putschs de Strasbourg et de Boulogne, l'élection à la Présidence, le Deux Décembre). On entre donc fort avant déjà dans la vie de ce prince singulier qui, de plébiscite en plébiscite, devait conduire notre pays à une guerre absurde dont les conséquences ne sont pas encore épuisées. Car, en dressant l'une contre l'autre la France et l'Allemagne en un sanglant et stupide procès, elle provoqua deux autres guerres et disloqua l'Europe. Il est vrai que Bismarck partage avec Napoléon III cette responsabilité. Mais si le fils de la reine Hortense n'avait pas fait un usage si maladroit du principe des nationalités on n'en serait pas arrivé à la dépêche d'Ems.

N'anticipons pas : A. Dansette n'en est pas encore à ce sombre épilogue (son histoire comportera sept volumes) et ce qu'il nous montre aujourd'hui c'est la conquête du pouvoir par un homme silencieux qui parut d'abord à ceux qui l'approchèrent un rêveur inoffensif. Rien de plus difficile d'ailleurs que de comprendre le caractère de Louis-Napoléon, mais les portraits successifs de ce prince qu'Adrien Dansette a commencé de tracer avec une très sûre intuition psychologique n'en laisseront, on n'en peut douter déjà, aucun trait dans l'ombre.

Louis-Napoléon était un sentimental romanesque et un infatigable amateur de femmes ; un songeur et un travailleur acharné ; un conspirateur et un homme d'ordre ; un impulsif et un calculateur obstiné. « *Habitué*, écrit Dansette, *par ses méditations solitaires à voir loin au-dessus des contingences, mais d'une clairvoyance parfois défaillante dans l'analyse des possibilités proches... il semblait voué aux attitudes mystérieuses tandis qu'il demeurait imperturbable dans sa résolution maintenue secrète avant d'être brusquement proclamée.* » Homme réellement *énergique et décidé* il parut d'abord, et même après ses premières victoires, un hésitant ; la maladie, par la suite, fit coïncider son personnage avec l'idée que les autres s'en faisaient.

Ce qui nous paraît passionnant, pendant ces quarante-quatre premières années de sa vie (1808-1852), c'est de voir comment se formèrent en lui les traits du dictateur ; comment aussi des hommes d'un caractère semblable au sien peuvent réussir à s'emparer du pouvoir. Louis-Napoléon — ce fut la première cause de sa réussite — eut une absolue confiance en son destin comme en sa *légitimité*. (« Je suis appelé à faire quelque chose (1843). Je crois qu'il y a certains hommes qui naissent pour servir de moyen à la marche du genre humain. Je me considère comme un de

ceux-là », 1846.) Pour lui Napoléon Ier était « *l'exécuteur testamentaire de la Révolution* ». D'autres avaient dit « la Révolution à cheval ». Il était donc lui-même appelé à reprendre le pouvoir car, semblable en cela à tous les dictateurs, il aspirait à incarner *l'ordre dans la révolution*. D'où l'idée d'affaiblir les chambres, de « dominer les partis », de prendre appui directement sur le peuple (auquel il accorda le suffrage universel) et de se faire valider par des plébiscites dont le libellé fut chaque fois, c'est la règle du genre, ambigu. Louis-Napoléon, avant et après la prise du pouvoir, fut un théoricien ; aux idées de son oncle sur l'ordre européen et les nationalités il ajouta — ce qui est remarquable à l'époque — un constant souci du social. Dansette nous le montre en Angleterre étudiant la naissante grande industrie, prisonnier à Ham, écrivant *l'Extinction du Paupérisme* et on le verra, empereur, défendant énergiquement à maintes reprises la cause des ouvriers.

Ces six années d'emprisonnement à Ham ont eu une importance décisive « *Je passe mon temps à étudier, à réfléchir, à espérer* », écrivait alors Louis-Napoléon. Bâtisseur de théories, il avait espéré d'abord conquérir la gloire par les écrits où il les développait. En 1844, par exemple, ayant publié son *Manuel d'Artillerie*, il confie à Hortense Cornu : « Je crois que cet ouvrage fera ma réputation militaire. » Mais à Ham il opéra une grande mise au point et ajusta dans la solitude, tous les principes, tous les projets qu'il devait par la suite mettre en œuvre. On est tenté de rapprocher cette longue retraite des années de prison pendant lesquelles Hitler écrivit *Mein Kampf*. Il semble que, sous une forme ou une autre, ceux qui ont depuis plus d'un siècle conquis le pouvoir en Europe aient eu besoin d'un long préambule de réflexion, forcé on non, pendant lequel, éloignés de la vie publique ou de leur patrie, ils élaborèrent en solitaires leur programme d'action : tel fut le cas peut-être de Napoléon en Egypte, certainement de Lénine à Paris et probablement du général de Gaulle à Colombey.

Guizot (cité par Dansette) a écrit : « C'est beaucoup d'être à la fois une gloire nationale, une garantie révolutionnaire et un principe d'autorité. » Ces raisons expliquent le succès de Louis-Napoléon élu président de la République le 10 décembre 1849 par 5 444 000 voix contre 1 448 000 à Cavaignac. Ce résultat surprit les votants eux-mêmes, moins lucides que Guizot. La gloire Louis-Napoléon la devait à son oncle. A titre d'héritier de Napoléon il faisait figure de révolutionnaire, certains le savaient aussi *carbonaro*. Homme d'ordre, le prince se présenta comme tel lors de ses curieuses tournées provinciales de 1851 au cours desquelles il prononça maints discours sur le thème : « Pour moi l'ordre c'est le maintien de ce qui a été librement élu et consenti par le peuple, c'est la volonté nationale triomphant de toutes les factions. » Dansette, apportant de nombreux inédits, prouve que la France vivait alors dans la terreur d'une révolution d'extrême gauche qui devait provoquer « une immense subversion sociale ». Cette menace et les souvenirs des désordres de 48 déterminèrent

le triomphe plébiscitaire du prince au lendemain du Coup d'Etat du 2 décembre : 7 145 000 oui contre 592 000 non, affirmèrent que le peuple *voulait le maintien de l'autorité de Louis-Napoléon et lui déléguait les pouvoirs nécessaires pour établir une constitution sur les bases proposées par sa proclamation du 2 décembre.* « Il y a là de quoi survivre à de grandes fautes et de longs revers », remarquait Guizot.

Si Dansette voit clairement les défauts de l'Empereur et avoue qu'il « n'éprouve aucune attirance pour les coups d'Etat et les régimes dictatoriaux », il avertit également que la « figure de Louis-Napoléon dégagée au fur et à mesure de ses recherches, des préjugés à travers lesquels on l'a généralement observée, lui est apparue digne de sympathie ». Cette déclaration d'impartialité nous garantit que son grand ouvrage sur l'Empire ne sera pas seulement le tableau très complet de la vie d'une époque, mais l'analyse parfaitement objective d'un caractère qui devait avoir sur l'histoire une influence profonde. Ajoutons que le style de l'ouvrage est d'une qualité rare et se révèle dans un mouvement souple et aisé, capable de fixer toutes les nuances.

MARCEL THIÉBAUT

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Les faits politiques en juin se sont ordonnés sous quatre rubriques fort différentes les unes des autres :

— Le samedi 3, le président Kennedy quitte Paris où il vient d'avoir, trois jours durant, six entretiens tête-à-tête avec le général de Gaulle. Le communiqué qui clôture la rencontre exprime « la solidarité profonde France-U.S.A. ». Les premiers commentateurs déclarent : « Cela s'est très bien passé. » Le président Kennedy, de retour à Washington, après un crochet à Vienne pour rencontrer M. Khrouchtchev, puis, à Londres, pour rendre compte à M. MacMillan, dira, parlant du général de Gaulle : « Je ne pourrais pas avoir plus grande confiance en qui que ce soit. » La cohésion des alliés occidentaux ressort-elle renforcée de cette série de contacts ? Il semble que oui, dans la mesure où un climat amical a prévalu tout au long des conversation de l'Elysée — et d'autant plus qu'en contraste la confrontation américano-soviétique de Vienne a fait ressortir que les conceptions de MM. Khrouchtchev et Kennedy étaient, pour reprendre l'expression de ce dernier, « totalement différentes sur l'état du monde et son devenir ».

— Les dimanches 4 et 11 juin, la moitié du corps électoral métropolitain votait pour renouveler la moitié des conseils généraux. Si l'on fait la juste part du rôle que jouent les notables dans cette compétition, il convient néanmoins de dégager la faveur sensible dont ont bénéficié les deux formations U.N.R. et M.R.P. qui sont ensemble les soutiens constants de la politique du gouvernement devant le Parlement. Cette double avance

a été acquise au détriment d'une part des modérés, d'autre part, du centre gauche — l'extrême-gauche conservant ses positions au demeurant fort modestes à cet échelon. Deux observations d'ordre fragmentaire : un retour offensif du poujadisme a avorté et le P.S.U., né d'une scission de la S.F.I.O. il y a deux ans, n'a pas trouvé l'audience sur laquelle il comptait.

Ces mêmes jours une élection législative partielle avait lieu dans le 9e arrondissement de Paris. Il s'agissait de pourvoir au remplacement de M. Moatti, démissionnaire en raison de son hostilité à la politique algérienne du général de Gaulle. Dès le premier tour de scrutin, M. Moatti se trouvait écarté, n'étant arrivé qu'en troisième position et c'est finalement le candidat U.N.R., se recommandant ouvertement de la politique algérienne du chef de l'Etat, qui était élu avec plus de 4 000 voix d'avance sur la candidate des indépendants. Détail à noter, le concurrent communiste avait perdu la moitié de ses voix depuis l'élection générale de novembre 1958.

— Le mardi 13 juin, la conférence d'Evian s'arrête. Pour un temps de réflexion, annonce M. Louis Joxe, président de la Délégation française. On évite de prononcer le terme « rupture », mais le moins que l'on puisse dire est qu'en trois semaines les entretiens n'avaient abouti à rien d'autre qu'à permettre de constater la fixité de la position des représentants F.L.N. Le premier désaccord foncier s'était révélé au sujet du cessez-le-feu, les chefs de la rébellion ayant intensifié le terrorisme et les guet-apens en réponse à la trêve militaire française. Le deuxième raidissement s'était manifesté lorsque l'on avait tenté d'aborder la définition des garanties à la Communauté européenne, dans la perspective d'une Algérie indépendante. La rébellion entendait, avant toute prise de position, voir reconnaître sa pleine représentativité du peuple algérien. Sur le troisième point, son intransigeance était tout aussi catégorique : elle entendait que le Sahara fût partie intégrante du territoire algérien.

Pour sa part, la France a décidé de proroger la trêve unilatérale, les forces de l'ordre conservant le droit de riposte. Elle a décidé aussi d'étendre les zones de paix créées le mois précédent, geste auquel les musulmans parurent d'abord sensibles.

La négociation reprendra-t-elle ? Pas sans élément nouveau, a affirmé le ministre de l'Information, M. Louis Terrenoire. En attendant, une simple « antenne » a été laissée à Evian d'une part, au Bois-d'Avault en Suisse, où siégeait la délégation F.L.N. d'autre part.

— Le malaise social auquel nous avons fait écho ici à diverses reprises est devenu spécifiquement le malaise paysan. Si, au premier incident (urnes électorales renversées à Pont-l'Abbé dans le Finistère), il s'agissait de protester contre la mévente des primeurs de Bretagne, très vite les choses se sont aggravées (sous-préfecture de Morlaix occupée par des manifestants, trains bloqués, routes barrées, villes investies au moyen de colonnes de tracteurs) et le problème s'est étendu, les organisations agri-

coles du centre de la France aussi bien que celles du Midi ou de l'Est affirmant leur solidarité avec les paysans bretons. Nombre de Français ont appris avec un compréhensible étonnement que la loi d'orientation agricole discutée et votée un an auparavant, à la suite d'autres échauffourées paysannes, n'avait pratiquement été suivie d'aucune mesure d'application. Et voici que de nouveau, sous la pression des intéressés, le Gouvernement se mettait en devoir de dresser à la hâte de multiples textes. Etrange méthode que voilà ! Ceux qui, depuis quelques mois, pensaient à réformer la constitution en s'interrogeant sur les avantages présumés de la démocratie « directe », éprouveront sans doute le besoin de reviser leurs premières recommandations.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE DES LIVRES

L'AVOCAT DU DIABLE

par Morris L. WEST *(Plon)*

Les habitants de Gemello Minore, obscur village calabrais, réclament à grands cris la canonisation d'un étrange individu — Giacome Nerone — venu vers 1943 partager leur misérable vie et dont ils ont récompensé le dévouement en le laissant fusiller par une bande de partisans communistes. Rome dépêche sur les lieux un prélat de la Congrégation des Rites — l'avocat du Diable — chargé d'enquêter sur le personnage et sur les miracles qu'on lui attribue. Mgr Meredith est rongé par un cancer qui lui laisse peu de temps à vivre, mais, prenant soudain conscience de l'inutilité d'une existence passée tout entière dans les archives de la Congrégation des Rites, il essaie, avec un acharnement douloureux et presque désespéré, de jouer son rôle de prêtre en sauvant les âmes que les hasards de sa mission lui font rencontrer. Si la personnalité de Giacome Nerone reste toujours un peu mystérieuse et vague, celle de l'avocat du Diable se précise et s'éclaire au fur et à mesure que se déroule l'enquête pour atteindre un rayonnement qui paraît bien être celui d'une authentique sainteté. Est-ce là un nouveau miracle de Giacome Nerone ou bien les gens de Gemello Minore pourront-ils s'enorgueillir de deux saints? Rome en décidera.

Il est rare de lire un roman d'inspiration religieuse où Dieu et l'Eglise ne soient point trahis par un auteur au catholicisme aussi exalté qu'aberrant. C'est pourquoi on peut louer sans réserve Morris L. West d'avoir su respecter Dieu et ne pas le faire complice de ces divagations théologiques ou sexuelles qu'on trouve sous tant de plumes. Il y aurait pourtant un léger reproche à lui faire : l'emploi comme personnages secondaires de « types » à la mode, une comtesse physiquement et moralement inassouvie, un peintre homosexuel qui se pend à un olivier, un médecin juif « raté »... Il convient aussi de noter, car la chose est assez curieuse, que les principaux antagonistes du drame sont anglais : l'avocat du Diable, Mgr Blaise Meredith, le saint homme martyr, Giacome Nerone, dont le nom cache en réalité celui d'une grande famille élisabéthaine, son fils, Paolo, qui est à moitié anglais puisque né de ses amours avec une paysanne, la comtesse, Anne Louise de Sanctis, et enfin son sigisbée, le peintre Nicholas Black. Le docteur Aldo Meyer, s'il n'est pas Anglais, est d'une nationalité imprécise. Il n'y a que les domestiques, les paysans et le Pape à être Italiens. C'est le triomphe de la conception anglo-saxonne de l'univers !

Quant à la traduction, risquant un mauvais jeu de mots je dirai qu'elle semble avoir été faite « à la diable »...

DIESBACH

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

La Commission de Contrôle des Banques, dans sa séance du 14 juin 1961, a approuvé les comptes de l'exercice 1960 et les propositions du Conseil d'Administration pour la répartition des bénéfices. Le dividende alloué aux porteurs de parts est fixé à NF 2 brut (égal à celui réparti pour l'exercice 1959) comprenant l'intérêt minimum garanti de NF 0,6963 et un superdividende de NF 1,3037.

Cette répartition sera mise en paiement le 3 juillet 1961 à raison de NF 1,76 net.

B.N.C.I.

Le bénéfice net de l'exercice 1960 atteint NF 5.197.690,48 contre NF 5.030.727,63 pour l'exercice précédent.

La répartition aux parts bénéficiaires, fixée à NF 1,125 brut, sera payable le 1er juillet, sous déduction des impôts, pour un montant net de NF 0,99.

ÉTABLISSEMENTS HUTCHINSON

L'Assemblée générale ordinaire du 20 juin a approuvé les comptes de l'exercice 1960 se traduisant par un bénéfice de NF 3.012.932,85.

Elle a voté un dividende net de NF 5,34 payable à partir du 3 juillet 1961.

Une Assemblée extraordinaire tenue à l'issue de l'Assemblée ordinaire a réduit le capital à NF 20.269.500 par annulation de 2.653 actions.

Elle a ensuite décidé l'augmentation du Capital Social :

1° A NF 23.647.750 par distribution d'actions à raison d'une action nouvelle pour six anciennes.

2° A NF 30.404.250 par l'émission d'actions nouvelles de NF 50, émises à NF 90 à raison d'une action nouvelle pour trois anciennes.

L'Assemblée générale extraordinaire a donné tous pouvoirs au Conseil d'administration pour fixer les dates d'ouverture et de clôture de ces deux opérations.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La Commission de Contrôle des Banques vient d'approuver les comptes de l'exercice 1960 dont les bénéfices ont atteint NF 9.027.130 contre NF 8.777.984.

Le dividende brut revenant à chaque part bénéficiaire reste fixé à NF 2 ; il sera mis en paiement le 23 juin prochain à raison de NF 1,77 net. Le Trésor public reçoit un dividende global de NF 5 millions, contre NF 4.750.000. La réserve légale est dotée de NF 500.000 comme l'an passé et le reliquat bénéficiaire de NF 1.203.454 va s'inscrire au Report à nouveau qui atteindra NF 6.412.026.

Nouveaux ouvrages

RAYMOND GAUTHEREAU
AUTOPSIE

COLETTE GESLIN
DROR

PRIMO LEVI
J'ÉTAIS UN HOMME

PIER-PAOLO PASOLINI
UNE VIE VIOLENTE

CORRADO FATTA
DU SNOBISME

ROGER GAL
OU EN EST LA PÉDAGOGIE

GAYELORD HAUSER
BEAUTÉ A LA CARTE

MICHELANGELO ANTONIONI
LA NUIT

MAURO BOLOGNINI
LE MAUVAIS CHEMIN

Aux Éditions
BUCHET-CHASTEL

PRIX SAINTE-BEUVE

ROBERT ABIRACHED

Casanova ou la dissipation

7,80 NF

PRIX FÉMINA-VACARESCO

ROBERT ARON

Les Années obscures de Jésus

9,90 NF

PRIX DU ROMAN POPULISTE

CHRISTIANE ROCHEFORT

Les petits enfants du siècle

8,70 NF

chez GRASSET

UN PRÉCURSEUR
DE MARCO POLO

ENNIN

Journal d'un voyageur
en Chine au IXe Siècle

EDITIONS ALBIN MICHEL

DENIS DE ROUGEMONT

COMME TOI-MÊME

Essais sur les mythes de l'Amour

L'amour et la personne
dans la tradition occidentale, par l'auteur de

L'AMOUR ET L'OCCIDENT

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

HISTOIRE
DU SECOND EMPIRE

LOUIS - NAPOLÉON
A LA CONQUÊTE DU POUVOIR
(1808-1851)

par ADRIEN DANSETTE

De la conspiration au coup d'état :
Louis-Napoléon Bonaparte

HACHETTE

François PAPILLARD

de l'Académie d'Histoire

CAMBACÉRÈS
Le roi de l'Empire

Napoléon vu par Cambacérès : " Il avait
l'imagination républicaine et l'instinct monarchique "

HACHETTE

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, Saint-Ouen (Seine) 1278-HD 43-6-61.

Vient de paraître

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française

LE NOUVEAU BLOC-NOTES

1958-1960

Le Tournant

COLETTE
de l'Académie Goncourt

LETTRES DE LA VAGABONDE

Colette sur les tréteaux

GABRIEL CHEVALLIER

MISS TAXI

Les pittoresques aventures d'une femme chauffeur de taxi racontées par l'auteur de CLOCHEMERLE

COLLECTION « CONNAISSANCE DE... »

JULES ROMAINS

par

ANDRÉ BOURIN

mémoires dialogués de

JULES ROMAINS
de l'Académie française

Flammarion

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne — PARIS-VI·

Vient de paraître :

Voyage dans le temps

par

HERMANN de KEYSERLING

Traduit de l'allemand par

O. MICHELI et A. MEYER

L'autobiographie spirituelle du célèbre auteur du

JOURNAL DE VOYAGE D'UN PHILOSOPHE

Un vol. 21 NF

Lecture de vacances :

Deux romans de qualité

F. SCOTT FITZGERALD

Tendre est la nuit

Un classique de la littérature américaine

Un vol. 9,90 NF

STEPHEN WENDT

A propos d'une femme

Un vrai roman d'amour

Un vol. 9,90 NF